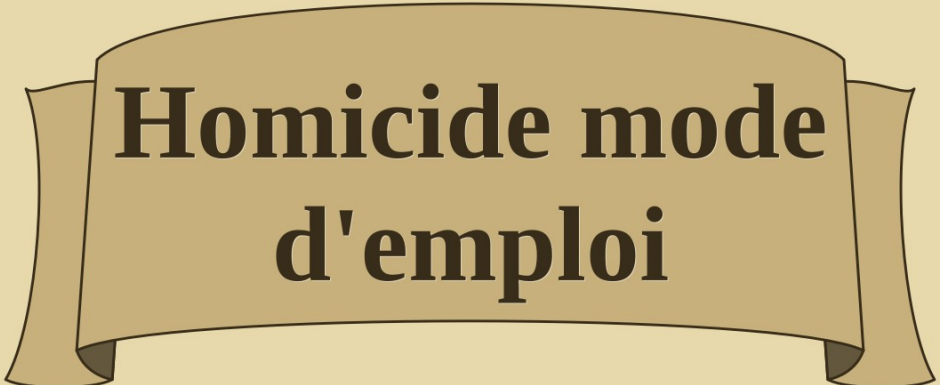




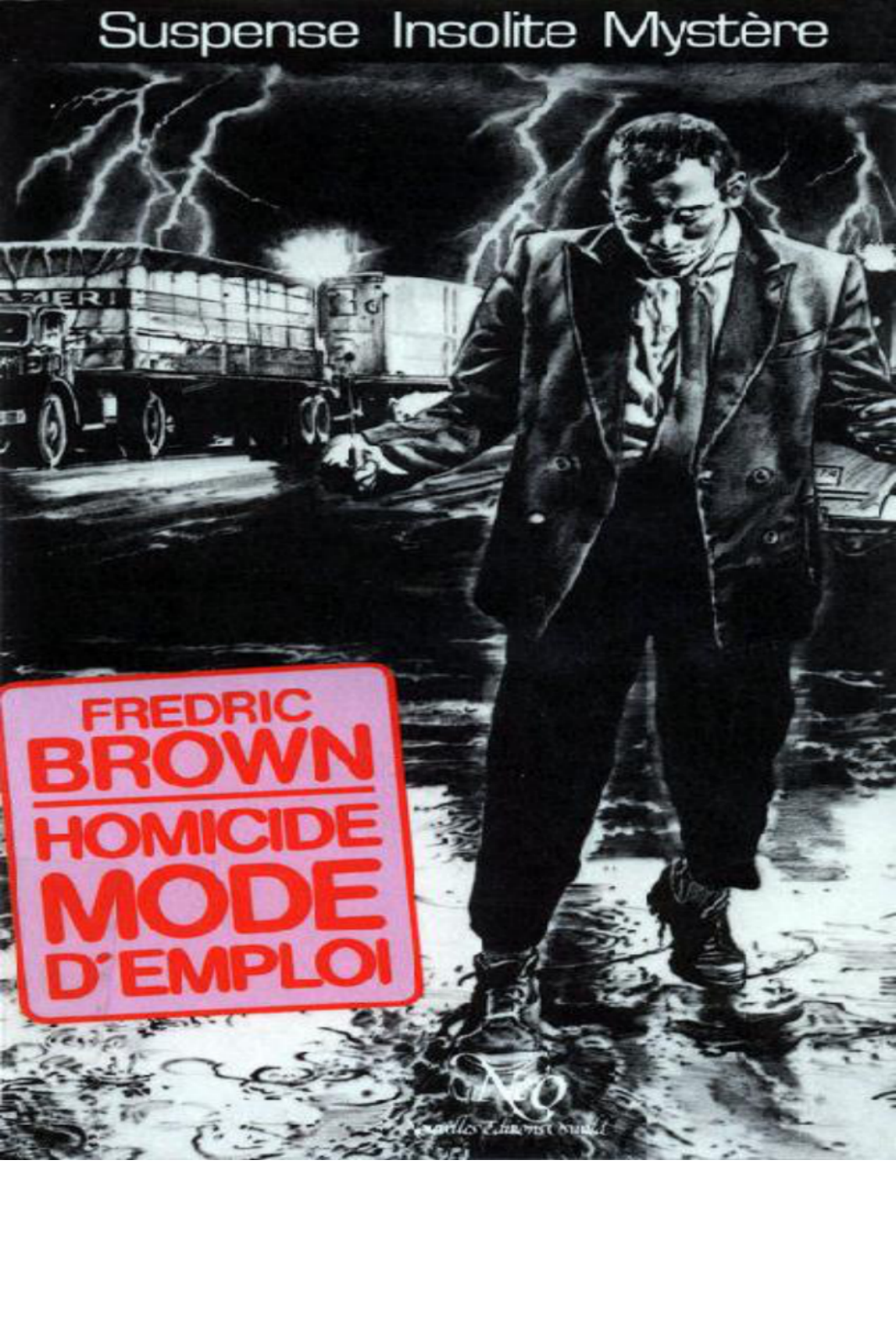
Homicide mode d'emploi

Fredric Brown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Suspense Insolite Mystère



**FREDRIC
BROWN**
**HOMICIDE
MODE
D'EMPLOI**

NO
Les Éditions du

Fredric Brown

Homicide mode d'emploi

Nouvelles

Traduites de l'américain
par Gérard de Chergé

Anthologie établie
par Stéphane Bourgoïn



Nouvelles éditions Oswald

Titres originaux :

Double assassinat : DOUBLE MURDER ou MURDER IS A GUINEA PIG
in *Thrilling Detective*, Novembre 1942 publié sous le pseudonyme de John S.
Endicott.

Black-out : TRIAL BY DARKNESS in *Clues*, Mars 1943.

Rien qu'un meurtre À MATTER OF DEATH ou A MATTER OF MURDER
in *Thrilling Detective*, Novembre 1944.

Des empreintes de pas au plafond : FOOTPRINTS ON THE CEILING
in *Ten Detective Aces*, Septembre 1940.

Homicide mode d'emploi : HANDBOOK FOR HOMICIDE ou MURDER BY THE
BOOK
in *Detective Tales*, Mars 1943.

© Elizabeth C. Brown
© Nouvelles éditions Oswald (Néo) 1986
38, rue de Babylone – 75007 PARIS

Double assassinat

(Double Murder ou Murder is a Guinea Pig)

CHAPITRE I

Un fou en cavale

Le grand type au costume gris trop court jeta un coup d'œil circonspect dans la rue avant de sortir du renfoncement de la porte. Dans la brume du crépuscule, à la faible lueur des réverbères qui se succédaient à perte de vue, on ne voyait que quelques passants. Et il n'y avait personne à proximité, à part le gars qui avait manifestement fait la noce avec trop d'enthousiasme.

Les genoux un peu tremblants, le grand type se risqua sur le trottoir. Ses muscles étaient tendus comme des ressorts d'acier mais ses mains étaient désagréablement nues. Vides. Il n'avait pas de couteau.

Le vent froid qui balayait la rue s'engouffra dans son pantalon, trop court d'au moins huit centimètres. De toute évidence, ce pantalon avait été taillé pour un homme plus petit et plus corpulent. Le vent remonta le long des maigres jambes du grand type et fit courir un frisson le long de sa colonne vertébrale.

Il observa de ses yeux sombres le joyeux fêtard, qui n'était plus qu'à quelques pas. C'était un homme grand et massif, au cou de taureau. Instinctivement, le grand type fléchit les doigts. Ce serait facile... Mais non, cette méthode-là n'était pas assez rapide.

Des gens rappiqueraient aussitôt. Des policiers. Des gardiens. On le ramènerait là-bas.

Non. Il enfonça les mains dans ses poches, en s'exhortant à la patience. Il devait se servir de son habileté, qui lui avait déjà permis – alors que sa fuite remontait seulement à quelques heures – de troquer son uniforme contre le costume qu'il portait maintenant, un costume plus discret quoique trop petit.

D'ailleurs, l'homme qu'il observait ainsi avait de larges épaules. Il ne se laisserait pas faire.

— Pardon, m'sieur, dit le grand type d'une voix geignarde, vous auriez pas quelque chose pour un pauvre homme qu'a rien mangé depuis... depuis des jours ? Juste un peu de monnaie, m'sieur. Je...

L'autre homme s'était arrêté. Il vacillait légèrement et avait le regard fixe d'un hibou. Il leva la main et agita solennellement un index épais sous le nez du mendiant.

— On m'la fait pas, dit-il. On la fait pas à Tracy. Vous voulez de l'argent pour boire, pas pour manger. Z'êtes un clochard.

— Pas du tout, m'sieur. Je vous assure...

— Ch'est une bonne idée, boire. Venez, j'vous offre à boire. Vot'chapeau est trop petit.

— Je ne veux pas...

Le grand type s'interrompit net, une lueur rusée dans le regard.

— D'accord, m'sieur, reprit-il. Ça, c'est chic. Mais... euh... on va dans un endroit tranquille, hein ? Vu comment je suis habillé et tout...

L'homme aux yeux de hibou passa maladroitement son bras sous celui de l'homme au costume trop court.

— Voui, un endroit tranquille. Venez, l'ami, j'vous emmène au trot chez Joe... Dites, z'avez vu ? Ça rime au poil : trot... Joe...

De temps à autre, le grand type tirait subrepticement sur les manches de sa veste grise pour tenter de couvrir ses poignets osseux. Il tirait aussi sur le bord de son chapeau afin de le rabattre sur son front. Le galurin devait être vraiment trop petit pour que même ce poivrot s'en soit aperçu...

Il fourra de nouveau ses mains dans ses poches, où elles lui semblaient moins nues.

— Merci, hein, m'sieur, dit-il. J'sais pas comment...

— Nous voilà chez Joe, l'interrompit son compagnon de hasard en poussant la porte d'un bistrot.

Derrière le bar se tenait un homme encore plus massif que le joyeux fêtard, et chauve comme une boule de billard. Il n'y avait personne d'autre dans l'établissement. La foule du soir n'était pas encore arrivée : il était trop tôt.

L'homme aux vêtements trop courts émit un profond soupir de soulagement. Pas d'autres consommateurs... quelle occasion idéale ! Il devait sûrement y avoir quelque part...

— Salut, Tracy, dit le barman chauve. C'est la troisième fois de la journée. Vous tournez en rond autour du pâté de maisons ?

Tracy eut un grand sourire.

— Servez-nous à boire, Joe. Donnez à mon ami ce dont il a envie. Pour moi, la même chose que d'habitude. Vous savez, Joe, vous ne croyez pas si bien dire pour ce qui est de tourner en rond. Paraît que l'homme a une jambe plus courte que l'autre. C'est vrai pour tout le monde. Ça vous fait marcher en rond. Comme une toupie, quoi. Ou bien...

Il continua de discourir. L'homme aux vêtements trop courts se sentit mal à l'aise ; Joe le regardait d'une drôle de façon. Il s'avança vivement vers le bar et s'assit sur un tabouret, les mains sur les genoux : ainsi, ses poignets et ses chevilles échappaient au regard soupçonneux de l'homme chauve.

Mais le barman ne le quittait pas des yeux. Il posa un verre sur le comptoir, le remplit de *Golden Eagle* et le poussa vers Tracy.

Puis il dévisagea froidement le grand type.

— Et toi, clodo ? demanda-t-il.

L'homme au costume trop court se sentit soulagé. Si on le prenait pour un vagabond ordinaire, il avait déjà franchi le premier obstacle.

— Je... une bière, dit-il. Mais est-ce que je pourrais manger un morceau d'abord ? Je... euh...

— Donnez-lui tout ce qu'il veut, Joe, dit Tracy, magnanime. Il a peut-être *vraiment* faim. Moi, je croyais qu'il avait la dalle. Un jour, Joe, je serai peut-être à sa place. Vous aussi. On ne peut pas savoir. — Il vida son verre d'un trait. — C'est pour ça que je n'envoie jamais promener un clochard, Joe, quand je ne suis pas de service.

Heureusement pour le grand type, le barman regardait Tracy — qui, lui, ne regardait rien du tout. Aucun des deux hommes ne remarqua le brusque sursaut de l'inconnu.

— Quand vous n'êtes pas de service ? répéta-t-il. Vous êtes donc... ?

— Tout juste, l'ami. Je suis policier. Mais ne vous en faites pas : j'ai trois jours de congé et j'arrose l'événement. La mendicité, c'est pas mon rayon, nenni ! Allez, Joe, donnez-lui ce qu'il veut. C'est moi qui paie, vu ?

— D'accord, Tracy, d'accord. Je m'occupe de lui.

L'imposant barman donna une claque sur l'épaule du grand échalas.

— Viens, clodo. Je vais te donner à bouffer dans l'arrière-salle. Mais tu décampes dès que t'as fini, hein ? Tu ne m'as pas l'air... Bref, tu manges et tu décampes.

Le grand type acquiesça et suivit le barman dans l'arrière-salle, où il y avait une table de cuisine avec des chaises autour. Le barman posa sur la table une corbeille de pain et une assiette sur laquelle étaient disposées des tranches de saucisson. Il se tourna vers le réfrigérateur qui trônait dans un coin, puis se ravisa.

— Ça te suffira, dit-il. Vas-y.

— Oh ! merci. Merci beaucoup.

Le grand type s'assit et tendit la main pour prendre une tranche de pain. Voyant le barman tourner les talons pour regagner la grande salle, il suspendit son geste et s'immobilisa.

Au bout d'un moment, il remit le pain dans la corbeille et repoussa sa chaise avec précaution pour ne pas faire de bruit. Avidement, il fouilla la cuisine du regard. Il y avait certainement un couteau quelque part. Mais où ?

Il se sentait tellement près du but qu'il haletait.

Dans le réfrigérateur ? Non, peu probable. Dans le placard ? En se levant pour aller voir, il avisa le tiroir de la table devant laquelle il s'était assis. Ses yeux sombres s'illuminèrent.

Avec d'innombrables précautions, centimètre par centimètre, il ouvrit le tiroir. C'était bien là !

Tremblant de tous ses membres, il plongea la main dans le tiroir et

s'empara du couteau. Ses doigts se refermèrent sur le manche. À présent, il n'avait plus les mains nues...

Dans la grande salle, le monde tournait autour de Tracy en cercles roses et noirs. Les cercles roses représentaient le présent ; les cercles noirs, l'avenir.

Oh ! l'avenir n'avait rien de particulièrement redoutable – si ce n'était que, le lendemain matin, Tracy aurait une gueule de bois de tous les diables. Il en était conscient, bien qu'il ne bût pas souvent.

C'était la première fois qu'il se prenait une cuite depuis... depuis des années.

Il avait trois jours de congé devant lui, ce qui était rare. Mais comme il avait passé la première journée à arroser l'événement, les deuxième et troisième jours allaient être cauchemardesques. Le deuxième, en tout cas.

Quelque chose lui hurlait aux oreilles. La radio, derrière le bar. Où était donc Joe ? Ah ! oui... Tracy pivota sur son tabouret et hurla en direction de la porte de la cuisine :

— Hé, Joe ! Vous ne pourriez pas éteindre ce maudit casse-tympan ?

Il voulut se lever pour aller l'éteindre lui-même, mais il y renonça : c'était trop compliqué. De toute façon, il n'allait pas tarder à rentrer se coucher.

La voix qui parlait à la radio ressemblait à s'y méprendre à celle du vieux Cap Molenauer, le flic qui envoyait les messages radio du temps où Tracy patrouillait encore dans une voiture de police. Mais Cap Molenauer était mort. On supposait qu'il avait été liquidé par le gang des bootleggers, mais on n'avait jamais pu le prouver. Un chic type, Cap Molenauer...

Tracy injuria le gang des bootleggers, puis il injuria la radio. Il saisit son verre vide, se demandant s'il arriverait à viser suffisamment juste pour mettre la radio hors d'usage. Mais il incarnait la loi et l'ordre, même quand il n'était pas de service. Il ne pouvait pas se permettre de lancer des projectiles dans les bistrots.

— Passons maintenant aux nouvelles locales, poursuivit Cap Molenauer (mais comme Cap Molenauer était mort, le type qui parlait devait être un speaker qui avait la voix de Cap.) Carl Lambert, le fou homicide qui s'est échappé de l'asile Bellevue en fin d'après-midi, est toujours en fuite. On recommande expressément à tous les citoyens de prendre des précautions exceptionnelles. Lambert a été vu – semble-t-il – en plusieurs endroits et on ne néglige aucune piste. La police poursuit activement ses recherches et espère que la capture n'est qu'une question d'heures. Le signalement...

— Zut ! dit Tracy, bien content d'être en congé au lieu de pourchasser un psychopathe avec les collègues.

Carl Lambert, Carl Lambert... Ah ! oui. Il avait été arrêté trois ou quatre ans auparavant, après la tuerie de Black Street – cette charmante série d'assassinats au couteau.

« Hum, pensa Tracy, je devrais peut-être téléphoner au quartier général pour proposer mon aide. » Il se leva de nouveau, mais ce simple mouvement le dissuada d'appeler le quartier général. Après tout, zut ! Il était en congé et les autres étaient capables de se débrouiller sans lui. Du moins, il fallait l'espérer.

CHAPITRE II

Tracy se réveille

La porte du bistrot s'ouvrit. Tracy tourna la tête pour voir qui entrait, et son visage se rembrunit. Le nouveau venu était la dernière personne qu'il avait envie de voir. Car c'était Jerry Crayle, reporter au journal qui éreintait régulièrement la police et qui réclamait à grands cris un « assainissement » – étant entendu que, pour ces gens-là, « l'assainissement » consistait à voir leur propre parti au pouvoir.

Crayle eut un large sourire.

— Ma parole, mais c'est Mortimer Tracy, saoul comme une bourrique ! Comment va le reste de la police ?

Tracy décocha un regard noir au journaliste. Heureusement que l'alcool ne le rendait pas belliqueux, sinon il aurait aplati la gueule enfarinée de Crayle, ce gratte-papier qui avait le culot de l'appeler Mortimer. D'accord, ce prénom était celui que ses parents – dans un moment d'égarement – lui avaient donné, mais ça remontait à longtemps et il n'en subsistait plus aucune trace, à part dans les dossiers.

— Dites donc, vous... grogna-t-il.

— Salut, Joe, dit Crayle en tournant la tête. Quel carburant avez-vous servi au représentant de la loi ? – Son regard tomba alors sur la bouteille posée sur le comptoir. – Du *Golden Eagle* ? Je prendrai la même chose, Sam, et resservez donc Tracy.

Le barman chauve retourna derrière le bar et sortit un autre verre.

— C'est parti, monsieur Crayle. Un rince-gueule ?

— Rien du tout pour moi, Joe, dit Tracy. Pas question que je boive avec un individu...

Joe remplit néanmoins le verre de Tracy.

— Alors disons que c'est ma tournée, dit-il en souriant. Comme ça, vous pourrez enterrer la hache de guerre, tous les deux.

— C'est dans ma tête qu'il va l'enterrer ! grogna Tracy. En écrivant un article sur...

— Mais non, Tracy, l'interrompit Joe d'un ton apaisant. Vous êtes en congé, pas vrai ? Vous pouvez faire ce que vous voulez.

— Mais oui, Tracy, renchérit Crayle. Je vous signale en passant que je suis en congé, moi aussi. Et je marche au même carburant que vous, n'est-ce pas ? Humm... un excellent carburant, qui plus est. Si tous les cafetiers étaient comme Joe Hummer, au lieu de compléter leurs bouteilles avec de l'alcool frelaté dès qu'elles sont à moitié vides...

— Ouais, dit Tracy, si tous les cafetiers étaient comme Joe, votre foutu journal n'aurait plus rien à se mettre sous la dent. De toute façon, on vous a déjà expliqué cent fois que la contrebande d'alcool n'était pas du ressort de la police. Ça concerne...

— Le service des douanes, je sais. Mais qu'en est-il des crimes que ça entraîne ? Qu'en est-il des types qui se sont fait descendre par le gang de Coldoni parce qu'ils refusaient de marcher dans la combine ? Les meurtres, c'est bien votre rayon, quel que soit...

— Oh, allez vous faire cuire un œuf ! l'interrompit Tracy. Il y a eu trois meurtres non élucidés. C'est peut-être la bande à Coldoni qui les a commis, mais personne ne peut le prouver. Pas même le *Blade*, Crayle. Et quand c'est un de nos hommes qui a été tué, croyez bien que nous avons *tout* fait...

— Mais oui, mais oui, dit Crayle. Maintenant que vous avez vidé votre sac, accepterez-vous de prendre un verre avec moi ?

— Ma foi...

À la radio, la musique de jazz s'interrompit et un speaker annonça :

— Bulletin spécial. Nous apprenons que Carl Lambert, le fou échappé de l'asile, a été vu il y a une demi-heure du côté de la Sixième Avenue. Il était vêtu d'un costume gris trop court et portait un chapeau trop petit. Apparemment, il a donc réussi à troquer son uniforme contre des vêtements civils. Les forces de police convergent vers le secteur englobant la Sixième Avenue et Wabash Street. Il est recommandé aux personnes habitant ce quartier de verrouiller portes et fenêtres et de n'ouvrir...

— Dites donc, c'est tout près d'ici, dit Joe.

Tracy eut l'impression que quelque chose explosait à l'intérieur de son crâne.

— Bonté divine ! s'écria-t-il. Le type que j'ai amené !

Joe et lui se regardèrent.

— Quel type ? s'enquit Crayle.

— Vous êtes armé, Tracy ? dit Joe.

Tracy secoua la tête et se laissa glisser de son tabouret, en regrettant de n'avoir pas bu un verre de moins – rien qu'un seul.

Joe ouvrit un tiroir, sous le comptoir, et en sortit un lourd revolver à

canon court. D'un même pas, Tracy et lui se dirigèrent vers l'arrière-salle. De l'endroit où ils étaient, ils ne voyaient qu'une table par la porte entrouverte.

— Hé ! s'exclama le journaliste. Qu'est-ce qui se passe ? Expliquez... C'est à cet instant qu'ils entendirent le cri.

C'était un cri de femme. Il provenait d'une bonne distance, mais il était tellement perçant qu'il déchira l'air comme un coup de couteau. Il tint la même note – mi mineur – pendant quelques secondes, puis il s'interrompit brusquement.

La cuisine était déserte. La porte du fond – qui menait à l'appartement de Joe Hummer – était grand ouverte.

— Tonnerre ! s'exclama Joe. Je croyais qu'elle était fermée à clef !

Tracy, maintenant en tête, s'avança d'un pas incertain. Il y avait deux pièces au-delà de l'arrière-salle, et toutes les deux étaient vides. La porte de la seconde pièce, qui donnait sur une petite cour pavée, était ouverte.

Joe rattrapa le policier et le retint par le bras.

— Doucement, vieux, dit-il. Vous n'êtes pas armé et nous ne sommes pas à un pique-nique. Si ce type est *vraiment* le fou échappé... Il y avait des couteaux à la cuisine.

— Vous avez raison.

Un couteau... Naturellement ! C'était ça que le type cherchait. C'était pour ça qu'il avait demandé à manger et non à boire. S'il s'était échappé en fin d'après-midi, il ne devait pas encore avoir faim à cette heure-ci – du moins, pas suffisamment pour prendre le risque de quémander un repas.

— Seigneur, que j'ai été bête ! gémit Tracy.

Il y avait une lumière dans la ruelle, à un demi-bloc de là. Une tache jaune pâle dans le crépuscule grisâtre. À deux maisons de l'endroit où ils se trouvaient, deux hommes gisaient, bras et jambes écartés, au milieu d'une flaque sombre qui semblait encore s'élargir.

Tracy se dirigea vers les cadavres, puis se retint à une barrière pour ne pas tomber. Il se sentait malade, physiquement et moralement. Il entendit derrière lui la voix de Crayle :

— Où est la femme qui a crié ? Il doit y avoir un autre cadavre dans l'une des cours ou...

Tracy se refusa à envisager cette possibilité.

— La ferme, dit-il. Joe, allez téléphoner au commissariat. Je vais regarder... Hé, laissez-moi ça !

Il s'empara du revolver du barman et se mit à courir vers la lumière, en contournant les deux corps. Là-bas, à l'autre bout de la ruelle, au-delà de la lumière jaune, il avait vu bouger une silhouette.

Entraîné en avant par le mouvement de piston de ses jambes, Tracy parvint à garder la position verticale.

Jusqu'au moment où il vit arriver sous ses pieds le bord du trottoir de gauche, contre lequel il trébucha. Le mur d'un garage lui arriva droit sur la figure. Il eut l'impression irréaliste de voler au ralenti. Il voulut se protéger la tête, mais le mur du garage fut plus rapide que sa main. Le mur grossit, grossit, au point de remplir tout son champ de vision. Il y eut un éclair rouge, puis ce furent les ténèbres...

L'infirmière vit que Tracy avait les yeux ouverts entre le bandage qui lui barrait le front et le pansement plus épais qu'il avait sur le nez.

— Un certain capitaine Burton voudrait vous voir, monsieur Tracy, dit-elle. Vous sentez-vous assez bien pour le recevoir ?

— Arrgh ! dit Tracy en la regardant d'un air sombre.

Cette interjection pouvait difficilement passer pour un acquiescement poli – pas plus, d'ailleurs, que pour un refus poli. L'infirmière était une jolie fille au sourire aussi éclatant que ses cheveux roux. Son sourire semblait indiquer qu'elle ignorait qui était Tracy et ce qu'il avait fait.

Il avait les yeux ouverts depuis maintenant une demi-heure mais il commençait juste à accommoder correctement. Il avait la tête comme une bétonneuse et le gosier comme une canalisation d'égout après une longue sécheresse.

Il n'avait envie de voir personne. Il ne supportait même pas sa propre compagnie. En fait, c'était *surtout* sa propre compagnie qui l'insupportait, mais il n'y avait rien à faire contre ça.

— Je vous demande pardon ? dit l'infirmière d'un ton empressé.

— Euh... Bah ! faites-le entrer, dit Tracy.

Autant en finir tout de suite. Il essaya de tourner la tête et s'en repêta aussitôt.

— Hé, un instant ! reprit-il. Dites-moi d'abord ce que j'ai.

Mais l'infirmière était déjà sortie.

En attendant son visiteur, Tracy s'exerça à fléchir les bras, puis les jambes. Tout allait bien tant qu'il ne bougeait pas la tête. Il se tâta les côtes avec précaution ; apparemment, elles étaient intactes. Il leva alors les mains et constata qu'une grande partie de son visage était couverte de pansements. Sa mâchoire – qui dépassait des bandages – paraissait fonctionner normalement, mais son nez était indubitablement cassé. Il y avait un plâtre sous le pansement. Pour autant qu'il pût en juger avec sa langue, toutes ses dents étaient bien là.

Des pas lui firent lever les yeux. Debout près du lit, le capitaine Burton – un grand gaillard au visage rougeaud – le regardait d'un air rien moins qu'amical.

— Le héros victorieux ! dit-il.

— Salut, Cap, dit Tracy. Ouais, je... je crois que j'ai fait une belle bourde. Mais je n'avais pas lu le journal, ni écouté la radio ; je ne pouvais pas savoir qu'il y avait un psychopathe en... Au fait, on l'a attrapé ?

— Pas la moindre trace.

Tracy émit un gémissement.

— Combien de victimes, pour le moment ?

— Toujours deux. Il se terre probablement quelque part en attendant que ça se tasse.

— Seulement deux, Cap ? Mais... et la femme qui a crié ? Elle n'a donc pas... ?

— Non. Elle n'a même pas vu Lambert. Elle rentrait chez elle par un raccourci quand elle est tombée sur les cadavres ; c'est à ce moment-là qu'elle a crié. Elle a couru se réfugier dans son appartement.

— Hum, fit Tracy. Qui sont les deux types ?

— L'un était un individu peu recommandable : Buck Miller, un ancien gangster de la bande à Coldoni. J'imagine que vous vous souvenez de lui. L'autre – un nommé Randall – était un épicier qui avait sa boutique à côté.

— Buck Miller, dit Tracy d'un air songeur. Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Le capitaine eut une moue irritée.

— Quelle importance ? Cette ruelle est un endroit public. Il y a deux bistrots, entre autres...

— Vous êtes allés y faire un tour ?

— Non. Pourquoi voulez-vous ? À quoi ça nous avancerait de savoir ce que Miller faisait dans la ruelle ?

— Sais pas, avoua Tracy. Il faut croire que je continue à tourner en rond. Qu'est-ce que j'ai, à part le tarin cassé ?

— Des bleus et des contusions, répondit Burton. Et une suspension.

— Holà ! Je n'étais pas de service, Cap. Pendant mes loisirs, j'ai le droit de... bref. D'ailleurs, reconnaissez que je ne bois pas souvent. Je pourrais citer certains collègues qui se cuisent beaucoup plus fré...

— Moi aussi, l'interrompit sèchement le capitaine Burton. Mais eux, ils n'offrent pas à boire à des fous meurtriers en cavale.

— Mais comment pouvais-je savoir... ? Enfin, passons. Pour combien de temps suis-je suspendu ?

— Vous êtes convoqué devant la commission de discipline demain matin à dix heures. Théoriquement, vous serez sorti de l'hôpital d'ici là. Dans le cas contraire, la séance sera ajournée.

— D'accord, d'accord, soupira Tracy. Mais dites-moi... une convocation de ce genre, c'est généralement sérieux, non ?

— Généralement, dit Burton. Et j'ai le sentiment que celle-ci ne fera pas exception à la règle, Tracy... Bon, il faut que je m'en aille. Ne vous

tracassez pas pour tout ça avant d'avoir lu les journaux.

Après le départ de Burton, Tracy demeura allongé à contempler le plafond. Au bout d'un moment, il pressa le bouton d'appel. Rien ne se produisit. Il attendit une demi-minute, puis il appuya de nouveau. Comme cela ne donnait toujours aucun résultat, il maintint son doigt sur le bouton jusqu'à ce que l'infirmière apparaisse.

— Oui, monsieur Tracy ?

— Pourriez-vous m'apporter un journal, je vous prie ? Le *Blade* de ce matin ?

— Un instant. Il doit y en avoir un dans la salle d'attente, à moins qu'on ne l'ait déjà jeté. Mais les journaux du soir vont bientôt sortir ; ne préférez-vous pas attendre...

— Non, non. C'est le *Blade* qui m'intéresse plus particulièrement.

CHAPITRE III

Des ennuis au crépuscule

Profitant de l'absence de l'infirmière pour exercer son cou, Tracy s'aperçut qu'il pouvait tourner la tête. Encouragé, il se mit sur son séant et remonta l'oreiller contre le montant du lit afin d'être dans une meilleure position pour lire.

Il estima qu'il survivrait probablement au choc qu'il avait subi. La douleur de son nez était tout à fait supportable et sa migraine se calmerait avec le temps.

L'infirmière posa sur ses genoux un exemplaire du *Blade* passablement défraîchi et sens dessus dessous.

— Puis-je vous apporter autre chose ? demanda-t-elle avec un grand sourire.

— Nan, grogna Tracy. Pardon, je veux dire : non, merci. Remarquez, je ferais peut-être mieux de prendre un anesthésique avant de lire l'article sur... Laissez tomber, je plaisante.

La page des sports était sur le dessus, avec un gros titre sur la quatorzième manche du match de base-ball opposant les Reds et les Giants. Tracy l'écarta à regret et se mit en quête de la première page.

La manchette occupait toute la place, mais l'article sur l'affaire Lambert ne fut pas difficile à trouver. Il était surmonté d'un titre sur quatre colonnes :

UN FOU HOMICIDE EN FUITÉ
ASSASSINE DEUX PERSONNES
DANS UNE RUELLE DU CENTRE VILLE

Avec un sous-titre sur trois colonnes, en 24 points demi-gras :

LE MEURTRIER S'EST PROCURÉ
L'ARME DU CRIME
GRÂCE À UN INSPECTEUR DE POLICE

Tracy esquissa une grimace et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le sous-titre était toujours là. Peut-être aurait-il vraiment dû demander à la rouquine un anesthésique pour accompagner le journal. L'article proprement dit ne pouvant pas être pire que le titre, il poursuivit sa lecture :

Carl Lambert, 37 ans, un fou homicide qui s'est échappé de l'asile Bellevue hier après-midi vers quatre heures, a tué deux hommes dans la soirée – vers six heures moins vingt – et n'a toujours pas été attrapé. Les victimes sont Walter (Buck) Miller, 35 ans, résidant 115 Beecher Street, et H.J. Randall, 44 ans, un épicier de Corey Street.

Les deux meurtres ont eu lieu dans la ruelle reliant Corey Street et Main Street, non loin de l'entrée de service de l'épicerie de Randall. Un couteau – sans doute volé dans l'arrière-salle du bar de Joe Hummer, 324 Corey Street – a servi d'arme au tueur homicide.

— « Tueur homicide » ! marmonna Tracy avec dédain. Ce Crayle aurait besoin d'apprendre à écrire.

Les cadavres ont été découverts par Mrs. E. Scarlotti, qui habite au premier étage du 334 Corey Street. Elle s'est mise à hurler et s'est précipitamment réfugiée chez elle pour appeler la police. Ses cris ont alerté...

Tracy sauta quelques lignes et tomba sur l'intertitre en 7 points :

UN POLICIER VIENT EN AIDE
AU PSYCHOPATHE

Il grinça des dents et reprit sa lecture à partir de là :

Le fou homicide a été involontairement aidé par Mortimer Tracy, un inspecteur de police âgé de 41 ans. Peu avant les meurtres, Tracy, qui était dans un état euphorique, avait été abordé dans Corey Street par Carl Lambert, qui se faisait passer pour un mendiant. Bien que n'étant pas de service à ce moment-là, le policier – en sa qualité de représentant de la loi – aurait dû emmener Lambert au commissariat pour vagabondage. Au lieu de cela, Tracy le conduisit au bistrot de Joe Hummer, en demandant au cafetier...

Ça ne s'arrêtait pas là – tant s'en fallait. Ce n'était que le début, et le reste était pire. Bien pire. Tracy lut l'article deux fois d'un bout à l'autre. Il contemplait un trou dans le mur, au pied de son lit, quand l'infirmière rentra dans la chambre.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Tracy ?

Tracy lui lança un regard soupçonneux.

— En pleine forme, dit-il. Pourquoi ?

— Je me demandais si vous aviez lu aussi l'éditorial.

Il la foudroya du regard.

— Hein ? Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Rien, mais...

— Mais quoi ?

— Ça ne me regarde pas, c'est vrai. Mais si vous venez de lire cet article, vous devez vous sentir très démoralisé. N'est-ce pas ?

— Eh bien...

— Oui, sûrement. Vous n'êtes pourtant pas à blâmer, c'est de la malchance pure et simple. Vous pourriez aller mille fois dans un bar boire quelques verres sans que...

— Je ne suis pas allé mille fois dans un bar boire quelques verres, l'interrompit Tracy. C'était la première fois depuis... depuis des années. Et en plus, il a fallu que ce dingue vienne me chercher, *moi*, alors qu'il y a je ne sais combien d'habitants dans cette ville !

— C'est bien ce que je dis, vous cédez au découragement. Lisez donc cet éditorial ; ça risque de vous mettre en colère et de vous pousser à agir.

— Que voudriez-vous que je fasse ?

— Vous pourriez essayer de retrouver Carl Lambert... avant qu'il ne fasse d'autres victimes.

— Comment ?

— D'après le journal, il paraît que vous êtes policier.

— Écoutez, la brigade criminelle au grand complet est à sa recherche. On a organisé une chasse à l'homme. Que voulez-vous que je fasse, *moi* ?

— Je ne sais pas. Je vous suggère simplement de lire l'éditorial qui vous est consacré. Vous le trouverez peut-être amusant, mais...

— Bon, bon, d'accord.

Tracy entreprit de parcourir le journal à la recherche de la bonne page. Il entendit la porte se fermer à l'instant où il trouvait l'éditorial en question.

Il n'en lut que la première moitié...

C'était de nouveau le crépuscule lorsque Tracy sortit de l'hôpital. Au début, il eut une certaine tendance à flageoler sur ses jambes et à marcher en zigzag ; mais le temps d'arriver dans le quartier de Corey Street, une douzaine de blocs plus loin, il avait mis bon ordre à cette

situation.

Il avait également mis de l'ordre dans ses idées et il avait une notion très précise de ce qu'il voulait faire. Mais son plan comportait beaucoup de « si » : la deuxième étape serait fonction du résultat de la première, et la troisième dépendrait de la seconde. Ouais, La Palice en aurait dit autant... Il allait employer une méthode inhabituelle en pareil cas, c'est-à-dire qu'il allait mener une enquête habituelle.

D'après ce qu'avait dit Cap Burton, c'était la seule chose que la police n'eût pas faite. Les flics avaient certainement établi un dispositif de sécurité à toute épreuve, et on pouvait être sûr que toutes les voitures de patrouille disponibles étaient postées aux endroits stratégiques, prêtes à intervenir dès qu'on signalerait dans tel ou tel secteur la présence d'un homme grand et mince, vêtu d'un costume trop petit. Et, compte tenu de la panique qui régnait chez les ménagères de la ville, on pouvait supposer que la police était submergée d'appels de ce genre.

Mais il y avait une chose que les flics n'avaient apparemment pas faite. Ils étaient partis du principe – sans doute exact – que ces crimes étaient l'œuvre d'un psychopathe en cavale, qui avait agi sans mobile et qui avait décampé une fois ses meurtres commis, de sorte que seule une voyante extralucide pourrait deviner où il allait frapper la prochaine fois. Certes, le raisonnement se tenait.

Mais – et c'était le seul « mais » susceptible de permettre à Tracy de réparer les dégâts causés par l'éditorial du *Blade* – ils avaient probablement négligé les démarches qui faisaient partie de la stricte routine dans toute affaire de meurtre « ordinaire ». Ils n'avaient pas examiné la scène du crime, n'avaient pas interrogé les témoins, ne s'étaient sans doute pas donné la peine de rechercher ce que faisaient les victimes à cet endroit et à cette heure-là.

Évidemment, si le nommé Randall tenait une épicerie dans la ruelle et logeait sur place, sa présence n'était pas difficile à expliquer. Mais « Buck » Miller, lui, n'habitait pas le quartier. Qu'était-il allé faire par là-bas ?

« Et à quoi ça t'avancera de savoir ce qu'il faisait là ? » demanda à Tracy une voix intérieure. « En quoi cela t'aidera-t-il à déterminer où est Carl Lambert *en ce moment* ? »

— La ferme, dit Tracy à cette voix qui l'interrogeait.

S'il adoptait cette attitude, ce n'était même pas la peine qu'il commence son enquête. Il n'avait qu'à errer au hasard dans les rues en espérant que la lumière jaillisse. Quelle importance s'il ne voyait pas en quoi des détails de ce genre pouvaient lui être utiles pour retrouver Lambert ? Sacrebleu, neuf fois sur dix, quand on essayait de résoudre un meurtre, on n'avait aucune raison de suivre les différentes étapes d'une enquête de routine... et puis, soudain, on posait une question

anodine et on obtenait une réponse qu'on n'attendait pas.

Presque vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis... bref, depuis ce qui s'était passé vingt-trois heures plus tôt. Il restait quinze heures d'ici le lendemain matin dix heures. Mais Tracy aurait tout le temps de penser à ça dans quinze heures.

Voyons... c'était à peu près ici que le type l'avait accosté pour lui demander de l'argent. L'avait-il vu avant ce moment-là ?

Tracy réfléchit, forçant son esprit à revenir en arrière. Malgré le brouillard qui lui obscurcissait le cerveau, il finit par se souvenir. Oui, l'homme était sorti de cette embrasure de porte.

Tracy s'approcha de la porte. Elle était fermée à clef et une pancarte « Bail à céder » était accrochée derrière le panneau vitré. Il y avait une chance sur un million pour qu'il trouve des indices dans cette boutique, mais il ne pouvait se permettre de négliger cette possibilité.

Il sortit de sa poche un trousseau de clefs et en trouva une qui convenait. Il jeta un coup d'œil autour de lui à la lueur de sa torche et constata que ses soupçons étaient sans fondement. Le plancher était couvert d'une épaisse couche de poussière, intacte depuis plusieurs semaines. Lambert n'était pas venu ici, ni avant ni après. Il avait simplement attendu dans le renforcement de la porte qu'un jobard se présente.

Tracy poursuivit son chemin à pas lents, tout en réfléchissant.

D'après les journaux, une certaine Mrs. Scarlotti, habitant au premier étage du 334 Corey Street – à quelques portes de chez Joe – avait découvert les cadavres. Elle avait crié, puis était précipitamment montée chez elle appeler la police. C'était en l'entendant crier que Hammer, Crayle et lui s'étaient élancés dans la ruelle.

Tracy entra au numéro 334 et grimpa au premier étage. Lorsqu'il frappa à la porte, il y eut des pas de l'autre côté du panneau, puis une voix de femme demanda :

— Qui est là ?

— Un inspecteur de police, répondit Tracy. Êtes-vous madame Scarlotti ? Je voudrais vous poser quelques questions sur ce qui s'est passé hier soir.

— Je... je ne peux pas vous ouvrir, mon mari n'est pas là. Les journaux et la radio recommandent de ne laisser entrer personne à moins d'être sûr...

— C'est vrai, dit Tracy. Un instant.

Il sortit de son portefeuille sa carte d'identité, qu'il glissa sous la porte. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit. Tracy récupéra sa carte et, adossé au chambranle, la remit dans son portefeuille.

— Voulez-vous me dire comment vous avez été amenée à découvrir les corps, madame Scarlotti ?

— Si vous voulez, mais... – Elle le regarda d'un air plus intrigué que

soupçonneux. — Ça fait déjà quatre fois que je raconte toute l'histoire. Il y a eu d'abord votre Mr. Burton, puis...

Tracy acquiesça.

— Oui, je sais. Mais le capitaine Burton a été dessaisi de l'affaire et j'ai tenu à entendre votre témoignage par moi-même. Naturellement, le capitaine Burton m'a mis au courant avant d'être emmené, mais...

— Comment ça, « emmené » ?

— Oh, rien de grave, madame Scarlotti. Une appendicite. Heureusement, on l'a opéré à temps. Donc, si vous ne voyez pas d'inconvénient à répéter votre histoire une fois de plus...

Manifestement, Mrs. Scarlotti n'y voyait aucun inconvénient. Et, manifestement, elle avait raconté son histoire beaucoup plus de quatre fois : les voisins et les amis n'étaient pas inclus dans ce chiffre. Telle une avalanche dévalant une pente, l'histoire avait pris de l'ampleur à chaque nouvelle narration.

Les raisons pour lesquelles elle était allée dans ce magasin, la nature du magasin en question, la liste complète de ses achats : tout cela semblait remonter pratiquement à l'époque de son mariage avec Scarlotti. Ledit Scarlotti étant laveur de vitres, sa femme vivait dans la crainte permanente qu'il ne fasse une chute, et Mrs. Scarlotti parvint à caser cette digression dans son récit. Tracy écouta patiemment mais n'apprit rien d'important.

Pour changer, il s'appuya un moment à l'autre montant de la porte, puis il reprit sa position initiale, en regrettant de ne pas être entré s'asseoir pour écouter.

Enfin, le déluge de paroles se tarit.

— Euh, merci, dit Tracy. C'est à peu près tout ce que je voulais savoir. Vous avez été... euh... tellement claire dans vos explications qu'il ne me reste même plus de questions à vous poser.

Il recula d'un pas et fit demi-tour. Puis, se ravisant, il dit :

— Un dernier détail... Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez déjà raconté votre histoire quatre fois. À part le capitaine Burton, qui étaient les autres personnes ?

— Oh, des journalistes. En fait, c'étaient eux les plus intéressés. Mr. Burton m'a simplement demandé si j'avais vu de quel côté l'assassin s'était enfui, et je lui ai répondu que non. J'ai eu un mal fou à me faire écouter de Mr. Burton. Par contre, les trois autres messieurs ont été charmants. Il y avait un certain Mr. Crayle, du *Blade*, et deux reporters du *Sentinel*.

— Deux reporters du *Sentinel* ? Sont-ils venus ensemble ?... Non, naturellement, sinon vous ne m'auriez pas dit que vous aviez répété quatre fois votre histoire.

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le *Sentinel* a envoyé deux journalistes.

Elle le regarda d'un air vaguement perplexe.

— C'est vrai, je n'ai pas pensé à poser la question. Mais c'est pareil pour vous : vous êtes le second policier à venir me voir. L'explication est peut-être la même.

— Hum, fit Tracy. Si c'est le cas, ça risque d'être intéressant. Vous rappelez-vous leurs noms ?

— Le premier... je crois qu'il s'appelait Smithson, quelque chose comme ça. Il n'était pas très grand et portait des lunettes à double foyer.

— Smithens, dit Tracy. Je le connais. Et l'autre ?

— Il est venu aujourd'hui en fin d'après-midi. Il me semble qu'il s'appelait Riley. Oui, c'est ça : Walter Riley.

— Je ne vois pas qui c'est, avoua Tracy. Je croyais pourtant connaître tous les reporters du *Sentinel*. À quoi ressemblait-il ?

— C'était un homme d'une trentaine d'années, je dirais. À peu près de votre taille... non, un peu plus petit. Mais il était solidement bâti et devait faire le même poids que vous. Il avait le teint jaunâtre. Je n'ai pas remarqué la couleur de ses yeux, mais il était brun et avait des sourcils broussailleux. Il portait un costume marron foncé et – me semble-t-il – une chemise jaune. C'est ce qui m'a fait remarquer son teint. Voilà, je crois que c'est tout.

— Vous avez une sacrée mémoire, dit Tracy. Vous a-t-il montré sa carte de presse ? Je suppose que oui, sinon vous ne l'auriez pas laissé entrer.

— En fait, le problème ne s'est pas posé, puisque je balayais l'escalier quand il est arrivé. – Mrs. Scarlotti fronça les sourcils d'un air pensif. – N-non, je ne me rappelle pas lui avoir demandé sa carte. J'ai bien vu tout de suite qu'il ne correspondait pas au signalement de ce Carl Lambert. En outre, sa tête me disait quelque chose. Je suis pratiquement sûre de l'avoir rencontré quelque part.

— Dans le coin ? Près d'ici ?

— Je crois, oui. Dites... vous ne pensez pas que c'était un imposteur, un dangereux bandit ?

— Pas du tout, m'dame, pas du tout, la rassura Tracy. J'essayais simplement de le situer, dans la mesure où je connais presque tous les journalistes de cette ville. Malgré tout, tenez-vous en à votre idée : n'ouvrez pas votre porte à des inconnus. C'est une bonne précaution... Bon, merci infiniment.

CHAPITRE IV

Un pari risqué

Mortimer Tracy redescendit l'escalier plus lentement qu'il ne l'avait monté. Il était songeur. Lorsqu'il entra dans le bistrot de Joe Hummer, il fit un simple geste de la main au barman et se dirigea vers le téléphone mural. Il composa le numéro du *Sentinel* et demanda à parler à Walter Riley.

— Je regrette, dit la standardiste, mais il n'y a pas de Mr. Riley ici.

— Il travaille le jour, dit Tracy. Je ne pensais pas le trouver au journal à cette heure-ci, mais je voudrais savoir où on peut le joindre.

— Il n'y a pas de Walter Riley ici, monsieur. Ni le jour ni la nuit. Par contre, nous avons un Mr. William Riley au service diffusion. Il n'est pas là pour le moment, mais...

— J'ai peut-être mal compris le prénom, dit Tracy. Ce William Riley est-il un homme d'une trentaine d'années, brun et solidement bâti ?

— Non, monsieur. C'est une personne d'un certain âge. J'ai ici une liste de tous les employés et je ne vois pas...

— Ça ne fait rien, j'ai dû me tromper. Merci, mon petit.

Il raccrocha et s'approcha du bar.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Tracy, dit Joe. Un verre ?

— Oui. Une citronnade. Ou un café bien chaud, si vous en avez.

— J'ai du café. Avec ou sans ?

— Noir. Dites donc, je suis venu à peu près vers cette heure-ci hier soir, et il y avait un bulletin d'informations. Mettez la radio, Joe. Je voudrais savoir s'il y a du nouveau sur Lambert.

Joe acquiesça et tourna le bouton. Lorsqu'il apporta le café, le speaker en était toujours aux nouvelles européennes.

— Écoutez, Tracy, dit Joe, j'ai lu l'éditorial du *Blade* et je vous comprendrais d'en vouloir à Crayle. Mais il va probablement arriver d'ici quelques minutes, alors... ne faites pas de scandale, d'accord ?

— Il va venir *ici* ? Comment se fait-il ?

— C'est probable, mais pas sûr. Il dîne en ville après son travail – il termine à six heures et demie – et il s'arrête généralement quelques minutes avant de rentrer chez lui. Vers cette heure-ci, comme hier soir. Croyez-moi, ça ne vous avancera à rien de lui flanquer votre poing dans la figure.

— D'accord, dit Tracy. Tiens, voilà la porte qui s'ouvre. Serait-ce... ? Joe leva la tête.

— Ouais, dit-il. Bonsoir, monsieur Crayle.

— Salut, Joe... Tracy. – Le journaliste s'avança vers le bar, l'air pas très rassuré. – Dites, Tracy, n'allez surtout pas croire qu'il y avait quoi que ce soit de personnel dans cet article. Je n'ai...

— Bien sûr, dit Tracy. Fermez-la.

— Je veux que vous sachiez que ce n'est pas moi qui ai écrit l'éditorial.

— Je vous ai dit de la fermer ! glapit Tracy. Je veux écouter les informations.

Il manqua les premiers mots. Le speaker annonçait : «...recherchent toujours Carl Lambert, le fou échappé qui a tué deux hommes hier soir. Les activités de la police font l'objet de sévères critiques de la part...»

— Vous pouvez éteindre, Joe, dit Tracy. Je voulais juste m'assurer qu'il n'y avait aucun élément nouveau. Écoutez-moi, tous les deux. Hier soir, je n'étais pas tout à fait moi-même. À votre connaissance, y a-t-il dans cette affaire des aspects qui ont été négligés ?

Crayle le dévisagea avec curiosité.

— Comment ça, « des aspects » ?

— On dirait que vous tenez quelque chose, Tracy, dit Joe. Crachez le morceau.

Tracy secoua lentement la tête.

— Je tiens peut-être quelque chose, mais j'ignore encore quoi. Au fait, connaissez-vous quelqu'un qui corresponde à ce signalement : environ un mètre soixante-dix-sept, bâti en force, teint jaunâtre, cheveux bruns et sourcils broussailleux ? Hier, il portait un costume marron foncé et une chemise jaune. C'est peut-être un journaliste, mais rien n'est moins sûr.

Joe ouvrit de grands yeux.

— D'après vous, un autre type serait dans le coup avec Lambert ? Un autre dingue ? C'est idiot !

— Ouais, admit Tracy. Mais connaissez-vous un type répondant au signalement que je vous ai donné ?

— Hum, fit Crayle. Pas un journaliste, en tout cas. À moins que ce ne soit Ronson, du *Sentinel*. Non, on ne peut pas dire qu'il ait des sourcils broussailleux. En outre, je l'ai vu hier et il portait un costume de serge bleue. Mais... et si c'était Hank Widmer ?

Tracy émit un petit sifflement. Puis il vida sa tasse de café et se leva.

— Hé ! mettez-nous au parfum, dit Joe. Quel rapport peut-il bien y avoir entre Hank Widmer et Carl Lambert ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Tracy. Mais je brûle d'envie de le savoir.

— Si je vous suis bien, un gars répondant à ce signalement aurait été vu dans le coin hier soir ? Mais en quoi cela le rattache-t-il à un double meurtre commis par un fou ?

Tracy eut un large sourire.

— Je vous faisais marcher, Joe. Ce n'était pas hier mais aujourd'hui. Cet après-midi.

— Il n'y a eu aucun meurtre aujourd'hui.

— Pas encore, dit Tracy.

Il sortit sur ces mots, laissant ses deux compagnons abasourdis.

C'était une belle sortie, se dit-il en s'engageant sur le trottoir, mais elle aurait été beaucoup moins spectaculaire si Joe et Crayle s'étaient doutés qu'il ne savait strictement rien. Il n'en était même pas encore au stade des hypothèses. Il essayait simplement de deviner.

À priori, le seul lien vraisemblable entre Carl Lambert et Hank Widmer était Buck Miller, l'un des hommes que Lambert avait tués. Hank Widmer – et c'était pour ça que Tracy avait émis un sifflement – était un pote de Buck Miller. Et tous les deux faisaient – ou avaient fait – partie du gang de Coldoni.

Bon, à quoi tout cela l'avancait-il ? Un fou homicide – qui n'était pas un criminel au sens courant du terme et ne pouvait avoir aucun rapport avec des gangsters – s'était échappé d'un asile. Il avait tué jusqu'à présent deux hommes. L'un était un sbire de Coldoni. L'autre, un épicier. Qu'est-ce qu'un épicier venait faire là-dedans ?

Tracy proféra un juron et ralentit le pas de façon à pouvoir réfléchir plus à son aise. Qu'est-ce que ça pouvait faire que l'autre victime soit un épicier ou que Miller soit un truand ? Un psychopathe tue au hasard, sans se poser de questions. Pas vrai ?

Mais dans ce cas, pourquoi Hank Widmer était-il allé interroger Mrs. Scarlotti, cet après-midi, en se faisant passer pour un reporter ?

Rien ne prouvait que ce fût vraiment Hank Widmer. Le signalement était suffisamment passe-partout pour convenir à beaucoup de gens. Mais si ce n'était pas Widmer, Tracy se retrouvait sans la moindre piste. Par conséquent, histoire de voir où ça le mènerait, il décida de partir du principe que c'était bien Widmer qui avait rendu visite à Mrs. Scarlotti.

Où cela le menait-il ? Nulle part.

En revanche, ses pieds l'emmenaient dans la direction du parking où il garait sa voiture. Et s'il voulait prendre sa voiture, ça ne pouvait être que pour aller au *Dragon Vert*, la boîte de nuit où on avait toutes les chances de rencontrer Coldoni. Ou Hank Widmer. Un endroit où il avait toutes les chances de rencontrer – aussi – des ennuis s'il essayait d'arrêter ou d'interroger les gens sans même savoir quelles questions il voulait leur poser.

Soudain, il éclata de rire. Des ennuis ? Au point où il en était, il ne risquait plus grand-chose – sinon de se retrouver à la morgue.

Il accéléra le pas. Mais après avoir sorti sa voiture du parking, il s'aperçut qu'il était encore un peu tôt pour aller au *Dragon Vert*. Il roula lentement, en prenant un chemin détourné. Il réfléchissait. Mais ses pensées, elles aussi, progressaient lentement et suivaient un cours détourné. Si Hank Widmer s'était fait passer pour un journaliste afin de questionner la femme qui avait découvert les cadavres de Miller et de Randall, cela voulait dire qu'il y avait quelque chose de louche.

Oui, mais quoi ? Il était absurde d'envisager un lien entre Carl

Lambert et le gang des bootleggers. Se pouvait-il que... ? Non, l'identité du grand type que lui, Tracy, avait emmené chez Joe Hummer ne faisait aucun doute. Le *Blade* avait publié une photo de Carl Lambert, et c'était bien le même homme.

Sur le moment, le portier du *Dragon Vert* ne reconnut pas Tracy. Mais ensuite, il sourit de toutes ses dents comme si le plâtre qui couvrait le nez du policier était encore plus drôle que Charlie Chaplin.

— Si mon plâtre vous plaît tant que ça, dit Tracy, je peux m'arranger pour vous en avoir un pareil. Votre meilleur client est-il là ?

Le portier fit celui qui ne comprenait pas.

— Qui ? demanda-t-il.

Tracy le foudroya du regard et entra dans l'établissement. Il s'arrêta au passage pour acheter un cigare, qu'il alluma en prenant tout son temps. Il savait que Coldoni était là : sa voiture était garée dans la rue. Il savait aussi que le portier pouvait communiquer par interphone avec le barman de la grande salle du fond.

Le portier avait parfaitement compris l'allusion au « meilleur client », et il allait téléphoner pour prévenir qu'un flic du quartier général cherchait Coldoni. Si Coldoni s'esquivaient, cela voudrait dire qu'il n'avait pas la conscience tranquille – à supposer qu'il eût une conscience.

Tracy pourrait en tirer certains enseignements, même s'il ne savait pas encore lesquels. Et ça lui était égal que Coldoni décampe ; il n'avait aucune question à lui poser pour l'instant. Peut-être en aurait-il lorsqu'il aurait vu Widmer.

Coldoni était là. Toujours aussi élégant et hautain, il était accoudé au bar. Il se tourna vers Tracy lorsque celui-ci entra.

— Ah ! dit-il avec un sourire méprisant. Voici le héros victorieux, encore marqué par les cicatrices de la bataille.

Tracy ne lui accorda pas un mot, pas un regard. Il passa devant lui sans s'arrêter et ouvrit la porte de l'arrière-salle, derrière le bar. Il savait que le meilleur moyen de mettre Coldoni en rogne était de l'ignorer complètement. Peut-être n'était-ce qu'un effet de son imagination, mais Tracy eut l'impression de sentir peser sur sa nuque le regard furieux de Coldoni.

Quatre hommes étaient assis autour d'une table, dans l'arrière-salle, et l'un d'eux était Hank Widmer. Apparemment, ils venaient juste de commencer la partie. Ils jouaient de petites mises, en attendant que d'autres joueurs – des pigeons, de préférence – se joignent à eux.

— Salut, Widmer, dit Tracy sans s'occuper des autres. Je voudrais te parler.

Le policier remarqua que Widmer portait un costume marron foncé et une chemise presque jaune.

Widmer regarda Tracy d'un air insolent, puis s'absorba de nouveau dans la partie. Il souleva un coin de la carte qui venait de lui être distribuée et se pencha en arrière pour voir ce que c'était.

— Allez-y, dit-il. Je peux écouter en jouant.

— Pas ici, dit Tracy. On va au commissariat. Je ne suis pas le seul à avoir des questions à te poser.

— Vous ne voulez pas dire qu'il s'agit d'une arrestation ?

— C'est exactement ce que je veux dire.

Le donneur, avec un as retourné, misa un jeton rouge.

— Trop, dit Widmer en rabattant sa dernière carte.

Puis il regarda Tracy :

— En quel honneur ?

— Présomption, répondit Tracy. Présomption de tout ce que tu voudras. D'accord pour m'accompagner de ton plein gré ? Remarque, ça me plairait que tu fasses des histoires, pour voir.

Il entendit des pas derrière lui et comprit que Coldoni avait quitté le bar pour entrer dans la pièce.

— On cherche des ennuis, flicaille ? dit Coldoni d'une voix douce.

— J'adorerais, dit Tracy sans se retourner.

Coldoni eut un petit rire.

— Va avec le monsieur, Hank, dit-il. Il n'a rien contre nous. Et le temps que tu arrives au poste, un avocat y sera. On ne pourra pas te retenir.

— Merci, les gars, dit Tracy. C'est trop, trop gentil de votre part.

Il fit un pas en arrière, écrasant sous son talon la pointe du soulier de Coldoni.

— Oups, désolé, dit-il.

Cela ne l'empêcha pas d'appuyer de tout son poids sur le pied du gangster avant de reprendre son équilibre et de s'écarter.

Tracy pivota aussitôt vers Coldoni, qui, presque inconsciemment, avait porté la main à son revers. Mais Tracy, lui, avait déjà la main à l'intérieur de sa veste. Blême, Coldoni se figea, puis laissa retomber sa main. Son visage en lame de couteau faisait penser à un masque démoniaque.

— Maudit flic ! gronda-t-il.

Tracy eut un grand sourire.

— Je suis vraiment un empoté de première, hein ? Même les journaux le disent. Prêt, Widmer ?

L'homme au teint jaunâtre se leva et empocha ses jetons.

— Je garde ça, les gars, dit-il. J'en ai pour une heure ou deux. Retenez-moi la place.

— Si tu as un flingue, tu ferais mieux de le laisser au vestiaire, lui dit Tracy. Les gars du commissariat n'aimeraient sans doute pas te voir armé. Ils sont bizarres, mais c'est ainsi.

Sans se presser, il tourna le dos à Widmer et Coldoni et se dirigea vers la porte. Mais au bout de deux pas, il s'arrêta et attendit. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait voir ce qui se passait derrière lui – grâce à la vitre du tableau qui était accroché au mur, près de la porte. Ce n'était pas un miroir, mais la gravure était une reproduction sur papier glacé et la lumière l'éclairait en biais. Les deux gangsters se reflétaient dans la vitre.

Il n'y eut pas d'échange de revolver – ni dans un sens ni dans l'autre – lorsque Widmer passa devant son chef. Mais Widmer porta vivement la main à sa poche de poitrine et en sortit un petit carnet en cuir, que Coldoni empocha discrètement.

Tracy laissa courir. Ce calepin devait contenir les noms des clients du gang des bootleggers, or la police les connaissait déjà presque tous. Cela ne constituait en rien une preuve. D'ailleurs, ce soir-là, Tracy ne s'intéressait pas à l'alcool de contrebande – à moins qu'il ne parvienne éventuellement à découvrir un lien entre ledit alcool et Carl Lambert.

Sur le seuil, il se retourna et déclara :

— Ne comptez pas le récupérer trop tôt, Coldoni. C'est difficile d'obtenir une mise en liberté sous caution lorsqu'il s'agit de meurtre.

Il dévisagea Coldini et Widmer, guettant leur réaction. Ils ne manifestèrent que de l'étonnement – et, peut-être, une pointe de soulagement. Ils paraissaient tous les deux sincères, mais on ne pouvait être sûr de rien.

— Je vous téléphonerai pour vous faire savoir qui je suis censé avoir assassiné, chef, dit Widmer en souriant jusqu'aux oreilles. Salut !

Avant de monter en voiture, Tracy fouilla rapidement Widmer. Le truand n'était pas armé.

Tracy s'installa au volant et prit la direction de Corey Street. S'il y avait de la lumière chez les Scarlotti, il ferait monter Widmer pour demander à Mrs. Scarlotti d'identifier son visiteur de l'après-midi. Après ça, Widmer aurait plus de mal à éluder les questions précises.

Tracy se gara devant le bar de Joe Hummer. Si jamais l'appartement des Scarlotti n'était pas éclairé, il adopterait une autre tactique pour laquelle il aurait besoin du téléphone de Joe. Il travaillait toujours dans le noir – et peut-être cherchait-il dans le noir un chat noir qui n'y était pas – mais il était persuadé que quelque chose finirait par arriver s'il jetait suffisamment de grains de sable dans la mécanique.

Et l'un de ces grains de sable était le fait que Widmer – qu'il se décide à parler ou non – ne réapparaîtrait pas de la soirée, ni au *Dragon Vert* ni au commissariat où un avocat attendait de le faire relâcher.

— Attends-moi ici une minute, Hank, dit Tracy. Et pour être sûr que tu ne fasses pas de bêtises...

Il sortit ses menottes et fit claquer l'un des bracelets autour du

poignet gauche de Widmer. Il attacha l'autre bracelet au volant.

— Qu'est-ce qu'on fiche ici ? protesta Widmer. Ne me dites pas que vous allez vous pinter dans ce bar en me laissant en plan ?

Tracy se contenta de lui sourire sans répondre. Il descendit de voiture, marcha jusqu'au numéro 334 et entra dans la courette de l'immeuble. Il n'y avait pas de lumière au premier étage. Tracy marmonna dans sa barbe mais ne renonça pas pour autant : il monta et sonna à la porte.

Au bout de deux minutes, un petit Italien maigre et nerveux, aux cheveux noirs bouclés, vint lui ouvrir. Il était vêtu d'une vieille robe de chambre et faisait à peu près la moitié de la taille de sa femme.

— Monsieur Scarlotti ? s'enquit Tracy en montrant son insigne. Police. Je suis navré de devoir réveiller votre femme mais je voudrais qu'elle identifie un type qui est en bas, dans ma voiture. Je le ferai monter dès que Mrs. Scarlotti sera prête.

Le petit homme secoua la tête.

— Elda, elle est pas là. Elle était trrrès bouleversée dé trouver ces hommes assassinés. Zé l'ai envoyée passer quelques zours chez sa sœur, à Buffalo. Elle sé sentait pas bien.

Tu parles ! pensa Tracy. Elle avait simplement sauté sur ce prétexte pour s'offrir des vacances. En fait, elle avait été ravie d'avoir quelque chose d'excitant à raconter aux voisins. Elle sé sentait trrrès bien. Mais si elle était partie, il fallait faire avec.

— Bon, dit-il, excusez-moi de vous avoir réveillé.

— Qui c'est, lé type qué vous voulez qu'elle voie ? Elle a pas vou lé fou qui a poignardé...

— Non, je sais. Il s'agit d'un autre type qui est venu la voir aujourd'hui en se présentant comme un journaliste et en donnant un faux nom.

— Ah ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je n'en sais rien encore, avoua Tracy. Peut-être avez-vous une idée ?

Le petit homme secoua lentement la tête.

— Mais s'il est venou voir mon Elda en loui racontant... Si vous voulez, zé peux descendre loui taper déssous zousqu'à ce qu'il dise pourquoi il...

— Merci, mais j'y ai déjà pensé, l'interrompit Tracy en souriant. Le type en question fait partie de la bande à Coldoni. Ça vous suggère quelque chose ?

De nouveau, Scarlotti secoua lentement la tête.

— Non. Mais si c'est ça, c'est peut-être pas oune si bonne idée dé loui taper déssous...

Tracy éclata de rire.

— Si, si, c'est toujours une bonne idée. Allez, bonsoir et merci.

Il s'avisa qu'il avait fait une erreur en mentionnant le nom de Coldoni. À présent, si la situation exigeait que Mrs. Scarlotti identifie Widmer, Tracy aurait intérêt à entrer en contact avec elle avant que son mari ne la voie. De toute évidence, l'italien n'avait pas particulièrement envie de se mettre mal avec des gangsters, et il conseillera à sa femme de ne pas se mouiller.

En tout cas, Scarlotti avait eu une réaction naturelle. Il n'avait pas fait semblant d'ignorer qui était le gangster et n'avait donné à Tracy aucune autre raison de le soupçonner.

CHAPITRE V

Impasse

Au bistrot de Joe Hummer, les affaires reprenaient. Toujours assis au bar, Crayle occupait le même tabouret que deux heures plus tôt, quand Tracy était parti.

— Salut, Tracy, dit le journaliste. Voulez-vous un autre café, ou vous êtes-vous remis à l'alcool ?

Joe, qui avait servi des clients à l'une des tables, arriva sur ces entrefaites.

— Bonsoir, Tracy, dit-il. Vous prenez quelque chose aux frais de Crayle ? Il est en veine de générosité.

Tracy secoua la tête.

— Je veux seulement me servir de votre téléphone, Joe. J'ai un ami qui m'attend dehors.

— Amenez-le, suggéra Crayle.

Joe et lui tournèrent la tête pour regarder à travers la vitre la voiture de Tracy.

— Ma parole ! s'exclama le journaliste. C'est...

— Pas de noms, l'interrompit Tracy. Il est timide. Il préfère rester dehors.

Il prit son calepin dans la poche intérieure de sa veste et le feuilleta rapidement. Lorsqu'il eut trouvé le numéro qu'il cherchait, il se dirigea vers le téléphone sans laisser à Crayle le temps de poser d'autres questions.

Il appela un de ses bons amis, le shérif d'un village situé à une trentaine de kilomètres de la ville. Le policier baissa la voix afin que Crayle n'entende pas ce qu'il disait : puis, la communication terminée, il raccrocha et se dirigea vers la porte.

— Hé, Tracy ! lui lança Crayle. Mettez-nous au parfum. Que se

— passe-t-il ?

— Vous le saurez en lisant le *Sentinel*, répliqua Tracy.

Sur ces mots, il sortit et remonta en voiture.

Il avait parcouru une bonne distance quand, brusquement, Widmer regarda autour de lui d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous foutez ? protesta-t-il. Ce n'est pas le chemin du commissariat !

— En effet, dit Tracy avec gravité. J'ai dû m'égarer un peu. Nous n'avons qu'à continuer ; nous arriverons peut-être à destination.

Il s'engagea sur une voie à grande circulation qui les fit sortir de la ville.

— Ça s'appelle un enlèvement, flicaille, ce que vous faites là. Qu'est-ce que ça signifie, au juste ?

— Garde ta salive pour répondre aux questions que je te poserai, le moment venu.

— Cette histoire vous fera perdre votre job, Tracy. Je...

— Ne me fais pas rire. À moins que j'arrive à tirer un lapin d'un chapeau, je n'ai pas de job à perdre. Cette soirée est ma dernière soirée de policier, et j'ai l'intention d'en profiter.

— Tant que vous pouvez encore vous planquer derrière un insigne, c'est ça ? Écoutez-moi bien, flic : si vraiment vous prenez votre retraite demain, vous aurez intérêt à partir à six mille kilomètres d'ici, sur une paisible petite île bien...

— La ferme, l'interrompit Tracy.

Il continua à conduire en silence. Ils passèrent devant les derniers immeubles de la banlieue. Une quinzaine de kilomètres plus loin, la voiture tourna dans une route secondaire et, de là, dans un chemin qui ne semblait mener nulle part. Tracy suivit le chemin pendant environ un kilomètre et demi et s'arrêta.

— Terminus, dit-il. Tout le monde descend.

— Si vous croyez pouvoir vous en tirer comme...

Tracy plaqua la paume de sa main sur la figure de Widmer et poussa violemment. La tête du gangster heurta la vitre avec un bruit sourd. De son autre main, Tracy ouvrit la portière côté passager.

Widmer descendit de voiture en trébuchant et faillit s'étaler par terre. Mais il recouvra son équilibre et, profitant de ce que Tracy s'extrait du siège, derrière lui, il tenta de lui envoyer un crochet au menton.

Tracy para le coup avec son bras gauche. Puis il bondit du marchepied, le poing droit en avant, et décocha à Widmer un méchant direct qui l'atteignit à la poitrine et le projeta en arrière. Déséquilibré, le gangster tituba et tomba dans le fossé.

— Et maintenant, dit Tracy, je ne me planque plus derrière aucun insigne. Il n'y a strictement rien d'officiel là-dedans.

Il ôta l'insigne agrafé sous son revers et le jeta sur la banquette de la voiture. Puis, sortant son automatique de son étui, il le posa à côté.

— Si tu essaies de t'enfuir, dit-il d'un air menaçant, je récupère mon pistolet et je te tire dans les pattes. Sinon, nous sommes à égalité. Allez, debout !

Au lieu de se relever, Hank Widmer donna libre cours à ses sentiments en formulant quelques remarques cinglantes. Mais il ne semblait pas disposé à tirer parti du fait que Tracy n'avait plus ni pistolet ni insigne.

— Reste par terre si tu veux, dit Tracy avec un grand sourire. Le marquis de Queensbury⁽¹⁾ n'est pas là ; si je te fais sauter les dents, il n'en saura rien. Mais si tu préfères parler tout de suite, libre à toi. Je compte jusqu'à trois. Un. Deux. Tr...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, bon Dieu ?

— Voilà qui est mieux, dit Tracy. Où est Carl Lambert ?

— Où... Vous êtes dingue, ou quoi ?

— C'est moi qui pose les questions, pas toi. Au cas où tu n'aurais pas compris, nous allons recommencer à compter jusqu'à trois. Je répète : où est Carl Lambert ? Un. Deux...

— Mais je n'en sais rien ! Crénom, Tracy, je n'ai jamais vu ce gars-là ! Je n'ai appris son existence qu'en lisant dans les journaux qu'il s'était échappé !

Manifestement dompté, Widmer se mit sur son séant et s'aplatit le plus possible contre la barrière qui bordait le chemin. Il semblait avoir compris que sa seule chance d'éviter une rossée était de parler ; et, une fois lancé, il se mit à parler à un débit accéléré :

— Écoutez, Tracy, je ne suis en ville que depuis un an. Je n'étais pas au courant de l'affaire Lambert quand on l'a enfermé au cabanon. Pourquoi diable voulez-vous que je sache quelque chose sur un psycho...

— Voilà que tu te remets à poser des questions, l'interrompit Tracy. Bon, eh bien ! réponds-y toi-même. Tu sais que j'ai une raison d'établir un lien entre toi et Lambert. À toi de *me* dire ce que ça peut être.

— Il n'y a pas la moindre raison, Tracy. Je ne vois pas comment...

Tracy s'approcha.

— Un, dit-il. Comment me trouves-tu avec mon plâtre sur le nez ? Comique ? Eh bien, toi, tu auras l'air encore plus comique quand tu auras un plâtre identique *et* une bouche édentée. Deux. Tr...

— Attendez ! Vous voulez parler de Mrs. Scarlotti ?

— Possible, dit Tracy. Qu'as-tu à me dire sur Mrs. Scarlotti ?

— Je... Oh ! bon, d'accord. Je vais commencer par le début, mais vous allez être déçu. C'est ce Lambert qui les a tués, ça ne fait aucun doute.

— Vraiment ?

— Sûr et certain. Je suppose que vous avez découvert que j'étais allé voir cette femme Scarlotti, et vous en avez conclu qu'il y avait du louche. J'avoue que c'était un peu aussi mon idée, mais... non, je me gourais. J'ai abouti à la conclusion que je m'étais emballé à tort.

— Quelle était ton idée, au juste ?

— Vous savez très bien de quoi je parle.

— Ne t'occupe pas de ce que je sais et réponds.

— Ma foi... ça me paraissait bizarre que, de tous les habitants de cette ville, ce soit justement Buck Miller qui se fasse truchider par un fou en cavale. En fait, c'était une simple coïncidence. Mais je voulais m'en assurer.

— Et Randall ?

— Qui ?

— H.J. Randall.

— Ah ! l'épiciier... Non, il n'y a rien à signaler de ce côté-là. C'est en partie ce qui m'a convaincu que l'explication du tueur psychopathe était la bonne.

Tracy le dévisagea.

— En partie seulement ? dit-il. Quoi d'autre ?

— Oh, *tout* : votre témoignage, celui de Crayle, celui de Hummer, la version qu'en ont donnée les journaux... Tout collait. Ça ne peut pas être quelqu'un d'autre que le fou évadé. D'ailleurs, vous avez eu le temps de le voir, Hummer et vous. C'était bien Lambert, non ?

Tracy ignore la question.

— Tu as cru un moment que ce n'était pas lui. Alors, quel assassin voyais-tu à la place ? Tu connaissais très bien Buck Miller, n'est-ce pas ?

Widmer acquiesça. Il parlait en toute liberté, à présent, comme s'il n'avait plus rien à cacher et était même intéressé de découvrir si Tracy savait quelque chose.

— Ouais, Buck Miller et moi... je crois bien que j'étais son meilleur ami. Nous avons travaillé ensemble sur... sur certaines activités.

Cette litote fit sourire Tracy.

— En fait, dit-il, vous exécutiez les ordres que le patron vous donnait. Glissons... Quelqu'un avait-il une raison de vouloir se débarrasser de Buck ?

Widmer secoua la tête.

— Non... Ou plutôt, je devrais dire qu'il y avait peut-être une raison que j'ignorais. Ces deux dernières semaines, j'ai eu l'impression que Buck me cachait quelque chose. Et il avait une nouvelle nénette.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Marilyn Breese. Elle est danseuse au *Troc*. Mais elle n'a rien à voir là-dedans, Tracy. Si je vous parle d'elle, c'est parce qu'elle coûtait plein de fric à Buck. Et pourtant, il pouvait se l'offrir. Ce n'est pas du

mouchardage que de vous dire ça, puisqu'il est mort...

— Donc, tu penses qu'il avait plus d'argent ces deux dernières semaines qu'il n'aurait dû en avoir normalement ?

— C'est ça. Je sais pas d'où il tenait son pognon, et d'ailleurs ça n'a plus d'importance. N'empêche que quand il s'est fait tuer... C'était peut-être idiot, mais je me suis dit...

— Alors tu as joué les détectives et tu as mené une enquête de ton propre chef. Coldoni est au courant de ta petite idée ?

Hank Widmer secoua de nouveau la tête.

— Hon-hon. Et si jamais il apprend que je suis allé voir Mrs. S., j'aurai un tombereau d'explications à fournir. Il voudra savoir pourquoi je ne suis pas allé lui en parler directement.

— Justement. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Eh bien... écoutez, Tracy, vous voyez à peu près le tableau. Supposons que Buck ait doublé le patron. Supposons que ce ne soit pas Lambert qui l'ait descendu. Qui deviendrait le suspect numéro un ? Et pensez-vous que le patron apprécierait de me voir formuler des hypothèses à haute voix ? Je vous pose la question.

Tracy réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre. C'était décevant. Il avait espéré davantage, un élément nouveau susceptible de lui fournir une piste précise. Mais les affirmations de Hank Widmer tenaient debout – et elles sonnaient vrai. Apparemment, Hank et lui avaient eu la même idée. Hank s'était heurté à un mur de briques, et Tracy ne voyait pas lui-même comment il allait s'y prendre pour franchir ce mur.

Si Carl Lambert avait réellement tué le gangster et l'épicier, la piste s'arrêtait là. Et sacrebleu, Tracy n'avait aucune raison valable de penser que les choses s'étaient passées différemment.

Mais ces meurtres remontaient déjà à plus de vingt-quatre heures. Pourquoi le tueur psychopathe n'avait-il pas de nouveau frappé ? D'après ses antécédents, Lambert n'était pas le genre d'homme à rester tranquillement tapi dans sa cachette en attendant qu'on l'attrape. C'était un cas extrême, obsédé par l'irrépressible besoin d'attaquer les gens à coups de couteau.

Or il avait un couteau, à présent. Pourquoi ne s'en servait-il pas ? Mais au fait, avait-il un couteau ? En avait-il seulement eu un en sa possession depuis qu'il s'était enfui de l'asile ? Et d'abord, s'était-il vraiment échappé ?

« Et puis zut ! » se dit Tracy. « Si ça continue, je vais bientôt me demander si ce type a vraiment existé et si je lui ai vraiment proposé de boire un verre ! »

La voix de Widmer interrompit le cours de ses pensées :

— Je vous assure, Tracy, c'est tout ce que je sais. Absolument tout. Et maintenant, qu'est-ce que je vais dire à Coldoni quand il me

demandera ce que vous me vouliez ? Je ne vois pas comment lui expliquer la chose sans lui avouer du même coup l'idée saugrenue que j'ai eue... et ça risque de ne pas lui plaire.

— Raconte-lui n'importe quoi. Si ça se trouve, d'ici demain, tu n'auras besoin de rien lui dire du tout. Je...

Passons. C'était quoi, ce carnet que tu as donné à Coldoni ?

— Quel carnet ? s'enquit Widmer d'un ton circonspect.

Tracy sortit de sa poche son propre calepin, celui qu'il portait toujours sur lui pour noter des adresses.

— Un carnet comme celui-là, dit-il. Presque pareil. Ça te rafraîchit la mémoire, ou va-t-il falloir que je recommence à cogner ?

— Oh, ça ? Ouais, je vois. Ça n'a certainement rien à voir avec l'autre affaire. Une simple liste de noms. Vous pouvez deviner de quoi il s'agit sans que j'aie besoin de vous faire un dessin.

— Autrement dit, une liste des tenanciers de bar qui achètent de l'alcool frelaté.

— Du whisky, rectifia Widmer.

— Si on peut lui donner ce nom... Le fait que tu aies cette liste prouve que tu t'occupais – avec Buck, puisque vous faisiez équipe ensemble – des livraisons ou des encaissements. Lequel des deux ?

— Écoutez, Tracy, j'ai assez jacté, non ? Depuis quand vous travaillez pour les services fiscaux ?

— Je me fiche pas mal des services fiscaux pour l'instant, répliqua Tracy. À ton avis, pourquoi t'ai-je amené ici au lieu de te conduire au commissariat, où on aurait pris ta déposition par écrit ? Tout ce qui m'intéresse dans l'immédiat, c'est les deux meurtres. Le reste, c'est strictement entre toi et moi. D'ailleurs, en cas de litige, ce serait ta parole contre la mienne.

— Mais qu'est-ce que mes activités ont à voir avec les meurtres ?

— Laisse-moi en juger. De quoi vous occupiez-vous, Buck et toi : des livraisons ou des encaissements ?

— Bon, je vais vous le dire... mais motus, hein ? Donnant-donnant. Voilà : on encaissait pour les marchandises qu'on livrait. C'est pour ça que je ne vois pas comment Buck aurait pu resquiller sans se faire prendre.

— Il s'est peut-être fait prendre.

Widmer s'était remis debout et s'adossait à la barrière.

— Vous faites fausse route, Tracy. Je vous l'ai dit : j'ai eu la même idée que vous, mais elle ne tient pas le coup. On peut toujours supposer que Buck était un arnaqueur – bien que ça me paraisse impossible – et que certaines personnes avaient toutes les raisons du monde de le supprimer, il n'en reste pas moins qu'il s'est fait descendre par un fou. Le dingue était sur les lieux, non ? Vous êtes bien placé pour le savoir. Il a fauché un couteau dans la cuisine de

Joe, il a filé par derrière et il a poignardé les deux premiers types qu'il a rencontrés. Qu'est-ce que vous proposez comme autre explication ?

— Ferme-la, grogna Tracy, sinon je vais être obligé d'y croire.

— Vous n'y croyez donc pas ?

— Je m'y refuse. Allez, remonte en voiture. Je me trompe peut-être, mais je crois que tu as vidé ton sac.

— Dites donc, qu'est-ce que je vais raconter au patron quand il me demandera pourquoi vous m'avez cuisiné, *moi* ? Comment je vais m'y prendre pour éviter de lui parler des soupçons que j'ai eus et de mon entrevue avec Mrs. Scarlotti ?

Tracy rangea l'automatique dans son étui et remit son insigne avant de s'installer au volant.

— Tu vas avoir le temps d'y réfléchir, dit-il. Je me suis arrangé avec un ami pour t'assurer le gîte et le couvert jusqu'à demain après-midi. Je veux voir quelle sera la réaction de Coldoni en ne te voyant pas revenir.

— Hein ? Vous n'avez pas le droit...

— C'est strictement légal. L'ami en question est shérif, tu comprends ? S'il te trouve dans la grand-rue de son patelin, il aura parfaitement le droit de t'arrêter pour vagabondage, n'est-ce pas ? Tu auras beau lui expliquer comment tu as abouti là, je ne pense pas qu'il te croira.

— Mais, Tracy...

— Et bien entendu, quand tu descendras de voiture, tu n'auras sur toi ni argent ni pièce d'identité. — Tracy sourit de toutes ses dents. — Mais ne t'en fais pas, vieux : je te renverrai le tout par la poste dès demain.

CHAPITRE VI

La mort guette dans les ténèbres

Tracy se laissa pesamment tomber sur un tabouret, près du comptoir à hamburgers.

— Salut, Pete, dit-il au gosse aux cheveux filasse qui faisait le service. Mets-en deux à chauffer. Et un café.

— Ça marche, monsieur Tracy.

D'un ton hésitant, le gosse reprit :

— J'ai lu les articles des journaux sur l'affaire Carl Lambert. Pas à dire, monsieur Tracy, vous n'avez pas eu de veine. Il y a eu du nouveau depuis ?

Tracy secoua la tête avec lassitude.

— Je croyais tenir une piste, mais elle m’a claqué entre les doigts.

Il jeta un coup d’œil sur la pendule. Une heure dix.

Il mit du sucre dans son café et en but une gorgée. Ça le réconforta un peu, mais pas beaucoup. Il avait sommeil, il avait mal au nez et à la tête et n’avait qu’une envie : rentrer se coucher.

Ce qui le déprimait, dans tout ça, c’était qu’il s’évertuait à élucider un mystère sans même être sûr qu’il y eût un mystère à élucider. Selon toute probabilité, il n’y en avait pas. Carl Lambert avait commis deux meurtres sans mobile, puis il s’était évaporé dans la nature. Et, pour des raisons connues de lui seul, il n’avait tué personne d’autre pour le moment. Peut-être avait-il été renversé par un camion et ne l’avait-on pas encore identifié.

Ou alors...

Zut. Tracy avait examiné toutes les hypothèses possibles, tournant en rond au point d’en avoir le vertige.

Et il avait certainement aggravé son cas en procédant à une arrestation – alors que Cap Burton lui avait annoncé qu’il était suspendu – et en ne se présentant pas au commissariat avec l’homme qu’il avait épinglé. Il se demanda si l’avocat de Coldoni attendait encore au poste de police.

— Pete, dit-il, un meurtre est une drôle de chose. Quand tu es complètement dans le brouillard, tu peux toujours essayer de mettre un peu partout des bâtons dans les roues : tu finiras peut-être par inquiéter quelqu’un.

Le gosse aux cheveux filasse posa les hamburgers sur le comptoir, devant Tracy.

— Ah ouais ? dit-il d’un air intéressé. Comment ça ?

— Un meurtre, c’est comme un cobaye : ça fait des petits – des cochonnets, si tant est que ça s’appelle comme ça... Vois-tu, un type commet un meurtre et s’aperçoit qu’il doit tuer quelqu’un d’autre pour couvrir son premier crime. Mettons que la seconde victime soit un épicier. Si tu arrives à maintenir la pression, l’assassin en viendra peut-être à penser – à tort ou à raison – qu’il doit tuer encore quelqu’un d’autre pour être tout à fait tranquille. Un policier, par exemple.

— Mince alors ! Vous voulez dire que vous pensez...

— Non, mais je voudrais bien.

La porte s’ouvrit et deux hommes entrèrent. Tracy se retourna.

— Salut les gars, dit-il. Du nouveau sur Lambert ?

Le plus âgé des deux hommes secoua la tête.

— Non, Tracy. Par contre, il y a un appel vous concernant. On a repéré votre voiture, dehors. D’après le capitaine, vous êtes censé être suspendu mais vous avez arrêté quelqu’un au *Dragon Vert* sans vous

présenter avec le type en question. Un avocat a attendu longtemps au commissariat.

— Je sais, dit Tracy. C'est pour ça que je n'ai pas ramené mon suspect. Je voulais juste lui parler. Tu as reçu l'ordre de m'emmener, Harry ?

Harry Lane parut mal à l'aise.

— Eh bien... vous pourriez peut-être appeler le commissariat, Tracy. Pour voir ce que dit le capitaine. Je ne veux pas...

— D'accord. Comme tu voudras.

Tracy se dirigea vers le téléphone et resta un moment au bout du fil. Lorsqu'il revint, il avait les lèvres serrées. Avant de se rasseoir pour terminer ses sandwiches, il ôta son insigne, qu'il remit – avec son pistolet – aux flics de patrouille.

— Bon, dit-il, ce n'est pas la peine que vous m'emmeniez. Mais le capitaine a estimé préférable que je ne me balade pas avec ces trucs-là avant que la commission se soit prononcée sur mon sort, demain matin.

— Mince, Tracy, c'est vraiment pas de chance. Je suis désolé.

— Pas de quoi, Harry. Laisse tomber.

Pendant qu'il mastiquait ses hamburgers, Tracy entendit la voiture de patrouille démarrer et s'éloigner. Il ne reprit pas sa conversation avec Pete, le gosse aux cheveux filasse, et Pete eut la sagesse de ne pas ouvrir la bouche.

Tracy regagna sa voiture, s'installa au volant et resta là à réfléchir, tout en délaçant son étui de revolver qui le gênait maintenant qu'il était vide.

Il était battu à plates coutures et il le savait. Néanmoins, malgré sa fatigue, il n'était nullement décidé à le reconnaître. Il avait pris le risque de pratiquement kidnapper Hank Widmer, histoire de voir – entre autres choses – quelle serait la réaction de Coldoni.

D'une certaine manière, Widmer avait déçu son attente en lui racontant une histoire qui se tenait. Apparemment, Tracy avait misé sur le mauvais cheval. Malgré tout, il était décidé à retourner au *Dragon Vert*. Il allait y retourner sans arme et privé de l'autorité que lui conférait son insigne ; mais cela, Coldoni ne le saurait pas.

Il conduisit lentement, en essayant de mettre au point une ligne d'action qui lui permettrait de forcer... Crénom, était-il encore en train de chercher dans l'obscurité un chat noir qui n'existait pas ? Si oui, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Il n'avait plus grand-chose à perdre. Et il avait le restant de la nuit pour continuer à tâtonner.

Les rues familières devinrent encore plus familières et il s'aperçut que son itinéraire l'avait amené à moins d'un pâté de maisons de chez lui. Tant qu'il y était, autant en profiter pour mettre en lieu sûr dans son appartement le portefeuille de Hank Widmer. Ce portefeuille

contenait une grosse somme d'argent et Tracy n'avait pas très envie de le garder sur lui jusqu'à ce qu'il ait l'occasion de le renvoyer par la poste.

D'autre part, il pourrait asperger d'eau froide les parties accessibles de son visage ; cela le réveillerait un peu et lui remettrait les idées en place. Une douche ? Non, il n'avait pas le temps. La nuit était déjà fort avancée. Si seulement les élancements de son nez voulaient bien se calmer...

Il se gara devant son immeuble et descendit de voiture. Bien qu'il fût conscient de la nécessité de se dépêcher, il monta l'escalier lentement, d'un pas lourd. Non sans mal, il sortit sa clef ; mais le palier était plongé dans l'obscurité, si bien qu'il ne put trouver le trou de la serrure. En désespoir de cause, il craqua une allumette, qu'il tint dans sa main gauche tandis que, de la main droite, il introduisait la clef et la tournait.

Lorsqu'il tira la porte vers lui, la flamme minuscule lui montra la silhouette sombre et massive d'un homme tapi juste derrière le panneau. Et la lueur mourante de l'allumette se refléta dans la lame du couteau que l'inconnu brandissait vers le ventre de Tracy. Un couteau de cuisine.

Ce fut ce pâle reflet métallique qui sauva la vie de Tracy. De la main droite, il repoussa violemment la porte, dont le bord heurta le bras armé qui fendait l'air. Le choc fit dévier le coup de couteau et la porte rebondit contre le mur. D'un geste vif, Tracy empoigna dans l'obscurité le bras de son assaillant.

Pesant de tout son poids, il franchit le seuil et contraignit son agresseur à reculer, sentant le bras qu'il emprisonnait se contorsionner pour essayer de le frapper au côté. Tracy avait la joue contre la poitrine de son adversaire, et les coups pleuvaient sur sa tête et sur son cou. C'était douloureux mais sans danger. Cette lutte au corps à corps dans les ténèbres ne permettait pas à son agresseur de viser ni de prendre assez d'élan pour lui décocher un coup du lapin qui aurait mis un terme au combat.

Tout en titubant en avant, n'osant pas reculer, Tracy fit glisser sa main gauche jusqu'à ce que ses doigts se referment sur le poignet armé du couteau. Alors, prenant le risque de lâcher prise avec sa main droite, il se pencha encore et passa son bras droit autour des jambes de l'inconnu, à hauteur des genoux. De tout son poids, il se jeta en avant, en donnant un violent coup de tête.

L'espace d'un instant, les deux hommes furent déséquilibrés ; puis il y eut un choc retentissant et Tracy se retrouva sur le dessus. Le couteau tomba par terre avec fracas. Tracy sentit son adversaire gigoter sous lui pour se redresser ; au lieu de frapper au hasard dans le noir, le policier tâtonna de la main et, lorsque ses doigts rencontrèrent

un visage, il poussa violemment. Il y eut un bruit sourd et l'homme cessa de bouger.

Lentement, Tracy se redressa et gratta une allumette.

— Ça alors ! s'exclama-t-il.

L'homme qui avait tenté de le tuer était Joe Hummer, le cafetier !

Lorsque Hummer reprit connaissance, un peu plus tard, il n'était pas en mesure de se battre ni de brandir un couteau. Tracy y avait veillé. Le barman n'était pas non plus enclin à répondre aux questions.

— Vous pouvez toujours vous brosser ! grogna-t-il en réponse aux instances répétées de Tracy. Pourquoi voudriez-vous que je parle ? Vous pouvez prouver que j'ai tenté de vous tuer, ça ne vous suffit pas ? Pourquoi voudriez-vous en plus que je me mouille...

— La ferme, l'interrompt Tracy. Je vais vous le dire, moi, pourquoi. Mais d'abord, je vais finir de vous raconter ce qui s'est passé. Hier soir, quand je suis entré dans votre bistrot en remorquant un fou échappé, vous avez aussitôt reconnu Lambert d'après le signalement ou la photo qui avaient paru dans le journal. Et vous avez vu là le moyen de tuer impunément un type que vous étiez obligé d'éliminer : Buck Miller.

— Balivernes, dit Joe. De toute façon, même en supposant que vous devinez juste...

— Je vous ai dit de la fermer.

D'un geste menaçant, Tracy agita le vieux revolver de service qu'il avait exhumé d'une malle pendant que Joe Hummer était sans connaissance. Le barman se tassa peureusement sur sa chaise.

— Si les Fédéraux n'arrivaient pas à coincer la bande à Coldoni, c'était parce qu'ils ignoraient où se faisaient les encaissements et la comptabilité. Ils avaient fouillé – officieusement – chez Coldoni, sans jamais trouver le moindre dossier.

« Vous étiez le « sous-marin » du gang et, sans doute, le bras droit de Coldoni. Nous en aurons le cœur net quand nous perquisitionnerons chez vous, pas vrai, Joe ? Seulement voilà : vous arrondissiez vos fins de mois aux dépens de votre boss. Buck Miller s'en est aperçu et a menacé de vous dénoncer si vous refusiez de partager la galette avec lui. Il a commencé à vous saigner à blanc, et vous avez cherché un moyen de le tuer en faisant en sorte que personne – pas même Coldoni, sans parler des flics – ne sache qu'on l'avait assassiné. Un crime commis par un psychopathe n'est pas considéré comme un meurtre au sens où on l'entend généralement.

Joe soupira.

— Tracy, faut-il vraiment que j'écoute ces foutaises ? Si je suis en état d'arrestation, emmenez-moi au commissariat et finissons-en.

— Vous n'êtes pas en état d'arrestation. Je ne suis même plus flic. Écoutez-moi jusqu'au bout ! Hier soir, Buck Miller vous attendait dans

vosre appartement, derrière la cuisine. Carl Lambert vous offrait une chance inespérée. Quand vous l'avez emmené dans l'arrière-salle pour lui donner à manger, vous l'avez laissé seul une minute pour voir s'il allait chercher un couteau. Vous vouliez vous assurer que c'était bien le fou échappé. Ensuite, vous l'avez capturé. Puis vous êtes retourné auprès de Buck Miller pour lui demander de vous accorder un délai ; vous êtes sorti avec lui dans la ruelle et vous l'avez poignardé avec le couteau que Lambert avait essayé de faucher.

« À cet instant, Randall, le malheureux épicier, est sorti de sa boutique par la porte de derrière. Alors vous l'avez poignardé, lui aussi, pour l'empêcher de témoigner. De votre point de vue, ce n'était pas plus mal : deux meurtres d'un coup, ça fait mieux quand on a affaire à un fou homicide. En moins de dix minutes, vous avez repris votre place derrière le bar, persuadé que j'étais trop imbibé d'alcool pour me rendre compte que vous vous étiez absenté aussi longtemps.

Tracy eut un large sourire.

— Le plus drôle, reprit-il, c'est que je ne me doutais de rien. Ce soir, je tâtonnais au hasard, essayant de trouver un début de piste, et vous avez cru que je vous soupçonnais. Vous avez d'abord envisagé de prendre la poudre d'escampette, puis vous avez finalement décidé de venir m'attendre ici pour me tuer. Vous auriez ensuite relâché Lambert, qui se serait fait arrêter quelque part et qui se serait vu imputer les trois crimes – plus ceux qu'il aurait éventuellement commis de son propre chef.

« Ce que je ne comprends pas, c'est ce qui vous a fait croire... Oh, j'y suis ! – Tracy éclata de rire, en se tapant sur les cuisses de sa main libre. – Vous saviez que Hank Widmer était dans ma voiture, tout à l'heure, quand je me suis arrêté à votre bistrot, et vous m'avez vu sortir mon calepin pour chercher un numéro de téléphone. Vous avez cru que ce calepin était celui de Widmer et que j'étais au courant de vos liens avec le gang !... Bon, maintenant, prenez ce stylo et rédigez des aveux complets. Sinon, nous partons.

Joe se leva.

— Alors, partons.

— D'accord, Joe. Mais pas pour aller au commissariat.

Comme je vous l'ai dit, je ne suis plus flic. Nous allons chercher l'adresse de Coldoni et je vais vous remettre entre ses mains, en lui annonçant que vous l'avez escroqué et que vous avez tué Buck Miller. Je lui dirai d'aller perquisitionner chez vous et... ma foi, lui, il n'est pas flic. Il n'aura pas besoin d'une confession, n'est-ce pas ?

Le visage de Hummer prit un teint terreux.

— Vous bluffez, Tracy. Il... Vous n'oseriez pas faire ça.

Les yeux de Tracy, au-dessus du bandage qui lui barrait le milieu de la figure, avaient la couleur et la dureté du métal.

Lentement, Joe Hummer se rassit. À contrecœur, il tendit la main vers le stylo et le bloc de papier à lettres qui étaient posés sur la table, près de lui...

La lumière grise de l'aube faisait pâlir le halo jaune de la lampe posée sur le bureau du capitaine Burton.

Tracy s'affala sur le siège réservé aux visiteurs et se mit à parler comme si chaque mot lui coûtait un effort.

— Ouais, tant que j'y étais, je suis allé chercher Carl Lambert pour vous l'amener en même temps. Mais comprenez bien que ce n'est pas lui qui a commis les meurtres. Il était enfermé, ligoté, dans le bâtiment vide qui jouxte le bar de Joe. Et, comme je vous l'ai dit, Hank Widmer est en taule à Shelbyville. Il suffit d'envoyer quelqu'un le chercher là-bas.

« Je pense qu'avec cette confession et les pièces à conviction que nous trouverons chez Joe, nous aurons de quoi liquider toute la bande. Je serais volontiers allé arrêter Coldoni et ses sbires, mais...

Le capitaine Burton eut un petit ricanement.

— Mais vous vous êtes dit que vous auriez peut-être besoin d'aide, c'est ça ?

Il faut croire que Tracy était trop fatigué pour saisir le sarcasme car il répliqua, sur la défensive :

— De toute façon, rien ne presse. Ils ne savent pas que la confession de Joe implique le gang dans toute une série de meurtres plus anciens, y compris celui de Molenauer. Et ils ne savent pas que nous tenons Joe. On n'aura aucun mal à les cueillir.

Le capitaine Burton sourit et fit un clin d'œil au sténo, assis à côté du bureau, qui prenait note de tout ce que disaient les deux hommes.

— Je crois que le reste des effectifs de police parviendra à se débrouiller pour la suite des événements, Tracy, dit-il. Mais si vous *tenez* absolument...

— Je m'en sens capable, Cap, mais j'ai vraiment besoin de dormir une heure ou deux avant la séance de la commission, à dix heures.

— Quelle séance ? Quelle commission ? Ah ! ouais. Hummm... je ne pense pas qu'il soit utile que vous assistiez à cette séance, Tracy. Il n'est pas tout à fait en mon pouvoir de l'annuler, mais je peux vous promettre que l'inspecteur général s'en chargera. Dites, vous avez vraiment l'air crevé. Je vous accorde encore une semaine de congé : ça, c'est en mon pouvoir. Rentrez chez vous, dormez deux jours d'affilée, et puis...

— Il sourit. — ...et puis payez-vous donc une bonne cuite pour fêter ça.

Tracy se leva, la main tendue.

— Merci, Cap. Mais si ça ne vous fait rien, j'irai plutôt à la pêche. B'soir.

Le capitaine Burton regarda la massive silhouette de Tracy s'éloigner dans le couloir en une trajectoire sinueuse, comme si c'était l'alcool – et non la fatigue combinée au manque de sommeil – qui le faisait zigzaguer.

— Si nous avons davantage d'hommes comme lui dans la police, dit-il au sténo, nous n'aurions plus besoin de police.

Le sténo le regarda.

— Excusez-moi, monsieur, mais cette phrase n'est pas très logique.

— Non, n'est-ce pas ? dit le capitaine avec un large sourire.

Black-Out

(Trial by Darkness)

On frappa un coup à la porte. Je sortis du lit et allai ouvrir, les yeux encore bouffis de sommeil. Je me demandais qui pouvait bien venir ainsi en début d'après-midi, parce que la plupart des copains dormaient aussi tard que moi.

J'entrebâillai la porte et vis Mr. Pedersen, mon responsable judiciaire(2). Je lui dis poliment « Bonjour », par habitude. Mais que diable venait-il faire ici ? Il n'avait plus rien contre moi. Ma mise à l'épreuve était terminée depuis un mois ; maintenant, il était censé me laisser tranquille.

— Bonjour, Harry, dit-il. Je ne te réveille pas, j'espère ?

— Il est une heure de l'après-midi, répondis-je en bâillant. C'est une heure correcte pour se lever.

Puis, me souvenant que rien ne m'obligeait à être trop poli avec lui, je maugréai :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais te parler d'une chose importante. Puis-je entrer ?

Je lâchai la poignée de la porte et retournai m'asseoir au bord du lit. Mr. Pedersen entra, regarda autour de lui et prit une chaise – celle sur laquelle n'étaient pas posés mes vêtements.

— Comment va, fiston ? dit-il.

— On fait aller, répondis-je. J'ai toujours mon emploi à la salle de billard, au coin de la rue.

— Tu marches droit ? Je sais, Harry, ça ne me regarde plus officiellement, mais j'ai une autre raison de te poser cette question.

— Ouais, je marche droit, répondis-je. Le chemin est étroit mais je n'en sortirai plus, monsieur Pedersen. J'ai compris la leçon.

Tout en disant cela, je me demandai si j'étais sincère ou si je lui servais le bon vieux baratin de circonstance. Franchement, je n'en savais rien moi-même.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est, mais quand on est dans une situation comme la mienne, on est perpétuellement tiré à hue et à dia. D'un côté, il y a les gars de la bande, et puis les copains qui vous disent que vous êtes vraiment cornichon de bosser comme un nègre pour quelques dollars par semaine alors que vous pourriez en ramasser à la pelle en vous donnant beaucoup moins de mal. Ces gars-là, ils ont été à l'école avec vous, ils ont votre âge, et ils exhibent des billets de vingt dollars alors que vous n'avez que vingt *cents* en poche

et que cet argent représente votre déjeuner du lendemain.

Et, de l'autre côté, il y a le souvenir des trois années que vous avez passées en prison, entre quinze et dix-huit ans, juste deux ans auparavant.

Par-dessus le marché, vous venez de terminer votre période probatoire et vous savez qu'on ne vous loupera pas si on vous surprend à faucher ne serait-ce qu'une pomme. Alors vous vous abstenez de faucher des pommes ; le jeu n'en vaut pas la chandelle.

La grosse galette, c'est une autre histoire... Mais si vous montez un coup vraiment rentable et si vous vous faites pincer, vous écopez de dix à quinze ans. Ça fait réfléchir. Dix ans, quand on est jeune, ça paraît une éternité.

Mr. Pedersen m'observait avec attention.

— C'est chouette, Harry, dit-il. Je suis heureux de te voir dans ces bonnes dispositions. Tu as beaucoup à attendre de la vie, fiston, si tu persévères dans cette voie. Pour l'instant, tu rames et c'est dur ; mais ça s'arrangera, tu verras.

Je regardai mes orteils se tortiller sur le tapis élimé.

— Je l'espère, dis-je en essayant de prendre le ton adéquat. Il faut un bout de temps pour prendre un nouveau départ, quand on a été en taule.

Mr. Pedersen acquiesça.

— J'aimerais te voir quitter cette salle de billard pour trouver un emploi où tu aurais vraiment ta chance, où tu pourrais échapper à l'influence des garçons que tu fréquentes. Ils te font du tort, Harry.

— C'est dans l'armée que je voudrais avoir un emploi, dis-je. Malheureusement... enfin, on n'y peut rien. C'est pas si mal, la salle de billard.

— L'armée te ferait du bien, beaucoup de bien. Dommage qu'il y ait cette fameuse loi ; bien sûr, elle a sa raison d'être dans la plupart des cas, mais... Dis-moi, Harry, est-ce que certains des types que tu rencontres là-bas ont essayé de t'entraîner dans des histoires louches ?

— Non.

Je m'aperçus alors que j'avais les lèvres un peu trop serrées. Je les détendis avant que Mr. Pedersen ne s'en aperçoive. Ça ne le regardait pas, ce que mes amis voulaient m'entraîner à faire. Je ne sais pas si je marche droit, mais je ne suis pas un mouchard.

D'ailleurs, on ne peut pas dire que mes copains aient vraiment essayé de m'embringer dans des combines. Une ou deux fois, ils m'ont simplement proposé une occasion, pour le cas où ça m'intéresserait. Ce sont des types honnêtes, à part quelques-uns comme Chub Weygard et Bill Keats.

— Si je suis venu te voir, reprit Mr. Pedersen, c'est pour t'offrir la possibilité de servir ton pays. Il n'y a pas que dans l'armée qu'un

homme peut se rendre utile. Tu es jeune, et l'armée a pour toi un côté romantique. Je te comprends, mais il existe d'autres moyens.

— Lesquels ?

— Je suis chef d'îlot et j'ai la responsabilité de ce pâté de maisons. L'un de mes trois adjoints vient d'être affecté à une équipe de nuit, et je voudrais que tu le remplaces. Tout de suite, parce qu'il y a un exercice d'alerte ce soir.

— C'est que... je travaille de nuit, moi aussi. Je commence à huit heures du soir et la salle de billard est ouverte jusqu'à deux heures du matin.

— Oui, mais tu restes dans l'enceinte du pâté de maisons. Si tu acceptes ma proposition, ton poste sera la salle de billard. De toute façon, tu ne pourras pas ranger les boules de billard en plein black-out.

— Hum, fis-je.

Je savais que j'étais bon pour me faire mettre en boîte par les gars de la bande, mais ça ne me dérangeait pas. Comme je l'ai dit, la plupart d'entre eux sont des types bien. Ils n'aiment pas spécialement les flics, mais quand il s'agit de la guerre et du vieil Oncle Sam, c'est une autre histoire.

— Je suis d'accord, dis-je, mais il faut aussi demander au Grec. Si ça doit se passer pendant mes heures de travail...

— J'en ai parlé au Grec avant de venir te voir.

— Alors ça va.

Mr. Pedersen m'expliqua – pas en détail, naturellement, il me faudrait suivre des cours – ce que j'aurais à faire pendant l'exercice d'alerte, et c'était tout ce que j'avais besoin de savoir dans l'immédiat. Il me montra un plan du pâté de maisons, en m'indiquant où les autres gars seraient postés et quel secteur j'aurais à couvrir. Il me donna un brassard et une torche électrique à verre bleuté, en disant que je n'aurais besoin de rien d'autre pour la nuit.

Dès qu'il fut parti, je m'habillai et descendis manger un morceau. Ensuite, je fis deux fois – à pied – le tour du pâté de maisons.

Il me parut différent. D'une certaine manière, c'était comme si je le regardais pour la première fois.

Parce que maintenant, j'avais une bonne raison de m'y intéresser : j'allais être chargé de protéger ce pâté de maisons où j'habitais. Évidemment, ça ne valait pas l'armée. Ce que j'aurais voulu, c'était m'engager et partir pour le front, là où tout se jouait. Mais il faut se contenter de ce qu'on a.

Les immeubles eux-mêmes avaient l'air différent. Je les contemplai en me demandant ce qui se passerait si une bombe tombait ici, ou là...

— Hé, Harry ! dit quelqu'un derrière moi.

Je me retournai. C'était Bill Keats, un sourire engageant aux lèvres.

— Tu fais penser à un péquenot qui voit la grande ville pour la première fois, dit-il. Qu'est-ce que... Oh-oh !

Il vit mon brassard et se mit à ricaner.

— Ouais, dis-je. Ça te dérange ?

C'était une réaction imprudemment agressive, vu que Bill est plus costaud que moi. Mais ça correspondait à mon humeur du moment.

— Mais non, mon pote, pas du tout. Chub voudrait te voir.

J'étais encore en colère, et je fus tenté de lui répliquer que Chub Weygard pouvait aller au diable. Mais je me ravisai. Sous ses allures de costaud, Bill est un mou. Chub, lui, est costaud et méchant comme une teigne. Ne vous laissez pas abuser par son surnom(3) : il ne ferait qu'une bouchée d'un gars de ma taille.

— À quel sujet ? dis-je.

— Allez, viens, dit Bill.

Après tout, je ne risquais rien à aller voir ce qu'ils me voulaient. Je suivis Bill chez Chub, qui occupe une chambre dans la même pension que moi, mais plus haut.

— Tiens ! Bonjour, Harry, dit Chub en nous ouvrant la porte.

Sa jovialité me déplut. J'aurais préféré qu'il se montre glacial.

— Ouais ? dis-je, sur mes gardes.

J'aurais voulu rester à proximité de la porte mais Bill Keats était adossé au panneau, derrière moi. Chub s'assit sur le rebord de la fenêtre.

— Zorro Pedersen est venu me voir ce matin, dit-il.

Je m'en tins à « Ouais ? ».

— Il voulait me prendre comme préposé à la défense passive. Je lui ai dit que c'était un boulot fait pour toi, vu que tu es de service toute la soirée à la salle de billard.

— Ah... fis-je.

Du coup, la mission qui m'avait été confiée perdit tout attrait à mes yeux.

— Ça t'intéresserait de gagner deux cents dollars, Harry ? reprit Chub. Sans risque ?

Je ne voyais pas le rapport, mais je me passai la langue sur les lèvres à la pensée de ce que représentaient deux cents dollars. Quand on travaille pour dix dollars par semaine, on connaît la valeur de l'argent.

Deux cents billets ! Avec ça, je pourrais m'acheter de quoi m'habiller aussi bien que les copains. Je pourrais recommencer à sortir avec des filles. Aller au cinéma. Faire de bons repas au lieu de manger sur le pouce.

Deux cents dollars. Sans risque.

Bien entendu, il y avait toujours le revers de la médaille.

— Comment ? demandai-je.

— Je ne devrais pas te le dire avant que tu m'aies répondu par oui

ou par non, Harry. Mais tu n'es pas un mouchard ; tu ne nous donneras pas aux flics. Voilà : nous allons cambrioler le supermarché, au coin de la rue.

— Mais il y a une lampe qui reste allumée toute la nuit, juste au-dessus du coffre, objectai-je. N'importe quel passant peut voir à l'intérieur du magasin.

Chub sourit.

— Cette nuit, il n'y aura pas de lumière.

Derrière moi, Bill Keats intervint :

— Dis-lui le reste, Chub, pour lui montrer que c'est du tout cuit. Non, je vais le lui dire moi-même. Je me suis procuré la combinaison du coffre, Harry. Peu importe comment. Tout ce que nous aurons à faire, c'est forcer une fenêtre et nous servir.

— Il doit y avoir entre huit cents et mille dollars dans ce coffre, dit Chub. Et tu auras droit à un tiers. Quand je t'ai parlé de deux cents dollars, c'était une estimation pessimiste. Tu seras guetteur ; ton rôle consistera simplement à nous prévenir en cas de danger.

Je secouai la tête.

— Pourquoi refuses-tu ? Ne fais pas l'andouille. Nous serons dans la salle de billard quand le black-out commencera et nous serons de retour avant qu'il ne soit terminé.

De nouveau, je secouai la tête.

Si ça ne s'était *pas* passé pendant le black-out... en toute franchise, je ne sais pas si j'aurais refusé la proposition. Il faut s'être nourri exclusivement de haricots pendant quelque temps pour comprendre jusqu'où un type est prêt à aller pour se procurer de l'argent.

Mais crénom, en l'occurrence, je *devais* me ranger de l'autre côté. J'avais accepté un poste de l'autre côté. J'avais la responsabilité du pâté de maisons pendant la durée du black-out, exactement comme s'il s'agissait d'un véritable raid aérien. Si je participais cette nuit au cambriolage du supermarché, je ne pourrais jamais plus me regarder dans une glace.

Je ne me sentais pas suffisamment maître de moi pour prononcer un mot. Je tournai les talons et sortis, en passant devant Bill Keats comme s'il n'était pas là.

Une fois dehors, je n'eus pas envie de regagner ma chambre ; je me baladai dans le quartier en attendant qu'il soit l'heure d'aller travailler. Je restai à l'écart du pâté de maisons. Ça ne me faisait plus aucun effet de regarder les immeubles.

Parce que...

J'hésitais à aller trouver Mr. Pedersen pour lui dire que je ne pouvais pas être préposé à la défense passive. Je serais alors obligé de lui expliquer pourquoi, et je ne pourrais pas le faire sans moucharder... Du moins, je ne voyais pas comment.

Lorsque j'entrai dans la salle de billard, à huit heures, Bill Keats était là mais pas Chub. Bill s'exerçait à l'une des tables.

— Alors ? dit-il en venant vers moi. Toujours la trouille ?

— Va te faire foutre ! répliquai-je, en serrant les poings pour le cas où il ne voudrait pas en rester là.

Il se contenta de sourire.

— D'accord, d'accord. Tu laisses passer une occasion en or, mon pote. Si jamais tu changes d'avis, on aura toujours besoin d'un guetteur.

Je me dirigeai vers les tables qui n'étaient pas occupées et entrepris de ranger les boules de billard dans les râteliers. Après quoi, j'allai trouver le Grec pour lui demander s'il y avait autre chose à faire. Il me répondit que non.

La soirée s'écoula lentement. Le black-out était prévu pour minuit, et les quatre heures à tuer d'ici là me parurent aussi longues que quatre jours. Au bout d'un moment, Bill Keats s'en alla ; il revint vers onze heures et demie, accompagné de Chub, et ils firent une partie de billard à l'une des tables.

Chub perdit et me lança une pièce de dix *cents* pour payer la partie.

— Range les boules, Rollo, dit-il.

Pendant que je sortais les boules du sac, il se pencha et me souffla à l'oreille :

— Ça ne t'intéresse toujours pas, les deux cents dollars ?

Sans répondre, j'entassai les balles dans le triangle, avec une telle violence que le Grec se retourna pour voir ce que je fabriquais.

Vers minuit moins cinq, tout le monde commença à surveiller la pendule. Il y eut une pause dans les conversations et le cliquetis des boules s'interrompit.

Le Grec sortit de derrière le comptoir et annonça :

— Vous avez le choix entre rester ici ou descendre à la cave, les gars. Si c'était un véritable raid aérien, je vous dirais de descendre. Fumez tant que vous voudrez, mais ne me mettez pas de cendres de cigare sur les tables, pigé ?

— D'accord, pépé, dit quelqu'un.

Personne ne sembla vouloir descendre à la cave. Je remarquai que Bill et Chub se tenaient près de la porte de derrière.

Il était minuit trois quand le bourdonnement d'un avion – ou de plusieurs avions – se fit entendre au-dessus de nos têtes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama quelqu'un. Un raid ?

Mr. Pedersen m'avait mis au courant de l'opération. J'expliquai :

— Ces avions survolent la ville pour avoir une vue d'ensemble, histoire de voir si le black-out est efficace ou non.

Je ne pus néanmoins m'empêcher de me demander si ces avions n'étaient pas, en réalité, des appareils japonais ou allemands...

J'allai mettre ma veste, parce que j'avais mon brassard dessus et ma torche électrique dans l'une des poches. Puis je courus vers la porte d'entrée afin d'être à mon poste, sur le trottoir, lors de l'extinction des lumières.

Ce n'était pas l'unique raison de ma précipitation. En effet, je savais maintenant que j'avais une autre mission à accomplir... si possible. J'avais a priori peu de chances de réussir, mais bon sang ! je devais au moins essayer.

J'avais pris ma décision en entendant les avions. Ils n'avaient pourtant pas grand-chose à voir dans l'histoire, à part le fait qu'ils *auraient pu* être des appareils ennemis. Ils prouvaient que cette opération n'était pas de la rigolade, et ils me rappelaient que j'étais responsable de ce qui se passait dans mon secteur pendant la durée du black-out.

Et même si ce n'étaient pas des avions ennemis, ils étaient pilotés par des gars de *l'armée*, des gars qui étaient prêts à risquer leur vie pour combattre les Japs et les nazis. Et moi, je voulais servir dans l'armée, n'est-ce pas, bien que ce fût impossible ? Et voilà que j'étais effrayé par deux grandes brutes comme Chub et Keats ?

J'avais peur d'eux, ça oui, mais il y avait quelque chose de plus important que ma peur. Quelque chose de plus fort que moi exigeait que je me fasse tabasser par deux types plus forts que moi.

Quelque chose qui avait un rapport avec le vrombissement de ces avions dans le ciel. Quelque chose que j'étais incapable de nommer.

Soudain, une sirène se mit à hurler et tous les réverbères s'éteignirent d'un seul coup. Les autres lumières s'éteignirent aussi, mais pas toutes en même temps.

Dans l'obscurité, je courus à toute allure vers la ruelle, derrière l'immeuble. Je braquai devant moi le faisceau bleuté de la torche électrique pour éviter d'entrer en collision avec quelque chose ou quelqu'un.

J'avais parcouru les deux tiers du chemin quand je dus m'arrêter net car deux silhouettes venaient vers moi en courant. C'était Chub et Bill.

Ils freinèrent simultanément et s'arrêtèrent à seulement une soixantaine de centimètres de moi.

— Harry, on te donne une dernière chance, haleta Chub d'une voix précipitée. Veux-tu...

Il n'alla pas plus loin, pour la bonne raison que mon poing l'interrompit. Lâchant ma torche, je frappai de toutes mes forces à l'endroit où se trouvait son menton une seconde auparavant. Il était apparemment toujours là, car mon poing atteignit son but. Et le choc fut tellement brutal que je faillis me démettre l'épaule.

Si, avec ça, Chub n'était pas définitivement hors de combat, mon compte était bon. Sans plus m'occuper de lui, je fonçai tête baissée –

et au jugé – sur Bill Keats, en prenant mon élan.

Mon coup de tête l'atteignit en plein bide. Apparemment, ça lui coupa la respiration, car je l'entendis faire « Ouch ! ».

Je fis un demi-pas en arrière afin d'avoir la place de balancer mon poing. Je m'aperçus alors que mes yeux étaient suffisamment accoutumés à l'obscurité pour me permettre de distinguer la tête de Bill. Je lui décochai un uppercut.

Une douleur aiguë transperça ma main droite, comme si elle était cassée, et je vis la silhouette de Bill Keats s'affaisser sur le trottoir. De ma main valide, je tâtonnai pour récupérer la torche ; elle avait roulé dans le caniveau, mais fonctionnait encore.

Je la braquai sur Chub et Bill. Ils étaient au tapis, mais pas complètement assommés. Mettant deux doigts dans ma bouche, j'émis un sifflement strident. Je peux me faire entendre comme ça à plusieurs blocs de distance.

Des pas lourds martelèrent le trottoir et je vis une autre lumière bleutée approcher rapidement. C'était Morgan, le flic de ronde. Je lui criai :

— Il faudrait appeler une ambulance. Ces deux types se sont cognés dans l'obscurité.

Il me rejoignit et pointa sa torche sur Bill et Chub, qui se remettaient péniblement debout.

— Vous devriez pas être dehors, les gars, dit-il. Entrez là, que je voie un peu vos têtes.

— Bon, je retourne à mon poste, monsieur l'agent. Ils n'ont apparemment pas besoin d'ambulance, mais il faudrait peut-être vous assurer qu'ils n'ont pas de commotion.

Je regagnai au trot mon coin de rue avant que Chub et Bill n'aient eu le temps d'ouvrir la bouche. Je savais que Morgan les retiendrait un bon moment, ce qui ne leur laisserait pas le loisir de cambrioler le supermarché. De toute façon, maintenant que Morgan les avait vus dehors, ils ne prendraient pas le risque de mettre leur projet à exécution.

Tout fut calme, à partir de ce moment-là.

Quand la lumière revint, à minuit et demie, je retournai dans la salle de billard. Chub et Bill venaient de sortir par l'autre porte.

Jusqu'à la fermeture, à deux heures du matin, je m'efforçai de me concentrer sur mon travail pour ne pas penser à ce qui se passerait ensuite.

Car Chub et Bill allaient me faire ma fête, naturellement. Soit cette nuit, soit dans la matinée. J'espérais presque que ce serait cette nuit, pour en terminer une bonne fois.

Oui, j'étais bon pour prendre une raclée. J'avais réussi – avec de la chance – à les envoyer au tapis en les prenant par surprise, mais ce

serait une autre paire de manches de renouveler cet exploit quand ils auraient l'initiative.

Malgré tout, je me sentais en paix avec moi-même.

À deux heures, je quittai la salle de billard. Ils ne m'attendaient pas dehors, ni dans le hall de la pension. Arrivé devant ma porte, je passai un sale moment à me demander s'ils me guettaient dans ma chambre, mais ils n'étaient pas là.

Tôt le lendemain matin, on frappa à la porte. Ça me réveilla et je fus instantanément sur mes gardes, car c'était très probablement Chub et Bill.

J'hésitai un instant, puis je me dis : « D'accord, finissons-en. » J'allai ouvrir la porte.

Mr. Pedersen se tenait sur le seuil. Il entra en disant :

— Harry, tu as fait du bon boulot cette nuit.

— Merci.

— Tu ne le sais peut-être pas, Harry, reprit-il, mais la loi qui interdit à un ancien condamné de servir dans l'armée n'est pas irrévocable. Le président peut faire une exception dans le cas d'un homme qui a démontré sa volonté de s'amender.

— Le président ? Bigre, mais il n'a sûrement pas le temps d'étudier le cas d'un gars comme moi, pas vrai ?

Mr. Pedersen sourit.

— En personne, non. Mais on demande généralement l'avis du responsable judiciaire, Harry. J'en ai parlé avec mon supérieur et je peux te promettre que ton dossier sera accepté.

Je le regardai, bouche bée. Je n'avais jamais imaginé qu'il puisse y avoir la moindre exception à cette loi et... je n'arrivais pas encore à y croire.

— Si je t'ai nommé préposé à la défense passive, Harry, c'était pour te donner l'occasion de montrer ce que tu as dans le ventre. Mais j'étais loin d'imaginer ce qui s'est passé cette nuit. Que tu aies refusé leur proposition, ça ne me surprend pas ; mais que tu leur sois rentré dans le chou... Voilà qui demandait du cran.

— Vous voulez dire... Vous êtes au courant... ?

— Morgan ne t'a pas vraiment cru quand tu lui as expliqué qu'ils s'étaient cognés dans le noir. Il a donc surveillé la salle de billard et, quand ils sont partis, à minuit et demie, il les a emmenés au commissariat pour les interroger. Et là-bas, quelqu'un les a identifiés comme étant les voyous qui ont commis un hold-up avant-hier soir. On a alors amené au commissariat le commerçant qui avait été braqué, et celui-ci les a formellement reconnus. Chacun s'est efforcé de rejeter la responsabilité sur l'autre, et ils ne se sont pas fait prier pour parler. C'est ainsi qu'ils ont raconté ce qui est arrivé cette nuit et ce que tu as fait.

— J'ai simplement... Dites, vous êtes *sûr* que ça va marcher, que je vais pouvoir m'engager dans l'armée ?

Il eut un grand sourire.

— Dans l'armée *de terre* ? Rien ne t'en empêche, si c'est ce que tu désires. Mais vois-tu, moi qui ai été Marine pendant la guerre, ça me paraît le corps tout désigné pour un homme capable d'assommer en un seul round deux malfrats plus costauds que lui. L'officier recruteur des Marines est un ami à moi, Harry. Laisse-moi te présenter à lui et te souhaiter bonne chance.

Sur ce, comme j'avais envie de pleurer et que c'était indigne d'un Marine, crénom ! j'entrepris de m'habiller le plus vite possible – en me concentrant sur cette activité – et je parvins à ne pas me rendre ridicule.

Rien qu'un meurtre

(A Matter of Murder)

CHAPITRE I

Bienvenue au pays

Le car s'arrêta à la gare routière de Vine Street et le chauffeur annonça :

— Une demi-heure d'arrêt pour le dîner, m'sieurs-dames !

Je me levai pour laisser sortir mon voisin, un représentant en articles de plomberie qui était installé du côté de la fenêtre. Puis je me rassis.

« Je n'ai pas faim », pensai-je. « Je vais rester dans le car en attendant qu'on reparte. »

Cincinnati... Je détestais cette ville. Cette ville où je m'étais juré de ne jamais revenir.

D'accord, j'y étais en ce moment même ; mais comme je ne descendais pas du car, ça ne comptait pas. Je m'adossai à mon siège et rabattis mon chapeau sur mes yeux.

Et tout se serait bien passé sans cette bière que j'avais prise lors du précédent arrêt. Sans cette malheureuse bière, j'y serais arrivé. Un simple verre de bière...

En sortant des toilettes, je m'apprêtais à regagner le car lorsque l'humour de la situation m'apparut dans toute sa plénitude.

« Tu es à Cincinnati, Jack », me dis-je. « Maintenant que tu es descendu du car, tu es de nouveau à Cincinnati. Tout ça parce que tu as eu envie de boire un coup. Il y a six ans, tu as été obligé de quitter cette ville parce que tu avais trop bu ; et aujourd'hui, à cause d'un simple verre de bière, te voici de retour. »

« Il n'y a pas de quoi en faire un drame. Ce serait puéril de retourner t'asseoir dans le car comme un gamin boudeur. Tu n'es plus un gosse, à présent. Tu as vingt-huit ans. »

Je traversai la salle d'attente et sortis sur le trottoir de Vine Street. J'étais de nouveau chez moi.

Vine Street n'avait pas changé. La rue était telle qu'elle avait toujours été, le soir, à six heures moins le quart. Certains magasins avaient des enseignes différentes et une mercerie avait remplacé le bureau de tabac ; mais, en gros, tout était pareil. Il y avait toujours les mêmes tramways jaunes aux noms familiers : Colerain, College Hill, Spring Grove...

« Je me demande si le bar de Charlie est toujours au coin de la rue », pensai-je. « J'ai le temps de prendre une bière. »

Le bar était bien là, mais Charlie n'était pas derrière le comptoir. Lorsque je me renseignai, on me répondit qu'il devait revenir vers sept heures.

« Parfait », me dis-je. « Comme ça, tu ne le verras pas. À sept heures, tu seras reparti vers l'est depuis une heure. Tu sortiras d'ici sans avoir rencontré aucun de ceux que tu connais. Tu n'auras pas à leur parler. Qu'ils continuent de croire que tu es mort ou Dieu sait quoi. »

Je sirotai lentement ma bière, jusqu'au moment où je regardai la pendule : il était six heures et quart et le car était reparti. Je compris alors que, depuis le début, j'avais eu l'intention de m'arrêter ici pour la nuit.

Apparemment, je voulais voir malgré tout certaines des personnes que je n'avais aucune envie de voir.

Je décidai de me chercher sans plus tarder un hôtel. Je parcourus deux blocs vers le nord et pris une chambre à deux dollars au *Clinton*.

Un petit homme grassouillet aux lunettes à monture d'écaille était assis dans le hall. Lorsque je passai devant lui, il me regarda avec curiosité. Comme s'il me connaissait. Pour ma part, j'étais absolument certain de ne l'avoir jamais vu.

Tout en signant le registre, je m'avisai que j'avais oublié d'acheter en chemin des vêtements de rechange afin de pouvoir prendre un bain et me changer. Les voyages en car, ça vous salit un homme, or ma valise était partie vers l'est sans m'attendre.

Je décidai de me mettre en quête d'un magasin de prêt-à-porter qui fût encore ouvert. J'annonçai au réceptionniste que je monterais dans ma chambre plus tard, puis je traversai le hall. C'est alors que je vis le petit homme grassouillet se lever et s'approcher nonchalamment du bureau de la réception. Je songeai à part moi qu'il me prenait sans doute pour quelqu'un d'autre et qu'il s'apercevrait de son erreur en lisant mon nom sur le registre.

Je finis par trouver une boutique où acheter les affaires dont j'avais besoin. Mes recherches m'avaient conduit au-delà du bar de Charlie et il était sept heures et quart lorsque je repassai devant l'établissement pour regagner le *Clinton*. À présent, Charlie devait être de retour ; je décidai d'entrer lui dire bonjour. Mon bain pouvait bien attendre quelques minutes.

Charlie était bien derrière le comptoir. Je me dirigeai vers lui, la main tendue. Il me dévisagea un moment avant de la serrer. Quelque chose n'allait pas dans sa façon de me regarder et dans sa façon de me serrer la main.

— Salut, Jack, dit-il.

— Six ans, Charlie... Ça fait six ans que je suis parti, et tu me dis « salut » comme si je m'étais absenté six heures.

Il sourit, mais le cœur n'y était pas. Son sourire semblait – comment

dire ? – prudent, contraint.

— Tu reviens pour de bon ? s'enquit-il.

Il parut soulagé quand je lui répondis que je serais reparti le lendemain à midi.

— Que sont devenus les copains ? demandai-je.

— Beaucoup sont sur le front. La plupart des autres sont encore en ville. Certains vont passer dans la soirée. Tu... tu n'as pas l'air très en forme, Jack. Tu picoles toujours autant ?

— J'ai picolé un verre de trop cet après-midi, répondis-je en riant. C'est pour ça que je reste ici cette nuit. Si je n'avais pas...

À l'autre bout du bar, un client fit tinter une pièce sur le comptoir en bois.

— Bouge pas, je reviens, dit Charlie en s'éloignant pour prendre la commande.

Quelque chose clochait. « Bouge pas, je reviens » : ce n'était pas le style de Charlie. On ne peut pas changer à ce point-là en six ans.

« Je n'aurais pas dû revenir », pensai-je. « Je hais cette ville. Je la haïrai toute ma vie. »

Je serais volontiers descendu de mon tabouret et sorti du bar, mais je ne voulais pas me comporter comme un enfant. Lorsque Charlie me rejoignit, je lui demandai une bière.

— Quoi de neuf pendant mon absence ? m'enquis-je.

Après une hésitation, il répondit :

— Tu sais que ton père... euh...

— Est mort il y a cinq ans, dis-je. Oui, je suis au courant. Je n'ai pas pu revenir ; je l'ai appris un mois trop tard. J'étais au Mexique à l'époque.

Je restai silencieux une minute, absorbé dans mes pensées.

— Je regrette de ne pas l'avoir appris à temps, repris-je. Malgré la distance, je serais revenu. Ça n'aurait servi à rien – je veux dire, il ne l'aurait pas su – mais je regrette...

Je n'allai pas plus loin ; je ne voulais pas avoir l'air bêtement sentimental. En fait, ce que je regrettais, c'était de ne pas être revenu au cours de la *première* année, afin de me réconcilier avec lui. Il avait eu fichtrement raison de me flanquer à la porte, car j'étais à l'époque un jeune godelureau sacrément dissipé.

Mais maintenant, il était trop tard pour réfléchir à tout cela.

— Tu es au courant que ton oncle, Ray Stillwell, est marié ? dit Charlie.

Je secouai la tête.

— Depuis trois ans, précisa-t-il.

« Tant mieux », pensai-je. « Oncle Ray est un chic type. J'espère qu'il a tiré le bon numéro. »

Il faut croire que Charlie savait lire dans les pensées, car il dit :

— Il est fou d'elle. C'est une femme de la haute, mais pas prétentieuse pour un sou. Ils viennent ici de temps en temps. Ils s'entendent bien.

— Tant mieux, dis-je.

Il y eut un silence. Je n'avais pas posé la question qui me démangeait. À propos de Margie.

Six ans, c'était long. Je m'aperçus néanmoins que j'avais terriblement envie de savoir à quoi m'en tenir.

— Charlie, dis-je, as-tu vu...

À cet instant, le type qui était à l'autre bout du bar fit de nouveau tinter sa pièce sur le comptoir. Comme je ne voulais pas d'une simple réponse par « oui » ou par « non », je dis à Charlie :

— Vas-y, nous reprendrons après.

Je bus ma bière à petites gorgées. Six ans, c'était long. « Tu ne devrais pas poser la question », pensai-je. « Tu as oublié. Tu as surmonté le choc. Laisse tomber. En fait, tu n'as pas vraiment envie de savoir. »

Je tournai la tête en entendant s'ouvrir la porte du bar.

Ç'aurait été une fichue coïncidence – si ç'avait été une coïncidence.

Elle entra, accompagnée d'un jeune homme. Le type me parut vaguement familier mais il me fallut quelques secondes pour le remettre. Il s'appelait Gerald Breese et travaillait à l'étude de John Garry, le notaire qui s'était occupé des affaires de mon père.

Mais je lui prêtai à peine attention. Je regardais Margie Delaney.

Six ans, ce n'était pas si long que ça. Sur le moment, elle me parut toujours la même ; puis je remarquai quelques changements, mais c'étaient des changements en bien. Elle était plus belle, plus posée, plus mûre. Ce n'était plus une jolie fille, à présent ; c'était une belle femme.

— Margie...

Elle se tourna. En me voyant, elle écarquilla les yeux et son visage s'empourpra.

Elle voulut dire quelque chose, mais Breese intervint. D'une voix pressante, insistante, il lui murmura quelques mots que je ne pus saisir. Après une hésitation, Margie pivota sur ses talons et sortit.

Elle sortit sans même m'adresser la parole.

Gerald Breese se tourna alors vers moi et m'injuria. Tout bas. Personne d'autre que moi n'aurait pu l'entendre.

Je crois que s'il m'avait lancé une insulte un tout petit peu moins énorme, je l'aurais tué. Ça m'avait déjà mis en fureur de le voir s'interposer entre Margie et moi.

Mais là, c'était trop gros. Paradoxalement, au lieu d'exciter la rage qui s'était emparée de moi, ses paroles la dissipèrent. Je restai assis sur mon tabouret, toute colère tombée. Je n'éprouvais plus qu'hostilité

et froide curiosité.

De toute évidence, il y avait dans tout cela quelque chose qui m'échappait. Charlie ne s'était pas précisément montré cordial. Margie m'avait battu froid. Et, maintenant, c'était le tour de ce gandin dont je me souvenais à peine...

Je posai mon verre de bière sur le bar et mis mes mains dans mes poches. Ça me paraissait plus sûr.

Breese pâlit et recula vivement d'un pas. Il me fallut une seconde pour en comprendre la raison : il avait cru que j'allais dégainer un pistolet !

Du coup, j'éclatai de rire et lui tournai le dos. Il resta là un moment, immobile – je le voyais dans le miroir du bar – puis il pivota sur ses talons et sortit.

Charlie revint vers moi.

— Quelle était ta question ? dit-il.

— Peu importe, répondis-je.

Il n'avait pas dû voir ce qui s'était passé, car il avait servi un client à l'autre bout du bar.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, Jack, dit-il. Tu as déjà trop bu, hein ? Veux-tu que je te prépare des roustons de porc ?

C'était quand même très possible qu'il eût été témoin de la scène. Généralement, les barmen jettent un coup d'œil vers la porte quand quelqu'un entre, même s'ils sont occupés à préparer un cocktail.

Quoi qu'il en fût, je m'avisai brusquement que je ne me plaisais pas dans ce bar, en la compagnie de Charlie. Je refusai les roustons de porc, je me levai et sortis.

J'aurais dû attendre un peu. Margie et Breese parlaient sur le trottoir, juste devant le bistrot. Margie avait l'air en colère, et Breese aussi. Je pris la direction opposée, pour ne pas être obligé de passer devant eux, et je m'éloignai rapidement.

À présent, il faisait nuit.

Je m'arrêtai devant la vitrine d'une boutique de jouets de Fountain Square. Il y avait là tout un assortiment de joyeuses farces et attrapes : des araignées en plastique, des allumettes explosives, un coussin qui miaulait quand on s'asseyait dessus...

« Je hais cette ville », pensai-je.

J'aurais dû rester dans le car. Je n'aurais pas dû descendre. Je n'aurais jamais dû descendre du car pour aller boire cette bière.

CHAPITRE II

Un cadavre dans le placard

De retour au *Clinton*, je demandai au réceptionniste la clef du six cent quatorze. Il tendit la main vers le tableau, puis se tourna brusquement vers moi.

— Le six cent quatorze ? dit-il. Alors vous êtes monsieur Trent. Un de vos amis est venu pendant que vous n'étiez pas là ; il a emprunté la clef de votre chambre pour vous y attendre. Un certain Mr. Zimmerman.

— Charmant, dis-je. Qui est ce Mr. Zimmerman ?

— Vous ne le connaissez pas ? s'exclama-t-il, surpris.

Il m'a montré sa carte en me disant que vous ne verriez aucune objection à ce qu'il monte. Comme je savais que vous n'aviez pas laissé d'affaires dans votre chambre, je... euh... je m'excuse si j'ai eu tort de lui donner la clef.

— À part Zimmerman, qu'y avait-il d'écrit sur la carte qu'il vous a montrée ?

— *Cincinnati Herald*. Euh... je crois que son prénom était Walter. Oui, c'est ça : Walter Zimmerman, *Cincinnati Herald*. Mais... euh... d'après ce qu'il m'a dit, j'ai cru comprendre que c'était un ami à vous. Je n'ai pas eu l'impression qu'il voulait vous voir en sa qualité de journaliste.

Je ne pus m'empêcher de rire. Un réceptionniste naïf, ce n'est pas courant. À vrai dire, celui-ci paraissait très jeune ; il devait être dans le métier depuis une semaine ou deux, pas plus.

Je lui affirmai que ce n'était pas grave et je pris l'ascenseur jusqu'au sixième étage.

Les couloirs du *Clinton* sont tapissés d'une épaisse moquette. Je n'avais aucune raison de marcher sur la pointe des pieds mais, apparemment, mes pas ne firent pas beaucoup de bruit.

Car, à l'instant où je tendais la main vers la poignée de la porte du 614, j'entendis une voix déclarer :

— Lajoie ?

Y avait-il donc deux hommes dans ma chambre ?

— Zimmerman à l'appareil, Lajoie, reprit la voix.

Je compris alors qu'il téléphonait. Il ne parlait pas très fort, mais je l'entendais distinctement car l'imposte était grande ouverte. Je m'immobilisai pour écouter.

— Ouais, je suis sur un coup qui risque d'être fumant, mais je veux que tu saches où je suis, en cas de pépin...

Non, je ne sais pas quel genre de pépin. Il se peut que le gars me balance par la fenêtre quand il apprendra ce que j'ai sur lui... Ouais, Jack Trent. Il est descendu au *Clinton*, chambre six cent quatorze, et je l'attends. Ouais, dans sa chambre. Jette un coup d'œil sur le dossier qu'on a sur lui aux archives. Ouais, c'est peut-être une grande nouvelle ; je ne peux rien affirmer tant que je ne lui ai pas parlé. Jerry

dit que c'est un assassin, et... Non, n'appelle pas les flics. Pour autant que je sache, il n'est pas recherché... D'accord, renseigne-toi au quartier général. Contente-toi de leur dire que, selon certaines rumeurs, il serait de retour en ville. Ne leur refile pas le tuyau, je veux une exclusivité... Non, je ne prendrai pas de risques. Je lui demanderai simplement pourquoi il...

Le cliquetis de la grille de l'ascenseur noya le reste de la phrase. Deux dames âgées sortirent de la cabine et longèrent le couloir dans ma direction.

Je ne pouvais pas rester là à écouter. Il me fallait soit entrer dans la chambre, soit continuer mon chemin. Et je devais choisir vite.

Je continuai mon chemin. Je ne voulais pas entrer dans la pièce avant d'avoir eu le loisir de réfléchir à ce que je venais d'entendre. Zimmerman m'attendait ; il ne s'envolerait pas.

Je me dirigeai donc vers l'extrémité du couloir... pour m'apercevoir qu'il n'y avait pas d'issue de ce côté-là. Heureusement, une porte marquée DOUCHES s'ouvrait sur ma droite. J'entrai, poussai le verrou et m'appuyai contre le panneau pour réfléchir.

Ça ne m'avança pas à grand-chose. Il y avait quelque chose de pourri dans l'État de l'Ohio : ça, je m'en rendais compte, mais ça n'allait pas plus loin.

Cette histoire n'avait pas de sens. Cinq minutes plus tard, elle n'en avait toujours pas et je me pris à regretter de ne pas être entré directement au 614 au lieu de chercher à gagner du temps.

Je sortis dans le couloir et retournai au 614. Cette fois, j'ouvris la porte et entrai.

La chambre était vide.

La lumière était allumée et la clef était dans la serrure, mais la pièce était vide.

« Charmant », pensai-je. « Si ça se trouve, il se cache dans le placard pour me surprendre... Il annonce au réceptionniste qu'il m'attend ici, il laisse allumé, la clef sur la porte, et il veut encore me surprendre ! »

D'accord, c'était une idée tordue, mais tout ce qui s'était passé depuis ma descente du car était tordu.

J'ouvris la porte du placard et pus constater que j'avais raison. Sacrement raison.

Il me surprit pour de bon.

Il me surprit en tombant du placard comme une masse, avec un choc sourd qui parut ébranler tout l'hôtel. Il était aussi mort qu'un hareng saur et n'avait manifestement pas succombé à une crise cardiaque. Il avait du sang dans les cheveux. Il ne s'était donc pas suicidé non plus, car – généralement – les suicidés ne se tuent pas d'un coup sur la tête.

On l'avait assassiné.

Je me laissai tomber sur le lit. Au bout d'un moment, je me levai

pour retourner le cadavre, histoire de le regarder de plus près.

Il n'avait pas meilleure mine sur le dos que sur le ventre.

C'était le petit homme rondouillard qui m'avait dévisagé avec curiosité, une heure ou deux auparavant, quand j'étais entré dans l'hôtel. Malgré son coup sur le crâne et sa chute du placard, il avait encore ses lunettes sur le nez.

J'examinai les cartes que contenait son portefeuille. Un coupe-file de journaliste au nom de Walter B. Zimmerman, *Cincinnati Herald*. Diverses pièces d'identité, et vingt-deux dollars en billets. Je remis le portefeuille dans sa poche.

« Charmant », me dis-je. « Absolument charmant. »

Car il ne s'agissait pas simplement de la découverte d'un cadavre dans ma chambre ; il s'agissait d'un coup monté visant à me faire accuser du meurtre. Lajoie témoignerait que j'avais un mobile, puisqu'il venait de recevoir un coup de fil de Zimmerman lui annonçant qu'il m'attendait et qu'il « avait quelque chose » sur moi.

Était-ce vraiment Zimmerman qui avait donné ce coup de téléphone avant d'être assassiné, ou bien était-il déjà mort à ce moment-là et était-ce le meurtrier que j'avais entendu derrière la porte de ma chambre ? Quoi qu'il en fût, le piège était d'une solidité à toute épreuve.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre, absorbé dans mes réflexions.

Le témoignage du réceptionniste. Le témoignage de Lajoie. Pas à dire, c'était joli. Impeccable.

Je pouvais appeler les flics sur-le-champ, attendre leur arrivée et me laisser emmener en prison pour y attendre mon procès.

Je pouvais aussi fuir la ville.

Ou je pouvais m'enfoncer encore plus dans le pétrin.

J'optai pour cette dernière solution. J'éteignis la lumière et sortis.

En bas, je jetai la clef sur le bureau et foudroyai du regard le réceptionniste.

— Il n'y avait personne dans ma chambre, lui dis-je, mais la clef était sur la porte. Félicitations ! Avez-vous vu sortir le type ?

— Euh, non, mais... il a pu passer devant le bureau pendant que j'étais occupé avec un autre client... En plus, je me suis absenté quelques instants pour aller aux toilettes...

— Ça ne fait pas longtemps que tu es dans le métier, hein, fiston ?

— N... non. Mais je ne lui aurais pas remis votre clef, monsieur Trent, si vous aviez été dans votre chambre ou si vous aviez laissé des affaires personnelles là-haut. Comme ce n'était pas le cas, j'ai pensé...

— Bon, ce n'est pas grave, mais ne recommence pas.

J'avais atteint mon but : il était penaud et passablement mortifié. Si j'étais parti comme ça, sans lui passer un savon, il se serait sans doute

demandé ce qu'était devenu mon visiteur. Et il aurait peut-être envoyé un chasseur jeter un coup d'œil dans ma chambre. Tandis que maintenant, il avait d'autres soucis en tête. Ça me laissait un répit avant la découverte du cadavre.

Et par la même occasion, ça me donnait le temps de resserrer le nœud autour de mon cou.

J'allai à Central Avenue, là où prolifèrent les boutiques de prêteurs sur gages, et je m'achetai un pistolet. Je ne savais pas encore ce que j'allais en faire, mais ça me réconforta un peu de le sentir dans ma poche.

Je me rendis aux bureaux du *Herald* et me dirigeai vers l'hôtesse d'accueil, une petite blonde qui se détourna du standard pour me demander ce que je désirais.

— Zimmerman est là ? m'enquis-je.

Elle secoua la tête.

— Il fait partie de l'équipe de jour.

— Il ne vient jamais faire un tour le soir ?

— S'il était venu, je l'aurais vu passer.

— Ah ! Vous le connaissez donc de vue. En fait, je ne suis pas sûr que ce soit lui que je cherche. Est-ce un homme d'environ un mètre soixante-cinq, brun et corpulent, portant des lunettes à monture d'écaille ?

— Oui, c'est bien lui. Voulez-vous voir quelqu'un d'autre ?

— Qui est le responsable de l'équipe de nuit ?

— Mr. Lajoie, le chef de la rubrique locale.

— N-non, ce n'est pas ce nom-là. Et dans la journée, qui est-ce ?

— Mr. Monahan.

— C'est lui ! Je m'en souviens, maintenant. Bon, je repasserai le voir demain, lui ou Zimmerman. Merci, ma p'tite.

Plutôt mauvais, tout ça. Si le cadavre du placard n'avait pas été Zimmerman, ça m'aurait donné un point de départ. Mais c'était un macchabée certifié exact, et Lajoie existait réellement, lui aussi. C'était un journaliste, et son témoignage ne serait pas à mon avantage.

Au fond, je n'avais qu'à tuer Lajoie. Et le réceptionniste. Et le liftier de l'hôtel. Puis jeter par la fenêtre le cadavre de Zimmerman, en laissant la police deviner de quel étage il provenait.

Et mettre le feu à l'hôtel, pour qu'il ne subsiste aucune trace de mon nom sur le registre.

À défaut de mesures aussi draconiennes, la meilleure solution était peut-être de retourner voir Charlie. En l'obligeant, cette fois, à s'expliquer sur les raisons de sa froideur à mon égard.

Je me mis en route vers le bar de Charlie, décidé à obtenir un point de départ pour mon enquête.

Je ne m'attendais à rien de bon. Et là encore, je me gourais : je pus

le constater en franchissant le seuil du bistrot.

Assise seule à une table, Margie Delaney surveillait la porte. En me voyant, elle se leva et vint vers moi.

— Jack, dit-elle, je suis désolée. Je ne voulais pas être impolie. Je...

— Ce n'est pas grave, Margie. Asseyons-nous.

Je l'escortai jusqu'à sa table et m'installai en face d'elle. Il n'y avait pas beaucoup de clients et les deux tables voisines étaient libres. C'était l'endroit idéal pour parler tranquillement.

— Gerald m'a dit de l'attendre dehors... que c'était important, dit-elle. J'ai cru qu'il allait ressortir avec toi. Mais il est sorti seul et... nous nous sommes disputés. Je l'ai planté là et je suis revenue ici pour te voir, mais tu étais parti. J'ai décidé d'attendre, dans l'espoir que tu reviendrais. Je ne voyais pas d'autre moyen de te retrouver.

— Et je suis revenu, en effet. Tout est donc pour le mieux.

— Tout est pour le mieux, dit-elle.

Sa main, posée sur la table, se rapprocha de la mienne. Je la pris.

« Tout est pour le mieux », pensai-je. « À un détail près : une accusation de meurtre. »

— J'avais l'intention de poser certaines questions à Charlie, dis-je, mais ce sera peut-être inutile. Tu vas peut-être pouvoir me renseigner. Que s'est-il passé ici depuis mon départ ?

— Comment cela ?

— Quand je suis venu tout à l'heure, je n'ai pas reçu un accueil délirant, même de la part de Charlie. Quant à ton ami Breese, il n'a pas paru précisément enthousiaste à l'idée de renouer avec moi. Pourquoi ? A-t-on ressorti pendant mon absence de vieilles histoires me concernant ? Quelle est l'explication ?

Elle baissa les yeux, sans pour autant retirer sa main. Moi, je retirai la mienne. Je ne voulais pas mêler les sentiments à ça. Je voulais la vérité toute crue.

— N'as-tu pas été arrêté pour meurtre à la Nouvelle-Orléans, il y a deux ans, et relâché faute de preuves ?

— Continue.

— Il y a eu aussi cet homme qui a déclaré t'avoir connu à El Paso et... Bref, ce qu'il a raconté sur toi était-il vrai ?

— Quoi, par exemple ?

— Il a dit que, entre autres jobs, tu faisais du racolage pour le compte d'une maison de jeux, mais que tu étais incapable de conserver un emploi parce que tu buvais trop. Et... oh, le reste était à l'avenant.

— Où as-tu rencontré ce gentleman d'El Paso ? demandai-je.

— Ici même, un soir. J'avais travaillé tard et je me suis arrêtée ici avant de rentrer chez moi. Cet homme bavardait avec Charlie et j'ai entendu pratiquement tout ce qu'il disait.

— L'histoire de la Nouvelle-Orléans, ça venait aussi de lui ?

— Non. Ça, c'était dans le journal. Ce... ce n'était pas un grand article, mais il a circulé. Un petit journaliste du *Herald* l'a montré à Charlie en lui demandant si ce Jack Trent était le même que celui qui venait ici autrefois. Évidemment, ça pouvait être quelqu'un d'autre.

— Jack Trent est un nom répandu. Ce journaliste s'appelait-il Zimmerman, par hasard ?

— Oui, je crois. Charlie lui a dit qu'il s'agissait certainement d'un autre Jack Trent. Mais quand l'homme d'El Paso...

— Je comprends. Autre chose ?

— Ça paraît sans importance par rapport au reste, mais il y a le fait que tu n'es pas revenu quand ton père était malade. Son notaire, Mr. Garry, t'a écrit trois semaines avant la mort de ton père. Il avait une adresse à El Paso. Tu as dû recevoir la lettre, puisqu'elle n'est jamais revenue.

— Je l'ai reçue, en effet.

CHAPITRE III

Vieille amitié

Nous demeurâmes un moment silencieux. Margie n'avait pas bougé sa main ; je posai de nouveau la mienne dessus.

— J'ai reçu la lettre trois semaines trop tard, repris-je. Je travaillais à l'époque pour une compagnie minière, au fin fond du Mexique, et le courrier nous arrivait à dos de mulet, une fois par mois. Dans le même courrier, il y avait un journal – vieux de trois semaines – où était annoncée la mort de papa.

Sa main se retourna sous la mienne, paume en l'air, et ses doigts étreignirent les miens.

— Je savais bien qu'il y avait une explication, dit-elle.

— J'avais un bon boulot à la compagnie minière. J'y suis resté jusqu'à un certain dimanche de décembre où la radio a annoncé le grand chambardement. Il m'a fallu deux semaines pour revenir m'enrôler. J'étais en Australie quand un nommé Jack Trent s'est mis dans le pétrin à la Nouvelle-Orléans. Et j'étais à Makin Island à l'époque où le gentleman d'El Paso était ici, à Cincinnati. J'ai été réformé pour raisons médicales voici un mois et j'étais en route...

— As-tu été blessé, Jack ?

— Simple piqûre de moustique. Je serai complètement remis dans six mois, et je compte bien me rengager à ce moment-là – s'il s'avère

qu'on a encore besoin de moi.

— Que je suis heureuse, Jack ! Ainsi, *rien* de tout cela n'était vrai ! Ce que je ne comprends pas, c'est l'histoire qu'a racontée l'homme d'El Paso. La lettre de Mr. Garry, tu t'es expliqué sur ce point ; quant à ce qui s'est passé à la Nouvelle-Orléans, il s'agissait certainement d'un autre Jack Trent. Mais ce bonhomme d'El Paso a bien précisé que c'était *toi*. Charlie lui a montré la photo de vous deux, prise le jour où vous êtes partis chasser ensemble du côté de Little Miami River, et l'autre a dit que oui, c'était bien le Trent qu'il avait connu à El Paso. Il a donc menti délibérément. Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Pourtant... oh, peu importe. Tu es de retour et tout est pour le mieux.

Sa main étreignit la mienne. Du coup, je me rappelai un petit détail : tout n'allait pas pour le mieux. Il y avait toujours cette histoire de meurtre.

— Écoute, Margie...

Je m'interrompis. Je ne pouvais pas la mettre au courant, sous peine de faire d'elle – si j'étais inculpé du crime – une complice par assistance.

— Attends une minute, Margie, lui dis-je en me levant.

Je me dirigeai vers la cabine téléphonique qui se trouvait au fond de la salle. Je ne me rappelais pas le prénom de Garry, le notaire qui s'était occupé des affaires de mon père, mais je me souvenais qu'il habitait à Walnut Hills, ce qui me permit de trouver son numéro dans l'annuaire.

Je l'appelai et il était chez lui. Je me présentai, puis je lui demandai :

— À combien s'élève l'héritage de mon père ?

— Cela représentera – tous frais déduits – environ quatre-vingt mille dollars.

— Pourquoi en parlez-vous au futur ? La succession n'est-elle pas encore réglée ?

— Non. J'ai essayé en vain d'entrer en contact avec vous, Trent. La situation est passablement compliquée.

— Il m'a déshérité, n'est-ce pas ? J'ai cru comprendre que l'oncle Ray devait être le légataire universel.

— Eh bien... oui et non. D'où appelez-vous ?

Je le lui dis.

— Pouvez-vous venir chez moi ce soir ? s'enquit-il.

— Peut-être, répondis-je après une hésitation. Mais je préférerais que vous m'expliquiez, en gros, de quoi il retourne. Tout de suite, au téléphone.

— C'est-à-dire...

— Bon, écoutez. Vous serait-il possible d'attraper un taxi et de me rejoindre ici ? Je suis avec quelqu'un et j'aimerais autant ne pas bouger pour le moment.

— Entendu. J'arrive dans vingt minutes.

En sortant de la cabine, je remarquai que les trois ou quatre clients qui étaient là quelques instants plus tôt étaient partis.

Après avoir fermé la porte à clef, Charlie vint vers moi, la main tendue.

— Margie m'a mis au courant, Jack, dit-il. Tu me pardonnes ?

— Bien sûr.

Je lui serrai la main et faillis avoir les phalanges broyées. Charlie a une sacrée poigne.

— Jack, j'aurais dû me douter que c'étaient des bobards, toutes ces histoires. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'y croire.

— N'y pense plus. Je ne t'en veux pas.

— À partir de maintenant, dit-il, mon bistrot est à ta disposition. J'ai vidé la racaille et j'offre toutes les consommations, aussi bien pour toi que pour tous ceux qu'il te plaira d'inviter. Nous allons passer le restant de la soirée à fêter ton retour.

Paradoxalement, en cet instant où je me trouvais dans le pétrin, cette atmosphère chaleureuse me fut plus pénible que l'accueil glacial auquel j'avais eu droit précédemment.

— Merci, Charlie. Mille mercis, mais je crains que ce ne soit pas le moment idéal pour faire la bringue.

— Comment ça ?

J'étais obligé de raconter au moins une partie de l'histoire.

— Viens t'asseoir, lui dis-je.

Je pris place à côté de Margie ; Charlie s'installa en face de nous. Et je leur racontai mon aventure, en choisissant mes mots avec le plus grand soin. Lorsque j'eus terminé, ils étaient au courant de la situation, mais ils ne savaient rien de suffisamment précis pour être impliqués dans l'affaire.

— Tu aurais dû appeler les flics tout de suite, Jack, dit Charlie. Tu aurais pu te disculper.

— Crois-tu ? N'oublie pas le coup de fil que Zimmerman – ou son assassin – a donné à Lajoie, au *Herald*.

— Tu aurais été dans de sales draps, mais c'est encore pire maintenant. Mes aïeux, quelle mélasse !

Après un long silence, Margie déclara :

— Cet homme qui prétendait venir d'El Paso, Jack... C'est peut-être une piste.

— Je ne l'ai vu que cette seule et unique fois, dit Charlie, mais je peux te le décrire.

— Laisse-moi essayer, dis-je. C'était un type entre deux âges, un peu

décati, mais qui avait dû être séduisant autrefois. Il portait de bons vêtements, bien entretenus mais loin d'être neufs. Ses chaussures étaient cirées et il était rasé de frais. Il avait plutôt l'allure et le langage d'un New-Yorkais que d'un gars d'El Paso. Une belle voix, malgré une légère tendance à l'emphase...

— Tu le connais donc ? m'interrompit Charlie.

Je secouai la tête.

— Simple intuition. Je me suis contenté de te dépeindre – à gros traits – un comédien au chômage. Un comédien aux abois, suffisamment désespéré pour accepter de se prêter à une escroquerie comme celle-là. Moyennant vingt dollars.

Charlie acquiesça lentement.

— Maintenant que j'y pense, c'était certainement un acteur... Dis donc, Lajoie était ici ce fameux soir.

— Il fréquente ton bistrot ?

— Bien sûr. Avec Zimmerman. Et ton...

Quelqu'un secoua la poignée de la porte, puis tapota à la vitre. Charlie alla voir qui c'était. Reconnaisant Garry, le notaire, il lui ouvrit la porte et referma à clef derrière lui.

J'invitai Garry à s'asseoir avec nous.

— Je... Pour être franc, Trent, je ne devrais pas vous livrer cette information avant six jours, dit-il. Mais six jours, sur une durée de cinq ans, ce n'est pas grand-chose. De plus, en ma qualité d'exécuteur testamentaire, les détails de ce genre sont laissés à mon appréciation. Donc, voici : votre père m'a dit qu'il...

Dès qu'il avait mentionné ce délai de six jours, j'avais jeté un coup d'œil sur le calendrier.

— Monsieur Garry, l'interrompis-je, voulez-vous dire que, dans six jours exactement, ce sera le cinquième anniversaire de la mort de mon père ?

— Oui. Comme vous le savez, il avait fait un testament vous déshéritant complètement. Mais, après votre départ, il a rédigé un autre testament spécifiant que, à part quelques legs particuliers, le gros de sa fortune devait être mis en fidéicommis pendant une période de cinq ans. Au bout de ces cinq années, vous deviez recevoir ces biens... sous certaines conditions. Quelles conditions ? Eh bien, euh... vous deviez – comment dire ? – vous amender, euh... trouver votre voie, surmonter les tendances rebelles de votre jeunesse et... euh...

— Et quoi ? insistai-je.

Il toussota d'un air gêné.

— Et éviter la prison. Votre père avait été très marqué par cet incident qui s'est produit il y a sept ans, lorsque vous avez été arrêté pour tapage nocturne et résistance à agent. Sur ce point, le testament est formel et incontestable. Si vous avez fait de la prison – pour

quelque motif que ce soit – vous perdez vos droits à l'héritage Euh... est-ce le cas ?

Je secouai la tête.

Je commençais à voir une lumière, mais j'ignorais encore d'où elle provenait.

— Non, répondis-je, je n'ai pas été en prison. Mais il reste six jours, c'est bien cela ?

— Six jours, oui. Et naturellement, si vous êtes actuellement recherché par la police d'un autre État – ou si vous l'êtes dans six jours – vous perdrez également vos droits à l'héritage. Mais bien entendu, cette précision est inutile...

— Bien entendu, approuvai-je.

— Car maintenant que vous connaissez les conditions du testament, vous aurez à cœur de ne pas prendre de risques pendant le court délai qui reste. Euh... j'imagine que vous êtes en mesure de prouver où vous étiez ces dernières années ? En tant qu'exécuteur testamentaire, il m'incombera de vérifier vos déclarations. Certaines rumeurs entendues ici et là m'avaient conduit à penser que toute vérification serait superflue et que, si nous vous retrouvions, vous ne feriez même pas valoir vos droits à l'héritage.

— Pose-lui la question rouge, Jack, intervint Charlie.

Je m'aperçus alors que j'avais tout fait jusqu'à maintenant pour éluder cette fameuse question.

— Qui héritera si jamais je vais en prison ? demandai-je.

— Mr. Stillwell, votre oncle.

— La poisse ! dit Charlie, ce qui m'évita de le dire moi-même.

La lumière – cette lueur que j'avais commencé à entrevoir en entendant Garry exposer les clauses du testament – s'était éteinte. Car Oncle Ray était un chic type. Il n'était pas suffisamment cupide pour monter une machination contre moi dans le but de se procurer de l'argent. Et il était incapable de commettre un meurtre pour ça.

Bien sûr, Ray Stillwell avait ses faiblesses comme tout le monde. Mais ce n'était pas un assassin.

— Tout de même, dit Charlie en se levant, je vais lui demander de se joindre à nous. Autant que la fête soit complète.

Comme je n'élevais aucune objection, Charlie se dirigea vers la cabine téléphonique. Il revint en annonçant :

— Il était encore à son bureau. Il travaille à l'Union Trust Building. Il sera là dans quelques minutes. Il a été fichtrement content d'apprendre que tu étais de retour.

Oncle Ray était content, ça oui. Je m'en rendis compte à sa façon de me serrer la main lorsqu'il arriva, peu de temps après. Mais il avait changé. Depuis six ans que je ne l'avais vu, il avait beaucoup vieilli. Son visage était creusé de rides soucieuses et il avait des pattes d'oie

autour des yeux. En outre, il n'était plus aussi élégant qu'autrefois.

Quelque chose clochait, mais ça ne l'empêcha pas de me réserver un chaleureux accueil.

Charlie alla chercher derrière le bar une bouteille de *White Horse*, du soda et des verres, qu'il nous apporta sur un plateau.

Ç'aurait dû être une fête, mais ce fut une veillée funèbre.

Garry et l'oncle Ray sentaient bien que quelque chose n'allait pas : cela se voyait à leur attitude.

C'était inutile de leur cacher la vérité, mais je ne voulais pas les mettre au courant moi-même. D'ailleurs, j'avais envie de respirer un bol d'air frais et de rester seul quelques minutes.

— Raconte-leur, dis-je à Charlie. Je reviens dans deux minutes.

Je me dirigeai vers la porte et sortis sur le seuil. Au bout d'un moment, je me retournai pour les regarder à travers le panneau vitré, tous les quatre. Charlie en train de parler. Margie. Oncle Ray. Garry.

« Ce sont des gens formidables », pensai-je.

Pourquoi détestais-je cette ville ? Uniquement parce que je m'y étais ridiculisé autrefois, il y avait déjà longtemps, quand je n'étais encore qu'un gosse... Mais ces gens-là, eux, étaient bien réels, de même que tous les autres amis que j'avais ici. C'était moi qui étais en cause, pas la ville.

« Faut-il donc toujours que l'on prenne conscience des choses lorsqu'il est trop tard ? » me demandai-je.

À présent, je regardais Margie et elle seule. Là encore, je m'aperçus que j'avais découvert trop tard, peut-être, quelque chose d'important.

Je n'avais pas envie de rejoindre les autres avant que Charlie eût terminé ses explications. Je me détournai et m'adossai à la porte.

« Bon », me dis-je, « toi qui te croyais si malin, où en es-tu maintenant ? Tu comptais prouver ton innocence, or tu n'as toujours pas la moindre idée de l'identité du type qui a assassiné Zimmerman. »

Un hurlement de freins me fit lever la tête. Une voiture s'était arrêtée net au milieu de la chaussée. Un homme grand et massif était au volant. Il me sembla le reconnaître, mais je n'en aurais pas juré.

Il se rangea près du trottoir, descendit de voiture et vint vers moi d'un pas rapide. Voyant que je ne bougeais pas, il ralentit l'allure. Oui, c'était bien Moran. Six ans auparavant, il avait été agent de police. Il avait maintenant quitté l'uniforme, mais il était toujours flic : il suffisait de le regarder pour s'en rendre compte.

— Bonsoir, Moran, dis-je. Ils ont trouvé Zimmerman ?

Il inclina la tête.

— Tu es sous mandat d'arrêt, Jack. Désolé, mais il faut que je t'emmène.

— Je vous accompagne, mais ce n'est pas moi qui l'ai tué. Je n'y suis pour rien.

— Je n'en suis pas si sûr, mais j'espère que tu dis vrai. Ce n'est pas moi qui m'occupe de l'affaire ; j'ignore s'ils ont des preuves contre toi.

— Des tas. – J'essayai de rire, mais ce ne fut guère concluant. – Mon seul espoir, c'est qu'il y en ait trop...

Dites, j'ai des amis à l'intérieur. Je dois les prévenir que je m'en vais.

CHAPITRE IV

Pour le mieux

Je franchis le seuil du bistrot, suivi de près par Moran. Un silence de mort se fit dans la salle.

« Une veillée funèbre », pensai-je. « C'est exactement ça : une veillée funèbre. »

— Il y a un petit contretemps, annonçai-je en essayant de prendre un ton léger. J'accompagne Moran au quartier général. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Mon bluff ne marcha pas.

Charlie s'approcha et posa une main sur le bras de Moran.

— Je voudrais vous parler, l'irlandais, dit-il. Venez par ici.

— Ça ne servira à rien, Charlie, intervins-je. Moran ne s'occupe pas de l'affaire. Tout ce qu'il sait, c'est que je suis sous mandat d'arrêt.

— N'importe, dit Charlie, je tiens à ce qu'il y ait au moins un flic qui connaisse ta version de l'histoire. Ça ne te fera pas de mal d'avoir un ami dans l'autre camp.

— Je suis déjà l'ami de Jack, déclara Moran. Mais il faut que je l'embarque.

Charlie le poussa vers le bar.

— Nous allons boire un verre sur ces bonnes paroles, et vous allez m'écouter. Rien ne presse. Jack ne s'enfuira pas.

Je regrettai presque l'attitude de Charlie. Maintenant, j'étais contraint d'affronter de nouveau les autres. Comme je n'avais pas envie de regarder Margie, je me tournai vers Garry, le notaire.

— Puis-je vous poser une question, monsieur ?

— Certainement, mon garçon.

— À part mon oncle, qui aurait intérêt à ce que j'aille en prison ? Financièrement parlant, j'entends.

— Ma foi, personne.

— Même pas vous ?

— Même pas moi. – Il eut un sourire désabusé. – En fait, j'y perdrais

plutôt. Car, si c'est vous qui héritez, je pourrai au moins espérer que vous me laisserez continuer à gérer la succession. Votre oncle, lui, est notaire ; il n'aura pas besoin de moi. Et pour la même raison...

— Oui ?

— Il va de soi que j'ai géré honnêtement la succession. Mais, si ce n'était pas le cas, j'aurais encore plus de raisons de préférer que ce soit vous qui héritiez. C'est une évidence.

— Oui, dis-je d'un air sombre. C'est une évidence.

En effet, s'il avait commis des irrégularités, il pourrait les camoufler mille fois plus facilement à moi qu'à mon oncle.

Un mur. Des murs de tous les côtés.

Je m'approchai du bar en traînant les pieds. J'avais envie que Charlie et Moran se dépêchent, qu'on en finisse. Soudain, je me rappelai une question que je voulais poser à Charlie.

— Charlie... À part ce Lajoie, qui Zimmerman aurait-il pu appeler pour annoncer mon arrivée ? Il a forcément téléphoné à quelqu'un d'autre *avant* d'appeler Lajoie. Pour tuer Zimmerman, il fallait bien que le meurtrier sache qu'il m'attendait dans ma chambre.

Charlie haussa les épaules.

— Sais pas. Jerry, peut-être... Zimmerman, Lajoie et Jerry formaient un trio inséparable. En outre, Zimmerman savait que Jerry te connaissait. Il aurait très bien pu lui téléphoner pour le prévenir de ton retour.

Jerry ! J'avais oublié cette phrase prononcée lors de la communication téléphonique que j'avais surprise : « D'après Jerry, c'est un assassin. »

— Qui diable est ce Jerry ? demandai-je.

— Voyons, tu le connais... Gerald Breese.

Gerald Breese... Gerald Breese ! Le type qui m'avait insulté ici même, à sept heures trente-deux. Le type qui était venu ici avec Margie – peut-être parce qu'il avait appris par Zimmerman que j'étais en ville – et qui savait où me trouver.

Mais il n'avait aucun mobile, pas le moindre !

En me retournant, je vis alors le visage de mon oncle. Il était livide, frappé de stupeur : j'avais déjà vu cette expression sur le visage d'hommes mortellement atteints par une balle et conscients d'être morts avant même d'avoir senti la douleur.

Je compris qu'il connaissait maintenant la réponse, et ça me la donna du même coup.

C'était une réponse que je refusais, car elle signifiait que l'inculpation de Gerald Breese entraînerait, d'une manière ou d'une autre, la ruine d'Oncle Ray. Oncle Ray, qui était marié depuis peu à une femme qu'il aimait profondément et qui le lui rendait bien.

D'une voix étrangement déformée, il me dit :

— Jack, il faut que tu saches...

— La ferme, l'interrompis-je.

Je fis volte-face vers Moran.

— Écoutez, l'Irlandais, je sais qui a tué Zimmerman. Le coupable, c'est Breese. Je connais les tenants et les aboutissants de l'affaire, mais ça va être coton à prouver.

— Ah oui ? dit Moran. Donne-nous toujours les tuyaux et on essaiera. *Moi*, en tout cas, j'essaierai. Mais, pour le moment, il faut que je t'emmène au quartier général.

— Non. Demain, il sera trop tard. Nous ne pourrons plus rien prouver, ni vous ni moi. Laissez-moi aller voir Breese maintenant – tout de suite – tant que le fer est chaud... Si ça ne marche pas, je vous suivrai au commissariat et nous en resterons là.

— Mais je ne peux pas attendre, mon vieux ! protesta Moran.

Charlie lui posa une main sur l'épaule.

— Écoutez, l'Irlandais...

— Bon, bon, d'accord, grogna Moran. Mais j'accompagne Jack.

— D'accord, dis-je, mais ne vous montrez pas. Il faut qu'il me croie seul.

— Pourquoi ?

— Je vais tenter un vaste coup de bluff. C'est peut-être une idée complètement dingue, mais je pense que ça peut marcher. Qu'est-ce qu'on attend ? Allons-y !

Aussitôt dit, aussitôt fait : Moran et moi montâmes en voiture. Malgré nos protestations, Charlie, Margie et Oncle Ray s'installèrent à l'arrière.

— La ferme, dit Charlie en claquant la portière. Il s'agit bien d'une fête, non ? Vous n'allez pas vous débarrasser de nous comme ça.

Charlie nous indiqua le chemin pour aller chez Breese.

— Il habite au rez-de-chaussée, l'appartement sur cour, dit-il. Et il est là : c'est éclairé.

— Parfait, dis-je. Encore une chance qu'il habite au rez-de-chaussée. Vous avez un passe-partout, Moran ?

— Ouais, mais je ne sais pas m'en servir.

— Je vais entrer par devant et frapper à sa porte, au bout du hall. Il m'ouvrira. Vous, pendant ce temps, contournez l'immeuble, ôtez vos chaussures et entrez par derrière. Collez l'oreille contre la porte du salon et écoutez.

— C'est très joli, tout ça, mais qu'est-ce qui me prouve que tu ne prendras pas la poudre d'escampette ?

— Rien, répondis-je.

— D'accord, d'accord. Je suis trop bon.

Je descendis de voiture et entrai dans l'immeuble. Je longuai le hall sans me presser, pour réfléchir à ce que j'allais dire et pour donner le

temps à Moran de contourner le bâtiment.

Puis je frappai à la porte.

Dès que le panneau s'entrouvrit, je fonçai. De ma main gauche, je repoussai Gerald Breese au milieu de la pièce ; de ma main droite, je dégainai le pistolet que j'avais acheté à Central Avenue et le braquai sur lui. D'un coup de pied, je refermai la porte derrière moi.

— Je vais te tuer, Breese.

Un léger bruit, à l'arrière de l'appartement, m'apprit que Moran venait de s'introduire dans la place. Breese ne l'entendit pas. Toute son attention était concentrée sur moi et sur le revolver pointé sur le bouton du milieu de sa chemise.

Je fis de mon mieux pour avoir l'air aux abois, fou furieux. À voir la façon dont Breese me regardait, les yeux exorbités, je jouais bien mon rôle. Il était vert de trouille.

— Qu'est-ce qui te prend, Trent ? dit-il en se passant la langue sur les lèvres. Je regrette de t'avoir insulté tout à l'heure, chez Charlie, mais... voyons, on ne tue pas un homme pour si peu !

— Il ne s'agit pas de ça ! grondai-je. Ce que je ne te pardonne pas, c'est d'avoir voulu me faire porter le chapeau pour le meurtre de Zimmerman.

— Tu es cinglé ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Par cupidité. Depuis quelque temps, tu fais chanter mon oncle. Tu sais quelque chose de compromettant sur lui. J'ignore ce que c'est, et je ne veux pas le savoir. Mais tu ne t'es pas contenté de le saigner à blanc ; tu as réfléchi que, s'il venait à toucher l'héritage, tu t'en mettrais plein les poches. Tu as donc décidé de veiller à ce que ce soit lui qui hérite. Tu as fait courir des rumeurs sur mon compte, en engageant un comédien pour les propager. Mais ce soir, quand je suis descendu au *Clinton*, ton copain journaliste se trouvait par hasard dans le hall et il m'a reconnu. Sachant que tu travailles pour la firme qui s'occupe de la succession de mon père, il t'a téléphoné pour te prévenir. C'est pour ça que tu m'as joué cette petite comédie chez Charlie.

De nouveau, il s'humecta les lèvres.

— Je ne vois pas pourquoi j'aurais fait ça.

— C'était une première – et piètre – tentative. Tu as amené Margie chez Charlie et tu t'es interposé entre nous ; ensuite, tu m'as lancé cette fameuse petite phrase pour m'inciter à te casser la figure. Tu voulais que je sois inculpé de coups et blessures et que j'aille en prison avant d'avoir eu le temps de comprendre le fond de l'histoire. – J'eus un petit rire. – Je t'aurais certainement assommé s'il n'avait pas été aussi évident que c'était précisément le but que tu recherchais. Tu en as fait trop. Et ta provocation était puérile.

« Quand tu m'as vu sortir du *Clinton*, tu as eu une meilleure idée.

Zimmerman t'avait dit au téléphone qu'il m'attendait dans ma chambre. Tu as alors décidé d'aller le zigouiller là-bas, en me laissant trinquer à ta place. J'ignore si tu l'as obligé – sous la menace d'une arme – à appeler Lajoie et si tu l'as tué ensuite, ou si tu l'as tué d'abord en te faisant ensuite passer pour lui au téléphone. Ce n'est qu'un détail et je m'en contrefiche.

— C'est ridicule, Trent ! Bon sang, tu ne peux même pas...

— Prouver mes dires ? Non, en effet. Je suis irrémédiablement piégé. C'est pour ça que je vais régler la question à ma façon. Avant de prendre le large, je vais te régler ton compte.

Je serrai les lèvres, comme un homme qui n'a plus rien à ajouter, puis je levai le pistolet et visai. Breese avait le canon à hauteur des yeux. Lentement, je crispai l'index sur la détente.

— Attends !

C'était presque un hurlement. Son visage était d'un blanc crayeux, à présent. Il tendait une main devant lui comme pour dévier la balle.

— Attends ! répéta-t-il d'une voix déformée par la peur. Ne tire pas ! Écoute-moi ! Je te donnerai ta part. Laisse-moi la vie sauve, tu ne le regretteras pas. Dix mille...

— Des clous ! l'interrompis-je. Tu voudrais que j'attende tranquillement dans les parages que tu me donnes le fric ? Tu me prends pour un dingue ?

— Je les ai, ces dix mille dollars ! C'est ce qui me reste de l'argent que ton oncle m'a déjà versé. C'est tout ce que j'ai en liquide, mais je pourrai avoir davantage. Écoute, tu as dit toi-même que tu étais irrémédiablement piégé, donc tu es obligé de fuir de toute manière. Mais avec dix mille dollars, tu pourras faire du chemin.

J'abaissai un peu le pistolet.

— D'accord, dis-je. Mais d'abord, je vais...

Je fis un pas vers lui. Le bout de ma chaussure se prit dans le bord du tapis et je m'effondrai comme une masse.

Le pistolet m'échappa des mains et glissa sur le tapis jusqu'aux pieds de Breese, qui se baissa pour le ramasser.

À l'instant où il se redressait, l'arme au poing, Moran ouvrit brusquement la porte en hurlant :

— Hé, lâchez ça !

Breese fit volte-face. En cette seconde, il dut comprendre qu'il était tombé dans un piège. Il perdit la tête : pivotant vers Moran, il braqua l'automatique sur lui et contracta l'index sur la détente. Le revolver de service du policier le terrassa.

Lentement, je me remis debout. J'avais les jambes en coton.

Moran, ses chaussures dans une main et son revolver dans l'autre, me regardait d'un air furibard. Derrière lui apparurent Charlie, Margie et mon oncle.

— Espèce d'imbécile ! gronda Moran. Tu ne m'avais pas dit que tu avais un pistolet.

— Vous ne me l'avez pas demandé, lui fis-je remarquer.

— Et tu as trouvé moyen de lui lancer pratiquement ton arme ! Faut-il être bête...

— Pas si bête que ça, répliquai-je. J'avais magnifiquement calculé mon coup. Je suis tombé exprès, vous n'avez pas compris ?

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

— Il fallait que je m'y prenne de cette manière, pour que vous soyez obligé de l'abattre. Sinon, au procès, il aurait divulgué ce qu'il savait de compromettant sur l'oncle Ray. Si je l'avais tué moi-même, ç'aurait été un meurtre ; par contre, si c'était vous qui lui tiriez dessus pour vous défendre, ça changeait tout.

Moran eut l'air abasourdi.

— Mais... triple buse, que se serait-il passé si je n'avais pas dégainé assez rapidement ? S'il avait tiré le premier ?

Je lui adressai un large sourire.

— Non seulement le pistolet n'était pas chargé, mais il n'avait pas de percuteur. C'est uniquement pour ça, d'ailleurs, que le type de Central Avenue a accepté de me le vendre sans permis.

— Si je comprends bien, tu t'es servi de moi pour arriver à tes fins. Tu me prends pour un gogo, ou quoi ?

Charlie posa une main sur l'épaule de Moran.

— Écoutez, l'irlandais...

Moran se mit à rire, et je compris que tout allait bien.

Plus que bien, même, à voir l'expression de mon oncle.

Et celle de Margie.

Oui, à partir de maintenant, tout irait pour le mieux.

Des empreintes de pas au plafond

(Footprints on the Ceiling)

La blonde secrétaire de Carter Monk secoua son patron par l'épaule. Le journaliste ouvrit les yeux, leva la tête et ôta les pieds de son bureau pour prendre une cigarette.

— Mon lapin, dit-il d'un ton de reproche, ça ne se fait pas de réveiller ainsi un homme qui a la gueule de bois. D'ailleurs, j'ai déjà remis ma chronique quotidienne. Il y a le feu sur le pont ?

— Un type demande à vous voir.

Monk posa de nouveau ses pieds sur le bureau.

— Je ne suis pas là. Dites-lui que je suis à Hong-Kong. Comment est-il ?

— Grand et beau, comme vous. Mais lui, il a des cheveux. Et il a l'air de tenir une gueule de bois encore pire que la vôtre. C'est peut-être l'un de vos compagnons d'orgie de cette nuit.

Monk rouvrit un œil.

— D'après votre description, ça doit être Barton Webster. Il est beau comme moi, c'est vrai, mais je vous signale qu'il porte une moumoute. Comme il est comédien, il est obligé d'avoir un semblant de cheveux. Quant à moi, j'ai le sommet du crâne un peu dégarni, tout au plus. Faites-le entrer.

Monk ouvrit l'autre œil lorsque Barton Webster pénétra dans le bureau.

— Salut, Bart, dit-il. Prends un siège et pique un roupillon. Vous avez continué le poker, à l'hôtel, après mon départ ? Dis donc, la « première » d'hier soir a eu d'excellentes critiques.

Le comédien s'assit avec précaution, comme pour éviter d'infliger d'inutiles secousses à sa tête endolorie. Il avait de légers cernes sous les yeux. « Bah ! pensa Monk, il lui suffira de se mettre un peu de fard gras pour camoufler ça avant d'entrer en scène ce soir. »

— Figure-toi qu'il m'arrive un truc invraisemblable, Monk, dit Barton Webster. Viens faire un tour à l'hôtel, je voudrais te montrer quelque chose. Si je te dis de but en blanc de quoi il s'agit, tu croiras que je te fais marcher.

Monk alluma sa cigarette.

— Allons, Bart, je sais bien que ce n'est pas ton genre. De toute façon, je suis capable de croire six histoires impossibles avant le petit déjeuner, et je n'en suis même pas encore à cinq. Vas-y, accouche.

Barton Webster rapprocha son siège du bureau.

— Monk, il y a des empreintes de pas sur le plafond de ma chambre. Elles n'y étaient pas quand je me suis couché, après le poker, et ma porte était fermée à clef de l'intérieur. On a peut-être voulu me faire une blague, mais je ne vois pas comment on s'y est pris.

Monk ferma de nouveau les yeux et s'adossa à son fauteuil pivotant.

— Bart, mon vieux, je n'ai rien contre la plaisanterie, mais j'ai la gueule de bois. Tu tiens le rôle principal d'une pièce intitulée *Des empreintes de pas au plafond*, et ça marche du tonnerre. C'est un véritable triomphe. Pourquoi avoir recours à un truc publicitaire ?

— Tu parles d'un truc publicitaire ! glapit le comédien. Monk, si jamais tu parles de ça dans ta chronique, je te balance du haut de l'Empire State Building. Tu ne penses tout de même pas que je voudrais qu'une histoire aussi tordue paraisse dans les journaux ?

— Le titre de la pièce n'est pas une simple coïncidence, Bart. On a peut-être monté ce canular à ton insu, mais ça n'en reste pas moins un canular. Des empreintes de pas au plafond... Peuh !

— Écoute-moi un peu, gratte-papier. Je vais te raconter l'histoire, et tu me diras ensuite qui a pu monter pareil canular – et de quelle façon. Hier soir, après le poker, quand nous avons quitté Joe Riber, je suis monté – seul – dans ma chambre. Je reconnais que je n'étais pas très frais, mais je savais parfaitement ce que je faisais.

« Je me suis couché, mais je n'arrivais pas à dormir. J'ai passé un long moment à réfléchir à la pièce tout en contemplant le plafond. Et, à ce moment-là, les empreintes n'y étaient pas. Ce matin, à mon réveil, elles y étaient. Et ma porte est restée verrouillée toute la nuit, de même que la fenêtre : je ne suis pas amateur d'air frais. Alors, comment ces empreintes sont-elles arrivées là ?

Monk écrasa sa cigarette à moitié consumée et en alluma une autre. Une lueur d'intérêt était apparue dans ses yeux.

— Décris-les-moi, Bart. Leur forme, leur couleur, leur disposition...

— Elles commencent à mi-hauteur du mur, côté nord, puis elles traversent le plafond et s'arrêtent net à l'angle du mur opposé. Elles sont de taille ordinaire, régulièrement espacées, et les empreintes de pied gauche alternent avec les empreintes de pied droit. Elles sont en peinture.

— Tu veux dire qu'elles ont été peintes sur le plafond ?

— Non, répondit l'acteur d'une voix lente. Je ne le pense pas. On dirait des empreintes laissées par des chaussures aux semelles enduites de peinture. En plus, les dernières sont moins nettes que les premières. C'est une sorte de peinture pâle.

Monk sortit une bouteille du tiroir inférieur de son bureau et prit deux verres dans le tiroir supérieur.

— Buons un coup, dit-il. Ça m'aidera peut-être à piger ce que tu entends par « une sorte de peinture pâle ».

Barton Webster prit avec avidité le verre que Monk lui tendait. Il huma le liquide ambré, frissonna et but d'un trait avant de répondre :

— J'entends par là une peinture de couleur pâle. Je suis daltonien. Je ne saurais dire si c'est du bleu pâle, du rose pâle ou autre chose.

— Et tu es certain que ces empreintes n'étaient pas là quand tu t'es couché ?

— Monk, j'étais allongé sur le lit à regarder le plafond et j'ai laissé la lampe allumée un moment. Je n'aurais pas pu manquer de les voir. J'avais la vue passablement embrumée, mais quand même...

— Très embrumée ?

— Un peu trouble, disons. En fait, la chambre elle-même paraissait un peu brumeuse. Mais j'avais l'esprit clair et je ne voyais pas double.

Monk rangea la bouteille dans le tiroir et bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Bart, dit-il, je suis suffisamment tordu pour avoir envie de jeter un coup d'œil sur ces fameuses empreintes. Manifestement, le titre de la pièce dans laquelle tu joues a donné l'idée à quelqu'un de te faire cette blague. Mais je suis curieux de voir comment on a pu réaliser ce coup-là dans une chambre fermée à clef.

Le téléphone sonna à l'instant où ils sortaient dans le hall. Monk s'immobilisa. La blonde décrocha, écouta un moment et déclara dans le combiné :

— Un instant, je vais voir s'il est là.

Elle posa une main sur le récepteur et demanda à son patron :

— Êtes-vous là, Carter ? C'est le sergent Connell. Il a l'air excité.

— Je vais le prendre, dit-il en regagnant son bureau. La journée a déjà si mal commencé que nous n'en sommes pas à une calamité près. — Il prit l'appareil. — Alors, sergent, quoi de neuf ?

— Avez-vous fait un poker cette nuit à l'*Hôtel Corey*, Monk ?

— J'essaie de l'oublier, sergent. Mais nous n'avons pas joué d'argent ; seulement des petits jetons bleus. Vous n'avez rien contre nous, sergent.

— Les autres joueurs étaient bien Joe Riber, Bill Corey et Barton Webster ?

— Exact. Tim Blaine s'est joint à nous un moment, le temps de perdre sa chemise. Vous connaissez Tim ? Il joue le rôle d'un sergent de police dans *Des empreintes de pas au plafond*, et on découvre à la fin que c'est lui le méchant. Vous devriez faire sa connaissance.

— Écoutez, Monk, il faut que vous veniez nous retrouver ici, à l'hôtel.

— C'est comme si j'y étais déjà. Mais en quoi des empreintes de pas au plafond peuvent-elles intéresser un flic respectable comme vous ? Des clients se seraient-ils plaints du bruit ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Monk. Bill Corey a été tué.

Si vous savez où est Barton Webster, dites-lui de venir aussi.

Carter Monk émit un sifflement silencieux.

— Bart est ici, avec moi. Nous arrivons immédiatement. Comment Corey a-t-il été tué ?

Lorsque Monk raccrocha, son visage arborait une expression hébétée. Webster le saisit par le bras.

— Ai-je bien entendu, Monk ? Bill Corey est mort ? Bonté divine ! A-t-il été assassiné ?

Monk le regarda, l'air pantois.

— D'après le sergent Connell, tout porte à croire que Bill est tombé du plafond et s'est cogné la tête par terre. Dans la chambre voisine de la tienne.

Monk accorda peu d'attention aux panneaux de signalisation, si bien qu'il mit un temps record pour se rendre en voiture à l'*Hôtel Corey*.

Deux policiers montaient la garde dans le hall. Monk leur adressa un signe de tête et prit l'ascenseur jusqu'au septième étage, suivi de Webster.

Le sergent Connell se tenait sur le seuil de la chambre 711, la chambre voisine de celle de l'acteur.

— Par ici, Monk, dit-il. Regardez ça et voyez si vous y pigez quelque chose.

Monk s'arrêta à la porte. Webster risqua un coup d'œil par-dessus son épaule.

Bill Corey, le propriétaire de l'*Hôtel Corey*, gisait presque au centre de la pièce. Il portait un pyjama rayé et des chaussures beige clair. Il avait les pieds tournés vers la porte, et Monk vit que les semelles de ses souliers étaient couvertes de peinture bleu pâle.

Monk leva alors la tête et vit les empreintes de pas au plafond.

Elles étaient de la même couleur bleu pâle. Elles commençaient au bord du plafond – du côté de la cloison contiguë à la chambre de Barton Webster – et continuaient jusqu'à un point situé juste au-dessus du cadavre de Bill Corey. Là, elles s'arrêtaient net.

— C'est dingue, dit le sergent. Ou alors, c'est moi qui débloque. Ça n'a ni queue ni tête. Quelqu'un a peut-être voulu monter un canular débile en s'inspirant de la pièce dans laquelle votre ami a triomphé hier soir. Nous commençons juste à creuser cette piste, Monk. Que savez-vous de Bill Corey, exactement ?

— Bill Corey était un de mes amis, répondit Monk. C'était un chic type. Il était propriétaire de cet hôtel, mais il ne vivait que pour le jeu. Bill était un flambeur, le genre de gars à miser mille dollars sur une seule carte.

— Couchait-il toujours dans cette pièce ? On a bien trouvé quelques vêtements à lui, mais pas beaucoup pour un type qui avait de l'oseille.

Monk secoua la tête.

— Il habitait à Long Island City. Mais quand il avait envie de rester en ville, il se réservait toujours cette chambre. Le numéro 711 : l'instinct du joueur de poker...

— Apparemment, ça ne lui a pas porté chance.

— Il a eu de la chance au poker, cette nuit, intervint Barton Webster. Il a empoché mille dollars, aux dépens essentiellement de Joe Riber. Mais il ne semble pas avoir eu de chance après la partie, en effet. Avez-vous vu ma chambre, sergent ?

— *Votre* chambre ? Pas encore. Pourquoi ? Quelque chose d'anormal ?

L'acteur acquiesça.

— D'autres empreintes de pas. J'en parlais justement à Monk quand vous avez téléphoné. Venez, je vais vous montrer.

Webster déverrouilla la porte de sa chambre, le 709. Debout sur le seuil, le sergent considéra le plafond avec stupéfaction. Monk passa devant lui et s'approcha du lit. Il alluma la lampe de chevet, puis l'éteignit.

— C'est cette lampe-là que tu as allumée cette nuit, Bart ? demanda-t-il.

— Oui. Le plafonnier ne marchait pas. L'ampoule est grillée, je suppose.

Monk retourna près de la porte et actionna l'interrupteur.

— Ça ne marche toujours pas. Dis-moi, Bart, la lumière de cette lampe te paraît-elle plus vive maintenant que cette nuit ?

— Hummm... Oui, effectivement. Comme je te l'ai dit, la chambre donnait l'impression d'être embrumée quand je me suis couché.

Monk disposa une chaise au centre de la pièce et grimpa dessus pour atteindre le plafonnier. Il retira le globe en verre dépoli et tâta l'ampoule.

— Elle était dévissée, grogna-t-il. Maintenant, faisons un nouvel essai.

Le sergent Connell actionna l'interrupteur – avec succès, cette fois.

— Laissez allumé, lui dit Monk. Tant que je suis là-haut...

Il examina attentivement les empreintes bleu pâle.

— C'est bien de la peinture, dit-il. Mais on ne les a pas peintes directement sur le plafond. On les a « imprimées » avec des chaussures, en se servant probablement d'une perche. Pour ta gouverne personnelle, Bart, je te signale qu'elles sont bleu clair.

Devant l'expression surprise de Connell, l'acteur expliqua pourquoi il n'avait pas distingué la couleur des empreintes.

À l'instant où Monk descendait de la chaise, Hank Murgatroyd, le détective de l'hôtel, apparut sur le seuil.

— Je vous trouve enfin, sergent ! dit-il. Vos collègues continuent d'interroger Joe Riber.

— Ont-ils découvert quelque chose ?

Murgatroyd se laissa tomber sur un siège.

— J'ai les pieds en compote, gémit-il. Quelle journée ! Nous avons recueilli tous les détails sur cette fameuse partie de poker. Le nommé Tim Blaine n'a joué qu'une petite heure. Il a paumé soixante-dix dollars et ça lui a suffi. Mr. Webster, lui, a perdu environ cent cinquante dollars.

— Cent soixante-cinq, pour être précis, intervint le comédien.

— D'accord, cent soixante-cinq. Carter Monk a gagné à peu près l'équivalent. C'est Joe Riber qui a laissé le plus de plumes. Il a paumé environ mille dollars, qui sont allés à Bill Corey.

— Ce Joe Riber écrit des pièces de théâtre, si je ne m'abuse ? dit le sergent.

— C'est l'auteur de *Des empreintes de pas au plafond*, répondit Monk. Il avait touché un chèque de mille dollars à titre d'avance sur les droits. *Avait touché*, je dis bien. Avec cet argent, il a appris deux choses : primo, qu'un flush est plus fort qu'une séquence ; secundo, qu'une séquence est plus forte qu'un brelan.

Le sergent était de nouveau absorbé dans la contemplation du plafond.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi tordu, Monk. Qui a fait ces empreintes là-haut... et pourquoi ?

Monk s'assit au bord du lit.

— À mon avis, dit-il d'un air songeur, c'est Bill Corey. Il s'est absenté environ une demi-heure, après minuit, sous prétexte qu'il avait à faire à la réception. En fait, je pense qu'il avait décidé de jouer un bon tour à Bart, ici présent, qui avait du vent dans les voiles.

Le sergent ouvrit de grands yeux incrédules.

— Il aurait imprimé lui-même ces empreintes au plafond, en tenant au bout d'un bâton des chaussures aux semelles enduites de peinture ? Mais, dans ce cas, pourquoi Webster ne les a-t-il pas vues cette nuit ?

— Parce qu'il est daltonien, répondit Monk. Je suppose que Bill le savait. Pas vrai, Bart ?

L'acteur acquiesça.

— Joe Riber et Tim Blaine le savaient aussi. C'est pour ça que nous nous servons uniquement de jetons bleus et blancs, au poker. Je peux distinguer les blancs des colorés, alors que je confondrais les bleus et les rouges.

Le sergent eut l'air plus déconcerté que jamais.

— Il les voit pourtant bien, maintenant ?

— Oui, mais cette nuit, Bill – si tant est que ce soit lui l'auteur du canular – a dévissé l'ampoule du plafonnier. Et je suppose qu'il a changé l'ampoule de la lampe de chevet pour la remplacer par une bleue. D'après Bart, la chambre baignait dans une sorte de pénombre

brumeuse : c'est exactement l'impression que lui aurait donnée une lumière bleutée, puisqu'il ne distingue pas cette couleur. La lumière bleutée avait en outre l'avantage de rendre invisibles ces empreintes bleu pâle, même pour une personne dotée d'une vue normale.

« Pas à dire, le gag était bien conçu... Bart, qui venait de jouer le rôle principal dans *Des empreintes de pas au plafond*, se réveillerait le lendemain matin en voyant des empreintes de pas sur le plafond de sa chambre. Des empreintes qui – penserait-il – n'y étaient pas la veille au soir. Ça le turlupinerait pendant des semaines.

Connell jeta son mégot dans la corbeille à papiers et mit un nouveau cigare entre ses lèvres.

— Si c'est Bill Corey qui a fait le coup, objecta-t-il, qui a remis l'ampoule d'origine sur la lampe ? Celle-ci n'est pas bleue, et Bill a été tué cette nuit.

— L'homme qui a changé l'ampoule n'est autre que l'assassin de Corey, répondit Monk. Corey a sans doute parlé de son canular à une certaine personne, laquelle a repris à son compte la plaisanterie en la retournant contre son auteur. N'importe qui a pu entrer dans cette pièce en l'absence de Bart pour changer l'ampoule.

Le sergent battit des paupières et secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Je vais jeter un coup d'œil dans la chambre de Joe Riber. Vous pouvez m'accompagner ou rester ici, au choix, mais interdiction de quitter l'hôtel. C'est valable pour vous, Monk, comme pour Mr. Webster.

Il sortit dans le couloir et Monk le suivit.

— À tout à l'heure, Bart, dit le journaliste. Hé, sergent, attendez-moi ! Je ne peux pas marcher aussi vite, j'ai la gueule de bois.

Il rattrapa Connell devant l'ascenseur. Le sergent appuya sur le bouton d'appel et se tourna vers Monk :

— Vous le connaissez bien, ce Joe Riber ? On n'a pas retrouvé de chèque de mille dollars dans la chambre de Bill Corey. Pensez-vous que Riber ait tué Corey pour récupérer son chèque ?

— Non, répondit Monk après réflexion. Mais ce n'est pas impossible. Voilà comment je vois le tableau. Bill Corey est monté chez Barton pour exécuter son canular. Quand il a eu la certitude que Webster s'était couché sans rien remarquer, il a probablement mis quelqu'un d'autre dans la confidence : une personne qui avait un motif de tuer Bill et qui lui a flanqué un gnon sur le crâne. Son crime accompli, l'assassin a imprimé sur le plafond de la chambre de Bill d'autres empreintes, identiques à celles de la chambre de Bart. Avec un certain sens de l'humour macabre, il a fait s'arrêter les empreintes juste au-dessus du cadavre et a mis aux pieds de Bill les chaussures enduites de peinture. Ces souliers beiges appartiennent bien à Bill ; je les

reconnais. C'est ce qui me donne à penser que c'est Bill Corey l'auteur du canular destiné à Barton Webster.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Ils montèrent dans la cabine et descendirent au quatrième étage.

— Mais pourquoi l'assassin s'est-il donné tant de mal après avoir tué Corey ? protesta le sergent. Il faut être maboul pour faire de l'humour quand on vient de commettre un meurtre.

— Il n'a pas fait ça uniquement pour s'amuser, sergent ; il voulait aussi brouiller les pistes. N'oubliez pas une chose : si je n'avais pas pensé à cette histoire d'ampoule bleue, nous n'aurions jamais compris comment ces empreintes étaient apparues dans la chambre de Bart. Tout le monde aurait pédalé dans la semoule jusqu'à ce que l'affaire soit classée.

Le sergent frappa à la porte de la chambre de Joe Riber et entra sans attendre de réponse. Monk le suivit.

Joe Riber était assis sur une chaise, près de la fenêtre, encadré de deux policiers de la brigade criminelle qui l'assaillaient de questions à tour de rôle.

— Ne te laisse pas intimider, Joe, dit Monk avec un grand sourire. Je leur ai dit que nous n'avions pas joué d'argent hier soir. C'est la version officielle. N'en démords pas.

Suivi par les regards noirs des policiers, il traversa la pièce et entra dans la salle de bains. Il prit un gant de toilette, le passa sous le robinet d'eau froide, l'essora presque complètement et le mit sur sa tête, avec son chapeau par-dessus. Tant que le gant serait froid, ça apaiserait un peu sa migraine.

Murgatroyd, le détective de l'hôtel, était entré dans la chambre pendant que Monk s'affairait dans la salle de bains. Monk vit qu'il tenait à la main une ampoule électrique bleue.

— ...dans la chambre de Tim Blaine, expliquait le détective. Au fond de la corbeille à papiers. Or nous avons établi que c'était une ampoule bleue qui avait empêché Barton Webster de voir ces empreintes bleu pâle.

Monk le foudroya du regard.

— Ouais, Murgatroyd, c'est exact. *Nous* avons établi ce point.

Il s'approcha de la fenêtre ouverte et respira l'air frais à pleins poumons. Au-dessus de sa tête, il vit la grande enseigne portant l'inscription : *Hôtel Corey*.

Il la contempla un moment, les yeux écarquillés, puis il se redressa vivement et se dirigea vers la porte.

— J'ai quelqu'un à voir, sergent, dit-il.

— N'essayez pas de quitter l'hôtel, Monk. On ne vous a pas encore interrogé en détail.

Monk alla frapper à la porte du 709.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit la voix de Barton Webster.

Le journaliste entra. Allongé sur son lit, Webster lisait. Monk se dirigea tout droit vers l'une des fenêtres, celle qui se trouvait au pied du lit.

— Je voudrais vérifier un détail qui m'est revenu à l'esprit, Bart. Le store de cette fenêtre est cassé, n'est-ce pas ?

— Ça fait deux jours que je réclame à cor et à cri qu'on me le change. Cette foutue enseigne, dehors...

— Cette enseigne clignotante éclaire ta chambre la nuit, l'interrompt Monk. Et toutes les soixante secondes environ, elle diffuse *une lumière rouge*. Donc, que tu sois daltonien ou pas, les empreintes bleu pâle ont dû te crever les yeux dès que tu as éteint ta lampe de chevet.

L'acteur posa son livre et se redressa lentement.

— Monk, j'ai laissé la lampe allumée jusqu'à... jusqu'au moment où je me suis endormi.

— Et tu n'as pas regardé une seule fois le plafond après avoir éteint, alors que tu étais couché ? Allons donc ! Écoute, Bart, il y a plusieurs choses qui ne me plaisent pas. Primo, tu as essayé de rejeter les soupçons sur Joe Riber en faisant disparaître son chèque. Secundo, tu as caché l'ampoule bleue dans la chambre de Blaine pour le faire accuser. Sans parler du fait que tu as tué Bill Corey, qui était l'un de mes meilleurs amis. Combien devais-tu à Bill ?

Webster s'assit au bord du lit.

— Quelle idée saugrenue ! Qu'est-ce qui te fait croire que je lui devais de l'argent ?

— Laisse-moi te reconstituer ce qui s'est passé, Bart. Cette nuit, pendant le poker, Bill Corey est monté ici pour exécuter son plan. Toi, tu t'es couché sans rien remarquer et tu as éteint la lampe de chevet. Mais quand l'enseigne de l'hôtel s'est mise à clignoter... tu as vu les empreintes.

« Sur le moment, ça t'a sans doute causé un choc. Mais tu as vite compris qui avait fait le coup. Ça t'a mis en colère, parce que tu avais eu peur. Sachant que Bill Corey dormait dans la chambre voisine, tu es allé le voir, décidé à lui sonner les cloches.

« Et vous vous êtes disputés. Peut-être s'est-il emporté, lui aussi, et t'a-t-il rappelé qu'il avait des reconnaissances de dettes signées de ta main. Profitant d'un instant d'inattention, tu t'es emparé d'un presse-papiers ou d'un objet quelconque et tu l'as frappé à la tête. Peut-être avais-tu décidé dès le départ de le tuer, afin d'échapper à tes dettes de jeu.

Lentement, l'acteur se leva. Il regardait Monk avec attention, mais son visage n'exprimait qu'un vif intérêt.

— Continue, dit-il. Tu devrais écrire des pièces de théâtre, Monk. Tu

as raté ta vocation.

— J'ignore si tu avais vraiment l'intention de tuer Corey. Peut-être as-tu simplement agi sous le coup de la colère, surexcité par tout l'alcool que tu avais bu. En tout cas, ce meurtre a eu vite fait de te dégriser, et tu as cherché le moyen de t'en sortir. Comme tu ne pouvais pas faire disparaître les empreintes de ton plafond, tu as repris la méthode de Corey et tu as ajouté d'autres empreintes dans sa chambre, afin de mystifier la police. Tu as planqué des indices visant à incriminer Joe Riber et Tim, puis tu es venu m'entretenir de ces fameuses empreintes avant que les flics ne les découvrent.

D'un pas dégagé, Monk s'approcha du panier à papiers.

— Ce meurtre a désorganisé les habitudes de l'hôtel, Bart, et les femmes de ménage n'ont pas encore vidé les corbeilles... Je vois là un bout de papier carbonisé. S'il s'agit du chèque que Joe Riber a donné à Bill, la police pourra l'établir grâce au filigrane du papier. D'autre part, je te signale qu'on a relevé des empreintes sur l'ampoule bleue. As-tu songé à ce détail quand tu l'as dévissée ?

Les yeux du comédien s'étrécirent. Il recula vers le lit et, avant que Monk ait pu deviner son intention, il plongea la main sous l'oreiller et en sortit un petit revolver nickelé.

— Reste où tu es, Monk, ordonna-t-il. Et pas un geste. Apparemment, il va falloir que je mette les bouts.

Il ouvrit la porte de la grande armoire qui trônait près du lit et, de sa main libre, il préleva dans sa garde-robe des vêtements féminins surannés.

— La tante de Charlie(4) ! dit Monk en souriant. Je ne pensais pas revoir un jour ce costume. Bien sûr, il est passablement démodé, mais il te permettra peut-être de tromper la vigilance des flics postés en bas. J'espère que non.

Sur les ordres de l'acteur, Monk se tourna face au mur. Barton Webster put ainsi sans risque poser le revolver et se servir de ses deux mains pour se changer. Lorsqu'il eut presque terminé, il ordonna :

— Apporte-moi ma trousse de maquillage. Dans l'armoire de la salle de bains.

Monk lui apporta un bâton de rouge à lèvres, du fard à joues et un crayon à sourcils, puis il se tourna de nouveau face au mur. L'acteur entreprit de se grimer, tout en surveillant du coin de l'œil le journaliste dans son miroir de poche.

— Pas un geste, Monk.

Le comédien avait déguisé sa voix pour la mettre en harmonie avec son costume.

Monk sentit ce qui allait venir. Il entendit des hauts talons marteler le plancher dans sa direction. Il n'osa pas se retourner ; il savait que Barton Webster n'hésiterait pas à tirer.

Il détendit ses genoux pour accompagner le coup imminent, en espérant que le gant de toilette, sous son chapeau, amortirait suffisamment le choc pour qu'il ne perde pas connaissance...

Le sergent Connell lui jetait de l'eau à la figure. À grand-peine, Monk se mit en position assise et se prit la tête à deux mains.

Le sergent tenait le chapeau de Monk et considérait d'un air stupéfait le gant de toilette humide qui se trouvait à l'intérieur.

— Il a dû vous flanquer une sacrée beigne, dit-il, pour arriver à vous mettre K.O. avec ça ! Nous l'avons épinglé dans le hall, Monk.

Le journaliste parvint à se lever en prenant appui sur une chaise.

— Ce coup était destiné à tuer, sergent. Bart a dû se sentir acculé. En tout cas, c'est bien la première fois que je dois la vie à une gueule de bois. Sans ce gant de toilette...

Monk se pencha sur le bureau pour attirer le téléphone à lui. Il porta le récepteur à son oreille et donna à la standardiste de l'hôtel le numéro de son bureau au *Blade*.

— Restez là et écoutez, sergent, dit-il. Je vais dicter mon article sur l'affaire et je n'ai pas envie de répéter deux fois la même chose. Dès que j'en aurai terminé avec ce coup de fil, je louerai une chambre ici même et je dormirai trois jours d'affilée.

Dans l'appareil, une voix annonça :

— Ici la secrétaire de Carter Monk.

— C'est moi, mon lapin, dit Monk. Vous avez de quoi écrire ? Voilà mon papier sur le meurtre de Bill Corey. Exclusif. Vous donnerez ça directement au rédac'chef.

Après avoir dicté rapidement pendant dix minutes, il s'enquit :

— Vous avez tout noté ?

— Bien sûr, Carter. Mais comment se fait-il que la police ait arrêté Barton Webster dans le hall de l'hôtel ? Si vous étiez dans les pommes, vous n'avez pas pu donner l'alerte.

Malgré son crâne douloureux, Monk se fendit d'un grand sourire.

— J'avais fait le nécessaire, mon lapin. En allant chercher la trousse de maquillage, je me suis souvenu que Bart était daltonien. Il y avait un crayon gras sur la tablette du lavabo ; j'en ai cassé le bout, que j'ai enfoncé dans le bâton de rouge à lèvres. Et j'avais dans ma poche un morceau de crayon rouge de la même taille que le crayon à sourcils qui était sur l'étagère.

« Je n'ai pas eu le temps de toucher au fard à joues, mais je pensais bien que les poulets qui montaient la garde dans le hall ne laisseraient pas passer sans broncher une bonne femme aux lèvres noires et aux sourcils rouges.

Homicide mode d'emploi

(Handbook for Homicide)

CHAPITRE I

La route d'Einar

Il tombait des hallebardes et je n'y voyais pas à plus de six mètres devant moi. Je roulais sur une sinueuse route de montagne, pleine de dos d'ânes et de tournants inattendus apparemment ménagés par un ingénieur plus habitué à construire des scenic railways que des routes nationales.

Pire, la chaussée était de la gadoue visqueuse et gluante. Je devais rouler vite pour ne pas m'enliser, mais je devais rouler lentement pour ne pas quitter la route et tomber dans le ravin, je ne sais combien de mètres plus bas.

Quand je m'étais arrêté à Scardale, soixante kilomètres derrière, les gens m'avaient conseillé d'attendre la fin de la tempête pour aller à l'observatoire d'Einar. À présent, je m'apercevais qu'ils avaient dit cela en connaissance de cause.

Soudain, je freinai brutalement – en proférant une remarque que je ne rapporterai pas ici. La voiture dérapa et commença à s'enfoncer dans la boue.

Devant moi, au milieu de la route étroite, juste à la limite de mon champ de vision, une double apparition avait surgi. Lorsque je m'immobilisai à un mètre cinquante de l'obstacle, je pus constater qu'il s'agissait d'un homme et d'un mulet qui venaient en sens inverse.

Le mulet portait sur ses flancs deux grandes caisses en bois. De toute évidence, nous n'avions pas la place de nous croiser.

Derrière moi, à une vingtaine de mètres, il y avait un endroit où la chaussée était plus large. Mais derrière moi, la route montait. Je passai la marche arrière et fis ronfler le moteur. Les roues patinèrent dans la boue et s'enfoncèrent encore plus.

Baissant la vitre, je hurlai pour couvrir le vacarme de la pluie battante :

— Je ne peux pas reculer ! À quelle distance derrière vous y a-t-il un endroit où on puisse se croiser ?

L'homme secoua la tête. Je vis que c'était un jeune Indien, assez beau et superbement mouillé.

Il ne m'avait apparemment pas compris, car son hochement de tête ne constituait en rien une réponse à ma question. Je réitérai ma demande et, cette fois, il répondit :

— Trois kilomètres !

Je laissai échapper un gémissement. Si je devais attendre qu'il rebrousse chemin sur trois kilomètres avec son mulet, ç'en était fini de mes chances d'arriver à Einar avant la nuit. Mais l'Indien n'avait pas l'air de vouloir faire demi-tour. Je le vis dénouer la corde qui arrimait les caisses aux flancs de l'animal.

— Hé ! dis-je. Qu'est-ce que... ?

Je compris alors son idée. C'était astucieux : une fois délesté de son fardeau, le mulet pourrait passer sans difficulté ; ensuite, l'homme n'aurait plus qu'à le recharger.

Il ôta l'une des boîtes, s'approcha de la voiture et posa la caisse sur le toit, au-dessus de ma tête.

Je fus sur le point de protester, mais je m'abstins. La boîte paraissait légère et ne risquait guère d'érafler la carrosserie.

Je demandai à l'homme ce qu'il y avait dedans.

— Serpents à sonnette, dit-il.

— Dieu du ciel ! Pour quoi faire ?

— Moi vendre peaux et sonnettes à touristes. Et venin, moi vendre à pharmacie.

— Ah...

Je me pris à espérer que les boîtes ne s'ouvriraient pas pendant qu'elles étaient sur ma voiture. Des crotales en liberté sur la banquette arrière, il ne me manquerait plus que ça.

— Vous vouloir acheter beau crotale ? Pas cher.

— Non, merci.

Il inclina la tête et contourna la voiture avec son mulet, en longeant le ravin. Après quoi, il revint chercher les boîtes pour les fixer de nouveau sur les flancs de l'animal.

— Merci ! lui criai-je.

Je mis en première. Théoriquement, dans la descente, ça devait démarrer sans problème. Mais ça ne démarra pas.

J'ouvris la portière et me penchai pour regarder les roues. Elles étaient enfoncées jusqu'aux moyeux.

Le mulet, les crotales et l'Indien repartaient dans l'autre sens. J'appelai l'Indien, qui revint vers moi.

— Changé d'avis ? dit-il. Acheter serpent à sonnette ?

— Non, désolé. Je voudrais simplement que votre bestiole tire ma voiture de là, si possible.

— Drôlement enfoncée, dit-il en considérant les roues.

— Oui, mais je suis dans le sens de la pente. Si je pousse le moteur pendant que votre mulet tire, ça devrait marcher.

— Vous avoir câble ?

— Non, mais vous avez la corde qui maintient vos boîtes.

— Pas assez solide.

— Cinq dollars, dis-je.

Il acquiesça, retourna auprès du mulet et détacha les boîtes. Cette fois, il les posa par terre, dans la boue. Il enroula la corde autour de mon pare-chocs avant et la noua solidement. Puis il ramena le baudet devant la voiture et lui attacha la corde autour du cou.

Au bout de dix minutes d'efforts, la voiture était toujours embourbée. Je me penchai à la portière et suggérai à l'Indien :

— Secouez la voiture pendant que la bête tire !

Nous essayâmes cette méthode. Les roues se remirent à patiner furieusement, puis les pneus accrochèrent. La voiture fit un bond subit – trop subit – et ce que j'aurais dû prévoir arriva. Je freinai brutalement, mais il était trop tard.

Le mulet s'était arrêté net dès que la tension de la corde s'était relâchée. La calandre de la voiture lui avait heurté obliquement la croupe, l'envoyant dans le vide. La voiture fit une embardée vers le bord de la route et la corde céda avec un bruit sec.

Sans me soucier de la gadoue qui m'arrivait aux genoux, je descendis de voiture et rejoignis précipitamment l'Indien, qui regardait dans le ravin.

— Ce n'est pas profond à cet endroit, dit-il. Mais bon sang, je n'ai pas emporté mon fusil. Passez-moi une manivelle ou quelque chose de lourd.

Je remarquai à peine le changement qui était intervenu dans sa façon de parler.

— J'ai un revolver, dis-je. Arriverez-vous à descendre et à remonter ?

— Sans problème.

Je lui tendis le revolver et il s'engagea dans la pente. Je le suivis des yeux pendant les premiers mètres, puis la pluie diluvienne le déroba à ma vue. Il n'y eut pas de coup de feu. Au bout d'une dizaine de minutes, l'Indien réapparut.

— Je n'en ai pas eu besoin, dit-il en me rendant mon revolver. Il était mort, le pauvre.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien. Il va falloir que je planque mes caisses et que je marche.

— Écoutez, je vais à l'observatoire d'Einar. Venez avec moi ; vous n'aurez qu'à regagner la ville avec la première voiture qui fera le trajet. Combien valait votre mulet ?

— Merci pour le bout de conduite, dit-il. J'accepte. Par contre, c'est entièrement de ma faute si j'ai perdu Archimède. J'aurais dû prévoir ce qui allait arriver...

Dites donc, vous avez intérêt à bouger cette voiture avant qu'elle ne s'enlise à nouveau.

C'était un conseil avisé. Et opportun : la voiture démarra tout juste.

Je roulai à petite allure, pour laisser le temps à mon compagnon d'attacher les caisses à l'arrière et de monter près de moi.

— Y a-t-il vraiment des crotales dans ces boîtes, ou bien est-ce un gag du même tonneau que l'accent « Grand Chef Sioux » ? lui demandai-je.

Il sourit.

— Non, elles contiennent bien des crotales. Soixante en tout. Un type de Scardale m'a engagé comme rabatteur : il se lance dans l'élevage de serpents pour approvisionner en venin des laboratoires pharmaceutiques.

— J'espère que les caisses sont hermétiquement fermées.

— Rassurez-vous, elles sont clouées... Au fait, je m'appelle Charlie Lightfoot.

— Enchanté. Moi, je m'appelle Bill Wunderly et je vais à Einar prendre mon nouveau poste.

— Ça alors ! dit-il. Vous êtes astronome ? Assistant ?

— Ni l'un ni l'autre. Je suis une sorte de comptable. Je voudrais bien m'y connaître en astronomie.

Oui, cela faisait plusieurs années que j'avais ce désir : depuis le jour où j'étais tombé amoureux d'Annabel Burke. Cela remontait à l'époque où Annabel passait sa maîtrise de maths et rédigeait sa thèse sur les facteurs de probabilité en mécanique quantique.

Ça paraissait incroyable qu'une fille ayant le minois et la silhouette d'Annabel pût avoir la bosse des maths, et pourtant c'était le cas.

Pire, elle avait le virus de l'astronomie. Elle aimait les télescopes et votre serviteur, mais quand il avait fallu qu'elle choisisse entre les deux, j'avais tiré le mauvais numéro. Elle avait accepté un emploi d'assistante à Einar, l'observatoire le plus isolé et le plus inaccessible du pays.

Et puis, un mois plus tôt, Annabel m'avait écrit pour m'annoncer qu'il allait y avoir un poste vacant à l'observatoire, un poste qui entraînait dans le champ de mes compétences.

J'avais envoyé une fervente lettre de candidature, et j'étais maintenant en route pour prendre mon emploi. Ni la pluie torrentielle, ni la gadoue, ni la nuit noire, ni les serpents à sonnette ne m'empêcheraient d'arriver à Einar.

— Vous avez quelque chose à boire ? demanda Charlie.

— Dans la boîte à gants. Excusez-moi, j'aurais dû songer à vous le proposer. Vous êtes trempé jusqu'aux os.

Il éclata de rire.

— La pluie ne m'a jamais fait de mal. Par contre, le régime sec...

— Vous êtes étudiant à Haskell(5), Charlie ?

— Non. À Oxford.

— Là, vous me faites marcher !

— Même pas. – J’entendis le glouglou du liquide lorsqu’il porta la bouteille à ses lèvres. – On a trouvé du pétrole dans la réserve de P’pa.

Incrédule, je lui lançai un regard en coulisse. Il avait l’air sérieux.

— Vous vous demandez pourquoi je chasse les serpents ? dit-il. D’abord, parce que ça me plaît. Ensuite... Tenez, si ce flacon faisait un litre au lieu d’un demi-litre, je vous montrerais.

— Qu’est devenu l’argent du pétrole ?

— P’pa l’a toujours. Mais quand je suis allé en prison pour la troisième fois, il m’a coupé les vivres. Je ne le lui reproche pas, remarquez... Dites, allez-y mollo dans cette descente. En bas, il y a un pont qui a été emporté par les flots il y a quatre ans, la dernière fois qu’il y a eu une grosse tempête comme celle-ci.

Mais le pont était encore là. Les eaux tourmentées d’une rivière en crue bouillonnaient presque au niveau de la passerelle en planches. Je retins ma respiration pendant que nous traversions.

— S’il continue à pleuvoir comme ça, dit Charlie, il n’y aura plus de pont d’ici une heure. Vous n’auriez pas une autre bouteille de cet excellent rye, par hasard ?

— Non. Comment vous y prenez-vous pour attraper les crotales, Charlie ?

— J’utilise une longue baguette avec, à l’extrémité, un lacet passé dans un trou. Je passe la boucle autour du serpent et je tire sur les bouts de la cordelette pour serrer le nœud. Ensuite, il n’y a plus qu’à ramener la baguette avec précaution et saisir le crotale par la peau du cou.

— Et ceux que vous ne voyez pas ?

— Ils mordent. Mais je porte de grosses chaussures et, sous mon pantalon, d’épaisses jambières en cuir. Comme ils ne frappent pas à une grande hauteur, je ne risque rien tant que je reste debout. – Il émit un petit rire. – Vous devriez entendre le bruit qu’ils font quand ils mordent mes molletières. Quand je mets le pied dans un nid de crotales, on croirait entendre le tambourinement de la pluie sur un toit de tôle.

Je réprimai un frisson, en regrettant de lui avoir posé la question.

Soudain, devant nous, je vis des lumières.

— Tournez tout de suite à gauche, dit Charlie. Autant rentrer directement la voiture au garage.

Suivant ses instructions, je contournai la vaste coupole qui couronnait l’extrémité nord du bâtiment. Apparemment, quelqu’un nous avait entendus arriver ou avait vu la lueur des phares, car les portes du garage s’ouvrirent.

— Vous connaissez l’endroit, Charlie ? demandai-je.

— Si je le connais ? dit-il d’un ton surpris. Vous parlez, Bill ! C’est moi qui l’ai conçu.

Chute d'un corps

Annabel était encore plus belle que dans mon souvenir. Dès que je la vis, j'eus envie de la prendre dans mes bras malgré la présence dans le hall, avec nous, de Charlie Lightfoot et du type en salopette qui m'avait fait entrer dans le garage avant de nous conduire dans le bâtiment principal.

Mais quelque chose me disait que je n'avais pas intérêt à essayer. En outre, j'étais debout au milieu d'une flaque d'eau et j'étais aussi trempé que si j'étais venu à la nage et non en voiture.

Vêtue d'une blouse blanche, Annabel paraissait fraîche, pimpante et parfaitement au sec.

— Vous auriez dû attendre à Scardale la fin de la tempête, Bill. Je suis surprise que vous soyez arrivé jusqu'ici. Bonsoir, Charlie.

— Salut, Annabel, dit Charlie. Maintenant que Bill est en de bonnes mains, je vais emprunter des vêtements secs. À tout à l'heure.

Il nous quitta. Malgré ses grosses chaussures humides, il marchait aussi silencieusement qu'une ombre. Annabel se tourna vers l'homme en salopette.

— Otto, veuillez conduire Mr. Wunderly à sa chambre, je vous prie.

L'homme acquiesça et tourna les talons. J'allais le suivre quand Annabel me retint :

— Un instant, Bill. Voici Mr. Fillmore.

Un homme grand, saturnien, venait de sortir de l'une des pièces donnant sur le hall.

— Enchanté de faire votre connaissance, Wunderly, dit-il en me tendant la main. Annabel nous a beaucoup parlé de vous. Je suis certain que vous êtes exactement l'homme qu'il nous faut.

— Merci, dis-je. Merci infiniment.

Je crois que je le remerciais surtout de m'avoir dit qu'Annabel avait beaucoup parlé de moi.

Je me souvins d'avoir déjà entendu prononcer son nom : Fergus Fillmore, le sélénologue distingué.

Une minute plus tard, je montai l'escalier à la suite du gardien et entrai dans la chambre qui allait désormais être la mienne. Sans perdre de temps, je me déshabillai et enfilai des vêtements secs. Puis je retournai vivement en bas.

Dans le living-room, une partie de bridge était en cours. Annabel et Fergus Fillmore jouaient ensemble. Ils avaient pour adversaires un jeune homme de belle prestance et une jeune femme dont l'air sérieux était encore accentué par des lunettes à monture d'écaille.

Annabel fit les présentations :

— Zoe, voici Mr. Wunderly. Bill, je vous présente Miss Fillmore... et Eric Andressen. Eric est assistant, comme moi.

— Il s'agit d'une expérience, Wunderly, dit Andressen avec un grand sourire. Annabel pense pouvoir appliquer la constante de Planck à une impasse au roi.

Un joyeux feu de bois crépitait dans l'âtre. Je m'adossai à la cheminée, derrière le fauteuil d'Annabel. Mais je ne suivis pas la partie ; j'étais trop occupé à observer mes nouveaux compagnons.

Eric Andressen était un beau ténébreux au visage ardent et juvénile. Il n'avait certainement pas terminé ses études depuis plus de quelques années. Quoiqu'il parlât un anglais impeccable, son léger accent me donna à penser qu'il était né de l'autre côté de l'océan. D'après son nom, il était probablement Scandinave.

Zoe Fillmore, la partenaire d'Andressen, ressemblait beaucoup à son père. Sans être jolie, elle était séduisante. La partie de bridge semblait l'intéresser beaucoup moins que les autres joueurs.

Voyant que je la regardais, elle me dit en souriant :

— Voulez-vous prendre ma place après ce coup-là, Mr. Wunderly ? Je ne suis pas douée pour les cartes. Je me demande pourquoi ils persistent à me faire jouer.

Tandis que j'hésitais à accepter sa proposition, un homme que je ne connaissais pas encore entra dans la pièce.

— Vous aviez raison, Fillmore, dit-il. J'ai de nouveau examiné les clichés au comparateur d'images, et...

Fergus Fillmore l'interrompt.

— Vous avez donc trouvé ? Bien. Peu important les détails. Paul, voici Bill Wunderly, notre nouveau comptable. Wunderly, je vous présente Paul Bailey, notre troisième assistant.

Bailey me serra la main.

— Enchanté, Wunderly. J'ai beaucoup entendu parler de vous par Annabel. Si vous êtes aussi doué qu'elle l'affirme...

Annabel parut agacée.

— C'est une véritable conspiration, Bill ! protesta-t-elle. En réalité, je n'ai pas parlé de vous autant que ces messieurs voudraient vous le faire croire.

— Paul, dit Fillmore, Zoe vient de proposer sa place à Wunderly. Voulez-vous prendre la mienne ?

Comme s'il cherchait désespérément un prétexte pour refuser, Bailey bredouilla :

— Je voudrais bien, mais... euh...

Il s'interrompt. Dans le silence qui suivit, un bruit sourd retentit au-dessus de nos têtes. Nous nous entre-regardâmes.

— On dirait que... euh, que quelqu'un est tombé, déclara Bailey. Je

monte voir.

Il sortit en courant et monta rapidement l'escalier. Il y eut dans la pièce un silence bizarre, attentif. Eric Andressen ne joua pas la carte qu'il avait préparée.

À l'étage au-dessus, nous entendîmes Bailey longer le couloir, essayer d'ouvrir une porte, puis frapper discrètement. Enfin, il redescendit l'escalier quatre à quatre. Andressen et Fillmore, qui s'étaient levés et traversaient déjà la pièce, arrivèrent à la porte en même temps que Bailey.

Celui-ci était pâle et son visage exprimait des émotions contradictoires qu'il était difficile de déchiffrer. La consternation semblait néanmoins prendre le pas sur les autres.

— Apparemment, le bruit que nous avons entendu provenait de ma chambre, dit-il d'une voix essoufflée. Et la porte est verrouillée de l'intérieur. Il va falloir...

— Vous voulez dire qu'il y a quelqu'un *dans* votre chambre ? intervint Zoe d'un ton incrédule.

Se tournant vers elle, son père ordonna :

— Toi, Zoe, tu restes ici. Voulez-vous lui tenir compagnie, Annabel ? Manifestement, il prenait la situation en main.

— Venez avec nous, Wunderly, me dit-il. Vous êtes le plus costaud de nous tous ; nous risquons d'avoir besoin de vous. Mais nous allons d'abord essayer de briser le verrou pour éviter d'enfoncer la porte. Voulez-vous aller chercher un marteau, Eric ?

Pendant qu'Eric allait à la cuisine, nous montâmes tous les trois l'escalier. À peine étions-nous arrivés devant la chambre de Bailey qu'Andressen revint en courant, muni d'un gros marteau.

Fergus Fillmore tourna la poignée et la maintint dans cette position pour rentrer le pêne. Puis il montra à Andressen où frapper pour briser le verrou. À la troisième tentative, la porte s'ouvrit.

Bailey et Fillmore entrèrent ensemble dans la pièce. Bailey poussa un cri étouffé et se précipita vers un coin de la chambre. À ce moment-là, Andressen et moi franchîmes le seuil.

Le corps d'une jeune femme aux cheveux cuivrés gisait par terre. Bailey se pencha sur elle et leva la tête vers Fillmore.

— Elle est *morte* ! Mais je ne comprends pas comment... ?

Fillmore s'agenouilla, regarda attentivement le visage de la morte et souleva délicatement l'une des paupières pour examiner la pupille. Il palpa les tempes de la jeune femme et lui passa les doigts dans les cheveux. Puis, tournant légèrement de côté la tête du cadavre, il tâta la partie postérieure du crâne.

Lorsqu'il se releva, il avait l'air perplexe.

— Un rude choc, dit-il. Le crâne est fracturé et un bout d'os comprime le cerveau. J'ai peine à croire qu'une simple chute...

— Mais elle est *forcément* tombée ! l'interrompt Bailey d'une voix âpre. C'est la seule explication. La fenêtre est verrouillée et la porte était fermée de l'intérieur.

— Le plancher est recouvert de moquette, Paul, dit Eric Andressen d'une voix lente. Même si elle est tombée de toute sa hauteur, en plein sur la nuque, ce n'est pas cela qui a pu provoquer une fracture.

Paul Bailey ferma les yeux et se raidit, comme s'il prenait sur lui-même pour se ressaisir.

— Eh bien, dit-il, je suppose qu'il faut la laisser comme ça pour l'instant. À un détail près...

Il se dirigea vers le lit, de l'autre côté de la chambre, et en ôta la courteline, dont il recouvrit le corps.

Andressen, lui, avait le regard fixé sur la porte.

— Il serait très facile de fermer ce verrou de l'extérieur avec un bout de ficelle. Regardez, Fillmore.

Nous le suivîmes tous dans le couloir. Il entra dans la chambre qui se trouvait deux portes plus loin et revint presque aussitôt avec une ficelle.

Il la plia en deux et passa la boucle dans le bouton du petit verrou. Puis, tenant les deux extrémités dans sa main, il ressortit dans le couloir.

— Voulez-vous aller à l'intérieur, Wunderly ? me dit-il. Ainsi, si ça marche, vous pourrez nous ouvrir. Inutile de forcer aussi mon verrou.

J'entrai dans la pièce et fermai la porte. Je vis la boucle faire coulisser le verrou dans la gâche, puis la ficelle disparaître par la fente de la porte lorsque Andressen en lâcha une extrémité et tira sur l'autre.

Je rejoignis les autres dans le couloir. Bailey était pâle et avait les traits tirés.

— Mais *pourquoi* aurait-on voulu tuer Elsie ? dit-il.

— Venez, Paul, dit Andressen en lui posant une main sur l'épaule. Allons trouver Lecky. Ce sera à lui de décider s'il faut prévenir la police.

Après leur départ, je demandai à Fergus Fillmore :

— Qui est... *était* Elsie ?

— La bonne à tout faire. Mon Dieu, j'espère que j'ai tort de penser que cette blessure à la tête est trop sévère pour être due à une simple chute... S'il s'agit d'un meurtre, le scandale fera du tort à l'observatoire.

— Paul Bailey et Elsie étaient-ils... ?

— Je le crains. En tout cas, Paul savait manifestement qu'elle l'attendait dans sa chambre. Rappelez-vous sa réaction quand il a entendu la chute.

J'acquiesçai : Bailey s'était précipité à l'étage sans laisser le temps à

personne d'autre de se proposer pour aller voir ce qui se passait. Et il était allé directement dans sa chambre, sans même jeter un coup d'œil dans les deux chambres voisines.

— Cela vous ennuerait-il de monter la garde ici jusqu'à l'arrivée de Lecky ? dit Fillmore. Il faut que je raccompagne Zoe.

— Elle ne vit donc pas ici ?

— Notre maison est à cent mètres d'ici, à côté de celle de Lecky. Outre le bâtiment principal, il y a trois cottages : un pour chacun des trois responsables de l'observatoire. Tous les autres logent dans le bâtiment principal.

Une fois seul, je m'approchai de la fenêtre qui se trouvait au bout du couloir. Dehors, la tempête avait cessé ; mais à l'intérieur, elle ne faisait que commencer.

Bailey et Andressen revinrent bientôt avec un homme entre deux âges, petit et chauve. Abel Lecky, le directeur.

Ils entrèrent tous les trois dans la chambre de Bailey et je retournai en bas. Annabel était seule dans la pièce où avait eu lieu la partie de bridge. Elle se leva à mon entrée.

— Fergus m'a annoncé la mort d'Elsie, dit-elle. Il a ramené Zoe chez lui. Mais que... ?

Je lui racontai le peu que je savais.

— J'ai peur, Bill, dit-elle. Depuis quelque temps, il se passe ici quelque chose d'anormal. Je l'ai senti.

Je la pris par les épaules.

— Je... je suis contente que vous soyez là, Bill, murmura-t-elle.

Elle ne me repoussa pas lorsque je l'embrassai, mais ses lèvres étaient froides et passives.

CHAPITRE III

Le guide du meurtrier

Des pas pesants résonnèrent dans le hall. Annabel et moi nous séparâmes à l'instant précis où la porte s'ouvrait. Un homme petit et très gros, arborant une expression lugubre, entra dans la pièce. Il portait un pince-nez qui paraissait ridiculement déplacé sur son visage tout rond.

— Bonsoir, Annabel, dit-il. Je suppose que voici votre merveilleux Wunderly ?

Sans nous laisser le temps de placer un mot, il me tendit la main et enchaîna :

— Heureux de faire votre connaissance, Wunderly. Je m'appelle Hill. Darius Hill. Annabel, qu'arrive-t-il à Zoe ? Je l'ai croisée dans le hall avec Fillmore et on aurait dit qu'elle avait vu des spectres.

— Elsie Willis est morte, Darius, répondit Annabel.

— *Morte* ? Elsie ? Vous me faites marcher, Annabel.

Voyons, je l'ai vue il y a seulement quelques heures, et... Serait-ce un *meurtre* ?

Les mots en italiques étaient soulignés par lui. Il ôta son pince-nez et nous regarda avec des yeux aussi ronds que sa figure.

— Personne n'en sait rien, monsieur Hill, dis-je. Il s'agit peut-être d'un accident. Elle a très bien pu s'évanouir et tomber.

— S'évanouir ? Une robuste gaillarde comme Elsie ? – Il secoua la tête avec vigueur. – Mais... elle est tombée, dites-vous ? Il y a donc eu blessure à la tête, n'est-ce pas ? Oui, certainement. Quelle méthode banale pour commettre un meurtre, alors qu'il y a des crotales à portée de la main dans le garage ! Et Bailey qui est chimiste... À moins que la coupable ne soit Zoe ? Je crains que son tempérament ne la porte à employer des méthodes directes et sans imagination, mais j'ignorais qu'elle éprouvât de l'animosité...

— Je vous en prie, monsieur Hill, l'interrompt Annabel d'un ton sec.

Je remarquai que, cette fois, elle ne l'appelait pas par son prénom.

— À supposer qu'il s'agisse d'un meurtre, reprit-elle, ni Paul ni Zoe ne peuvent l'avoir commis. Ils étaient tous les deux ici même, dans cette pièce, quand Elsie est morte. Nous l'avons tous entendue tomber.

— Ah... Donc, le crime a eu lieu à l'étage ? Et juste au-dessus de cette pièce. Voyons... Oui, bien sûr. Elle était dans la chambre de Bailey à l'attendre.

— Apparemment. À la demande de Fillmore, Paul était allé vérifier des clichés au comparateur d'images ; il repassait par ici pour monter dans sa chambre quand... quand c'est arrivé. Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller prévenir la gouvernante. Il vaut mieux qu'elle soit au courant tout de suite.

Hill et moi acquiesçâmes d'un signe de tête.

— Je voudrais vous parler, Wunderly, me dit Hill. Venez donc prendre un verre dans ma chambre. C'est par ici...

Puisqu'il ne me laissait pas la possibilité de décliner son invitation, j'étais bien obligé de le suivre.

Sa chambre était identique à la mienne, à part que des rayonnages de livres tapissaient entièrement l'un des murs.

Pendant que Hill cherchait la bouteille de whisky et les verres, j'examinai sa bibliothèque. Les ouvrages, qui n'étaient pas classés par catégories, se rapportaient uniquement – pour autant que je pusse en juger – à trois sujets, dont l'un ne collait pas avec les deux autres :

l'astronomie, les mathématiques... et la criminologie.

Lorsque je me retournai, Hill me tendit un verre et m'indiqua un siège.

— À présent, dit-il, veuillez me parler du meurtre.

Il écouta attentivement, m'interrompant à plusieurs reprises pour poser des questions pertinentes. Lorsque j'eus terminé, il émit un petit rire.

— Vous êtes très observateur, Wunderly. Si je parviens à résoudre cette affaire, je ferai de vous mon Watson.

— *Ou votre Archie*(6) ?

Il éclata de rire.

— Touché ! Je ressemble certes davantage – physiquement, tout au moins – à Nero Wolfe qu'au maigre Sherlock Holmes.

Il but quelques gorgées de son whisky, l'air songeur, puis reprit :

— Il n'en reste pas moins que je suis fermement décidé à élucider cette affaire. Ainsi que vous l'avez certainement constaté en examinant ma bibliothèque, le crime est mon hobby. Rassurez-vous : ce qui m'intéresse, ce n'est pas de commettre des meurtres mais de les étudier. Je considère le meurtre – grain de sable dans la mécanique de l'infini – comme le plus fascinant de tous les champs de recherche... Oui, je vais sans nul doute tirer pleinement parti du fait que quelqu'un a déposé – au sens figuré – un cadavre devant ma porte.

— Mais si vous envisagez sérieusement de mener l'enquête, ne devriez-vous pas...

— Examiner la scène du crime et le *corpus delicti* ? Pas du tout, mon cher garçon. Je puis vous assurer que j'ai beaucoup plus de chances de trouver la vérité en écoutant le son de ma voix qu'en regardant des cadavres de jeunes femmes.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— N'est-ce pas évident ? A assassine B... ou plutôt, dans le cas présent, X assassine *Elsie*. Nous pourrions faire un jeu de mots avec la formule X étale LC(7), mais ce serait pour le moins déplacé. Voici où je veux en venir : le meurtrier laisserait-il auprès de sa victime des indices permettant à un observateur de deviner du premier coup d'œil qui a tué ? Non, naturellement. Et si on retrouve une carte de visite sous le cadavre, ce ne sera sans doute pas celle du meurtrier... Que pensez-vous d'Andressen ?

Cette soudaine question me prit de court.

— Eric ? Ma foi, je le connais à peine. Il m'a l'air plutôt sympathique. Il est norvégien, n'est-ce pas ?

— Oui. Et il joue du violoncelle. Pas trop mal. C'est un garçon fantasque mais brillant. Comment trouvez-vous Fergus Fillmore ?

— Il me plaît assez. Son hobby à lui, c'est la lune, n'est-ce pas ?

— Exact. La bonne vieille Luna, déesse du ciel. Il estime que nous

autres, nous perdons notre temps avec les lointaines galaxies et les nébuleuses. Encore un verre, Wunderly ?

— Non, merci. Je vais aller voir ce que fait Annabel. Je...

— Absurde ! À partir de maintenant, vous allez voir Annabel tout votre soûl. Pour le moment, nous parlons du meurtre d'Elsie – à moins que nous n'ayons dévié de notre sujet. À propos, vous intéressez-vous au crime en général ?

— Personnellement, non. Bien sûr, j'aime lire de bons romans policiers, mais...

— Des romans policiers ? Peuh, ils sont dépourvus de tout mystère ! Un lecteur astucieux peut toujours deviner qui est l'assassin. Je suis bien placé pour le savoir : j'en lis moi-même par douzaines. Il suffit de négliger les indices et d'analyser la façon dont l'auteur présente ses personnages... Non, Wunderly. Moi, je vous parle de meurtres réels. Ça, c'est fascinant. J'écris actuellement un ouvrage sur le sujet, intitulé *Le Guide du Meurtrier*. Si je puis me permettre de le dire, c'est un livre excellent. Remarquable, même.

— Ça m'intéresserait de le lire.

— Oh, vous le lirez, soyez-en sûr ! Il vous sera difficile d'y échapper. Voici le manuscrit : quinze chapitres à ce jour, et il m'en reste deux à écrire. Emportez-le.

D'un geste hésitant, je pris l'épaisse liasse de feuillets dactylographiés.

— Mais... êtes-vous disposé à vous en séparer pendant un jour ou deux ? demandai-je. Je n'aurai sans doute pas le temps de le lire ce soir ; il vaut donc peut-être mieux que je vous l'emprunte plus tard.

— Emportez-le et rendez-le moi quand vous pourrez. Rien ne presse. Déposez-le dans votre chambre et partez à la recherche de votre Annabel. Tout à l'heure, si vous n'avez pas sommeil, vous aurez peut-être envie de lire un ou deux chapitres avant de vous coucher. Vous risquez de tomber sur certains passages qui auront leur utilité dans les prochains jours.

Heureux d'être congédié, je me levai.

— Merci, dis-je. Mais qu'entendez-vous par-là ? que va-t-il se passer dans les prochains jours ?

— Un autre meurtre, naturellement. Vous ne pensez tout de même pas qu'Elsie va être la seule à faire le grand saut dans l'inconnu ? Réfléchissez-y et vous comprendrez ce que je veux dire. Qui était Elsie pour mériter d'être assassinée ? Une fille de cuisine, rousse et peu farouche. Personne n'avait la moindre raison de tuer Elsie !

Passablement déconcerté par son point de vue, je fis observer :

— N'empêche que quelqu'un l'a effectivement tuée – à moins que sa mort ne soit accidentelle.

— Exactement. Voilà qui prouve la justesse de mon hypothèse. La

mort d'une fille de cuisine ne saurait être le véritable objectif de l'assassin, vous en conviendrez.

De retour dans ma chambre, je posai le manuscrit sur le bureau et l'ouvris au hasard. J'étais simplement curieux de voir si Darius Hill écrivait comme il parlait. Je tombai sur le passage suivant :

Le meurtrier totalement impitoyable est celui qui a le plus de chances de ne pas être démasqué. J'entends par là un meurtrier disposé à tuer sans avoir un puissant mobile qui permette de remonter jusqu'à lui – ou, mieux encore, sans avoir d'autre mobile que le simple désir de brouiller les pistes.

Le mobile, voilà la bête noire du meurtrier. L'assassin qui commet une série de crimes sans mobile apparent risque moins de donner prise aux soupçons que celui qui tue une unique victime dont la mort lui profite directement.

C'est pour cette raison que le meurtrier rusé, contrairement au meurtrier stupide, est entraîné de crime en crime...

On frappa un coup discret à la porte.

— Entrez ! dis-je.

Eric Andressen passa la tête par l'entrebâillement.

— Annabel vous cherche. J'ai pensé que ça vous intéresserait de le savoir.

— Merci, j'arrive. Au fait, Hill vient de me prêter le manuscrit de son livre. L'avez-vous lu ?

Il eut un sourire ironique.

— Ici, tous ceux qui savent lire l'ont lu. Et ceux qui ne savent pas lire se sont fait faire la lecture par Darius.

J'éteignis la lumière et rejoignis Eric dans le couloir.

— La police est-elle arrivée ? demandai-je.

— Elle ne viendra pas, répondit-il d'un air sombre. Le pont a été emporté. Le téléphone est coupé, lui aussi, mais nous avons prévenu la police par radio. Nous avons ici un émetteur-récepteur à ondes courtes.

J'émis un petit sifflement.

— Sommes-nous complètement bloqués ou y a-t-il une autre route pour sortir d'ici ?

— On pourrait passer par les montagnes, mais ça prendrait des jours. C'est plus rapide d'attendre que Scardale envoie une équipe pour remplacer le pont. D'ici demain soir, les eaux auront décru.

CHAPITRE IV

Sept fois la mort

J'entrai dans le living-room à l'instant où Fergus Fillmore en sortait. Lecky, le directeur, se tenait devant la cheminée. Il avait l'air austère et pensif.

J'entendis Fillmore déclarer :

— Voilà Eric. À nous deux, nous arriverons à transporter Elsie. De votre côté, si vous trouvez un moyen d'occuper Paul Bailey pendant ce temps-là...

Lecky inclina la tête.

— Dites-lui d'aller m'attendre dans mon bureau.

— Venez, Eric, dit Fillmore à Andressen. Prenez votre appareil photo et des ampoules de flash. Nous prendrons des photos avant de déplacer le corps.

— Bien. Où allons-nous... euh... la mettre ?

— Nous allons nous servir de la caisse dans laquelle on nous a livré le tube du télescope. Avec l'aide de Rex, nous allons en faire une sorte de réfrigérateur de fortune. Nous brancherons une canalisation sur le bloc frigorifique et...

Je n'entendis pas la suite car ils étaient maintenant dans l'escalier.

— Fâcheuse soirée, Wunderly, déclara Lecky. Ce n'est pas un accueil très agréable pour vous, mais sachez que nous sommes heureux de vous avoir ici.

— Quand désirez-vous que je prenne mes fonctions, monsieur ?

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Prenez un jour ou deux pour vous familiariser avec les lieux et avec vos futurs collègues. De toute façon, il n'y a pas beaucoup de travail ici quand il fait mauvais temps.

— Voulez-vous que je donne un coup de main à Fillmore et à Andressen ? suggérai-je.

— Ils se débrouilleront très bien. Andressen est un fanatique de la photographie ; il a un véritable matériel de professionnel. Et Rex Parker pourra les aider pour la suite des opérations. Vous a-t-on présenté Rex ?

— Non. Est-ce un autre assistant ?

— C'est notre électricien-mécanicien. Mais... Seigneur, j'allais oublier : Annabel est montée sur la terrasse et vous demande de l'y rejoindre. En fait, je l'ai chargée de vous faire les honneurs de la maison.

Je trouvai Annabel penchée par-dessus le parapet qui entourait le toit en terrasse. Suivant la direction de son regard, je vis un paysage rocailleux, déchiqueté. Ça et là, on apercevait le cours sinueux de la rivière en crue.

— Darius vous a-t-il longtemps tenu le crachoir, Bill ? demanda-t-elle.

— Tellement longtemps qu'il doit en avoir une crampe. Il m'a donné son manuscrit à lire.

— Ce livre ! s'exclama Annabel. Il est horrible, je préfère ne pas en parler. Darius est un fieffé raseur, mais il n'est pas aussi malsain que vous pourriez le croire à la lecture de son ouvrage.

— Ce n'est pas le genre de bouquin à lire avant de se coucher, mais quelque chose me dit que je vais le trouver intéressant. Annabel...

— Allons, Bill, ne commencez pas à prendre ce ton-là. Pas ce soir, en tout cas. Regardez, la coupole de l'observatoire est là-bas, à l'extrémité du bâtiment. Demain, je vous ferai visiter l'intérieur. La coupole...

— ...est haute de dix-huit mètres, amovible, et abrite le télescope, qui fait treize mètres cinquante de long. Le plancher est une sorte de vaste ascenseur dont le mouvement permet à l'observateur de suivre l'objectif du télescope sans avoir à grimper des échelles. J'ai tout lu sur le sujet, alors parlons plutôt de nous.

— Pas ce soir, Bill. S'il vous plaît.

— Bon, soupirai-je. Mais les gens qui travaillent ici m'intéressent davantage que les télescopes. Les ai-je tous rencontrés ? Non, posons la question autrement : j'ai entendu parler de quelques personnes que je n'ai pas encore vues : une gouvernante, un cuisinier et un électricien nommé Rex quelque chose. Y en a-t-il d'autres ?

— Le nom de famille de Rex est Parker. Sinon, il y a également un factotum qui seconde le gardien, Otto. À part ça... ah ! si, il vous reste à faire la connaissance de Mrs. Fillmore et de Mrs. Lecky. Ce soir, elles ne sont pas venues nous voir. Il y a aussi une sténo-dactylo, mais elle est actuellement en congé de maladie.

— Les trois astronomes habitent des maisons séparées ?

— Lecky et Fillmore, oui. Une autre maison est prévue pour le troisième responsable de l'observatoire, Darius Hill, mais celui-ci ne veut pas l'occuper : il est célibataire et ne veut pas vivre seul. Il loge donc sur place, comme nous autres.

Je comptai sur mes doigts :

— Trois astronomes : Lecky, Fillmore et Hill. Trois assistants : Paul Bailey, Eric Andressen et vous. Rex Parker, le mécanicien ; Otto – le gardien – et un homme à tout faire. Une gouvernante, un cuisinier, la femme et la fille de Fillmore, l'épouse de Lecky... Sauf erreur, ça fait quinze personnes en tout.

— Vous oubliez Charlie Lightfoot. Ce n'est pas un pensionnaire mais il passe souvent.

— Seize, rectifiai-je. Et soixante crotales. J'espère qu'ils ne passent pas souvent, *eux*. Dites-moi, Paul Bailey est-il...

Je ne terminai pas ma question car, à cet instant, quelque part au-dessous de nous, un cri jaillit. Il provenait de l'extérieur du bâtiment.

Un cri d'homme a toujours quelque chose de plus effrayant qu'un cri de femme. Peut-être parce que les hommes, d'une manière générale, crient moins souvent – et, dans la plupart des cas, pour des raisons

plus graves.

Toujours est-il que je sentis mes cheveux se hérissier sur mon crâne. Suivi d'Annabel, je me précipitai vers le côté sud de la terrasse et me penchai par-dessus le parapet.

Un homme sortait du garage en courant et en poussant des cris.

Nous entendîmes la porte du bâtiment principal s'ouvrir à la volée et se refermer en claquant. Annabel et moi nous élançâmes vers l'escalier.

— C'était Otto, dit-elle d'une voix étranglée. Pensez-vous qu'un serpent... ?

C'était exactement ce que je pensais et je n'avais aucune envie de m'appesantir là-dessus. Car si un serpent s'était échappé, *d'autres* l'avaient certainement imité... et il y avait trente crotales dans chaque caisse.

À toute allure, nous descendîmes l'escalier et traversâmes le hall. Je faillis entrer en collision avec un homme vêtu d'une salopette et d'une chemise de toile bleue. Je devinai qu'il s'agissait de Parker, l'électricien.

— N'entrez pas, Miss Burke, haleta-t-il sans s'arrêter. Charlie est en train de déchirer les vêtements d'Otto. Je vais chercher de l'ammoniaque.

Il nous dépassa et disparut.

— Attendez-moi dans le living-room, Annabel, dis-je. Je vais voir si je peux aider Charlie.

Je la poussai fermement dans la pièce. Non parce que je partageais la prudence de Parker mais parce que je projetais de faire quelque chose qu'Annabel aurait sans doute désapprouvé.

De la terrasse, j'avais vu qu'Otto avait laissé la porte du garage ouverte. Les autres ne pouvaient pas s'en être aperçu car, des fenêtres de ce bâtiment, on ne voyait pas le garage. Il fallait fermer cette porte.

J'entrai dans la cuisine.

Otto était étendu sur le carrelage. Fergus Fillmore et le cuisinier le maintenaient pendant que Charlie Lightfoot s'occupait de lui. Charlie avait posé un garrot à chaque jambe, en haut des cuisses ; à présent, il s'activait avec un couteau à la lame aiguisée, qu'il maniait avec la froide précision d'un chirurgien. Je constatai qu'il avait déjà fait plusieurs incisions dans chaque jambe.

Personne ne fit attention à moi lorsque je traversai furtivement la pièce. Je regardai à travers le panneau vitré de la porte et, à la faveur du clair de lune qui éclairait la pelouse, je vis quelque chose qui ne me plut pas du tout : des hautes herbes.

J'ouvris néanmoins la porte et me faufilai dehors, en refermant vivement le panneau derrière moi. Si je me dépêchais, j'arriverais peut-être à fermer le garage avant qu'il ne soit trop tard.

Retenant ma respiration, je me dirigeai vers l'annexe, les yeux plissés pour scruter la pénombre, l'oreille dressée pour sonder le silence de la nuit. Je bandai mes muscles, prêt à bondir en arrière au moindre son.

J'étais presque arrivé au garage lorsque je l'entendis. Un crotale d'un mètre cinquante s'était glissé par la porte ouverte. Il se lova et émit un bruit de crécelle(8).

Je restai figé sur place, à deux mètres de lui. Je savais que, de l'endroit où il était, il ne pouvait m'atteindre : aucun crotale ne peut frapper au-delà des deux tiers de sa longueur.

Tout en restant hors de portée, j'entrepris de le contourner pour mettre la porte ouverte entre nous. Je courais maintenant un double danger, car cette manœuvre m'avait obligé à quitter le sentier pour m'engager dans les hautes herbes. Si d'autres crotales étaient déjà sortis du garage, je risquais de marcher dessus sans les voir.

Mais rien ne se produisit. Arrivé derrière la porte, je me jetai contre elle et la fermai violemment.

Je regagnai le bâtiment principal en courant, bien qu'il eût été plus sûr de marcher normalement. Même en piquant un sprint, j'eus l'impression de mettre une demi-heure pour parcourir les trente pas qui me séparaient de la porte de la cuisine.

Puis je me retrouvai en sécurité à l'intérieur.

— Il n'y avait rien à faire, disait Charlie. Sept morsures, dont l'une a touché une veine. On meurt en trois minutes, quand une veine est atteinte.

À présent, Otto était complètement immobile.

Rex Parker entra en coup de vent, un verre dans une main et une bouteille dans l'autre.

— Voilà l'ammoniaque ! Une cuillerée à café dans... Oh ! Trop tard ?

Charlie Lightfoot se releva lentement. En me voyant, il écarquilla les yeux.

— Bill, vous avez l'air... Bonté divine ! J'ai entendu la porte se fermer, il y a deux minutes. Êtes-vous sorti ?

J'inclinai la tête et m'adossai à la porte. J'avais les jambes en coton, tout à coup.

— Il avait laissé le garage ouvert, leur expliquai-je. J'étais sur la terrasse et je m'en suis aperçu. Je suis allé le fermer.

— Vous n'avez pas été mordu ?

— Non.

Avisant une bouteille de whisky sur la table, je traversai la pièce d'un pas incertain pour boire un coup. Mais ma main tremblait tellement que Charlie me prit la bouteille et me versa lui-même une bonne rasade.

— Vous avez du cran, Wunderly, dit-il en me tendant le verre.
Je secouai la tête.

— Détrompez-vous. J'ai tellement la trouille des serpents que je n'aurais pas pu dormir en sachant qu'il y en avait des dizaines qui se baladaient en liberté.

Je me sentis mieux après avoir sifflé le whisky.

— Il va falloir que je mette mes molletières pour aller compter mes protégés, dit Charlie Lightfoot.

— Êtes-vous sûr que ce n'est pas trop... ? commença Parker.

— Je ne risque pas grand-chose, Rex. Mais passez-moi quand même une lampe de poche ou une lanterne.

D'une voix chevrotante, Fillmore intervint :

— Nous allons devoir prendre les mêmes dispositions pour le corps d'Otto que pour celui d'Elsie. Wunderly, voulez-vous demander à Andressen de venir m'aider ?

— Certainement. Il est dans sa chambre ?

Fillmore acquiesça.

— Écoutez : on entend son violoncelle.

Je tendis l'oreille et m'aperçus – tardivement – que je n'avais cessé d'entendre cette musique depuis le moment où Annabel et moi étions descendus de la terrasse.

— Dois-je également aller chercher le Dr. Lecky ? demandai-je.

— Il est rentré chez lui, répondit Fillmore. Je vais l'appeler sur la ligne intérieure. Elle fonctionne encore, n'est-ce pas, Rex ?

Parker acquiesça.

— Oui. Mais il vaut mieux que Lecky ne vienne pas maintenant, Mr. Fillmore. Bien que Wunderly n'ait pas perdu de temps pour fermer la porte du garage, il y a peut-être des crotales qui rôdent dehors.

— Et comment ! renchérit Charlie en posant la bouteille de whisky. Dites à Lecky que je saurai d'ici une heure combien de mes pensionnaires se sont échappés – à supposer qu'il y en ait. À propos, Fillmore... votre femme et votre fille ? Risquent-elles de sortir de chez elles ce soir ? Si oui, vous feriez bien de les mettre en garde.

— Je n'y manquerai pas, Charlie. Je vais téléphoner pour m'assurer qu'elles sont bien à la maison.

J'allai dans le living-room raconter à Annabel ce qui s'était passé et lui dire que je montais chercher Andressen.

— Je monte aussi, dit-elle. Je crois que je vais me coucher.

— Excellente idée, lui dis-je.

Je quittai Annabel à l'angle du couloir, sur un baiser qui me donna – outre le tournis – des démangeaisons aux lèvres.

— Fermez bien votre porte à clef et au verrou, lui chuchotai-je. Et ne me demandez pas pourquoi ; je n'en sais rien.

Andressen jouait *Le Coq d'or* de Rimsky-Korsakov. Cet hymne païen

à la gloire du soleil semblait un choix étrange pour un astronome.

La sinistre mélodie s'interrompit lorsque je frappai à la porte. Andressen m'ouvrit, l'archet à la main.

— Otto Schley est mort, Eric, lui annonçai-je. Fillmore a besoin de votre aide.

Sans poser la moindre question, il jeta son archet sur le lit et éteignit la lumière.

— Savez-vous où sont Mr. Hill et Paul Bailey ? demandai-je.

— Bailey dort probablement. Il a eu une crise de nerfs qui nous a contraints à lui administrer une forte dose de calmant. Darius doit être dans sa chambre.

Il descendit en toute hâte. Je continuai le long du couloir et frappai à la porte de la chambre de Darius Hill.

— Entrez, Wunderly, dit-il.

CHAPITRE V

Un toast à la peur

Tout en refermant la porte derrière moi, je m'enquis avec curiosité :

— Comment avez-vous su qui c'était ?

Hill eut un gloussement qui secoua son énorme corps. D'un geste sec, il ferma le livre qu'il lisait et le posa par terre, près de son fauteuil. Puis il me regarda.

— Élémentaire, mon cher Wunderly. J'ai entendu votre voix et celle d'Eric. L'un de vous est descendu. L'autre a frappé chez moi. Il y avait peu de chances que ce fût Eric : il me déteste cordialement. En outre, il a passé la soirée dans sa chambre à jouer de son instrument – ce pitoyable rejeton de l'arc des chasseurs. J'imagine donc que vous êtes venu lui annoncer – ainsi qu'à moi – le second meurtre.

Je le regardai, bouche bée. Ses yeux pétillèrent.

— Allons, dit-il, vous devinez sûrement comment j'en suis arrivé à cette conclusion ? J'ai une ouïe excellente, je vous l'affirme. Malgré la plainte lancinante du violoncelle, j'ai entendu crier. C'était une voix d'homme. Je n'en suis pas sûr, mais je dirais que c'était Otto Schley. Exact ?

J'inclinai la tête.

— Ce cri, reprit-il, provenait approximativement de la direction du garage. Or il y a – ou il y *avait* – des crotales dans le garage.

— Il y en a encore, mais sans doute moins. – J'aurais bien voulu savoir à quoi m'en tenir sur ce point. – Mais qu'est-ce qui vous fait

dire qu'il s'agit d'un meurtre ? Des crotales en liberté ne se laissent pas apprivoiser.

— Compte tenu des circonstances, Wunderly, pensez-vous vraiment que ce soit un accident ?

— Quelles circonstances ?

Darius Hill soupira.

— Vous vous montrez délibérément obtus, mon jeune ami. Statistiquement parlant, il est inconcevable que deux morts accidentelles puissent se produire en si peu de temps parmi un groupe de dix-sept personnes vivant dans des conditions normales.

— Seize personnes, rectifiai-je.

— Non, dix-sept. Je vois que vous avez fait votre calcul ; mais c'était après la mort d'Elsie, de sorte que vous ne l'avez pas incluse dans votre total. Si vous optez pour cette solution, il ne faut pas compter non plus Otto : ça nous fait donc quinze. Il y a pour le moment quinze vivants et deux morts.

— Si vous avez entendu crier, pourquoi n'êtes-vous pas descendu ?

— Il y avait en bas suffisamment d'hommes solides pour prendre les dispositions qui s'imposaient. Des hommes plus solides que moi, pourrais-je dire. J'ai préféré rester ici, au calme, plongé dans mes pensées, sachant que tôt ou tard quelqu'un viendrait me raconter ce qui s'était passé. Et vous êtes venu, en effet.

Cet homme m'intriguait. Lui qui professait un si grand intérêt pour le crime, il restait placidement assis dans sa chambre pendant que des meurtres étaient commis : il n'avait même pas la curiosité d'aller se rendre compte des choses par lui-même.

Il se pinça les lèvres.

— Vous m'avez posé une question et, du coup, vous n'avez pas répondu à la mienne. Je la répète donc : pensez-vous que la mort de Schley soit accidentelle ?

— Je ne sais que croire, répondis-je en toute sincérité. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Tout s'est passé tel...

Son petit rire sec m'interrompit.

— Comprenez-vous, à présent, pourquoi je suis resté dans ma chambre ? Vous, vous avez couru en bas et vous n'avez cessé de courir depuis ce moment-là, sans avoir le temps de réfléchir. Moi, je suis resté tranquillement ici à méditer. Tout ce que j'aurais pu apprendre en bas, je vais l'apprendre maintenant de votre bouche. Prenez un whisky et racontez-moi tout.

Je lui souris et tendis la main vers la bouteille. Plus je voyais Darius Hill, moins je savais s'il me plaisait ou non. À condition d'en user à petites doses, j'arriverais sans doute à bien m'entendre avec lui.

— Voulez-vous que je vous serve ? demandai-je en prenant un verre.

— Vous pouvez. Excellente précaution, Wunderly.

— Précaution ? Je ne comprends pas.

— Vous aurais-je sous-estimé ? Dommage. Je pensais que vous me soupçonniez d'avoir empoisonné le whisky en votre absence. Pour autant que vous le sachiez, il est parfaitement possible que je sois le meurtrier. Et vous, la prochaine victime.

Il prit le verre que je lui tendais et l'examina à la lumière.

— Dans une situation comme celle-ci, la prudence est la condition même de la survie. Échangeons nos verres, voulez-vous, Wunderly ?

Je le regardai attentivement pour voir s'il était sérieux. Il l'était.

— Vous vous êtes tourné vers le secrétaire pour me servir ce drink, dit-il. Vous me tourniez le dos. Il est possible... Vous voyez ce que je veux dire ?

Oui, il était parfaitement sérieux. Et en scrutant son visage, je décelai quelque chose dont je ne m'étais pas douté jusqu'à maintenant. Cet homme avait peur. Terriblement peur.

Alors, tout à coup, je compris ce qui n'allait pas chez Darius Hill.

J'allai chercher sur le secrétaire la bouteille de whisky et un verre propre, que je lui tendis.

— Je vais boire les deux autres whiskies, dis-je, si vous le permettez. Pour compenser, servez-vous donc une double rasade.

L'air grave, Darius Hill s'exécuta.

— Je propose un toast, dis-je en choquant mon verre contre le sien. Buvons à la nécrophobie.

Il me regarda fixement, son verre à moitié levé.

— Maintenant, dit-il, c'est de *vous* que j'ai peur. Vous êtes intelligent. Vous êtes le premier à avoir deviné.

En fait, ça n'avait rien de sorcier. C'était même évident, dès lors qu'on additionnait les faits. Le refus de Darius Hill de s'approcher des lieux du crime, malgré sa spécialisation – théorique – dans l'étude du meurtre...

Nécrophobie : peur de la mort, peur des morts. L'intensité même de sa peur expliquait la fascination morbide, anormale, que les meurtres – dans l'abstrait – exerçaient sur lui.

Dans une certaine mesure, sa phobie expliquait sa loquacité ; il parlait sans arrêt pour camoufler son angoisse. Et il se donnait des allures délibérément excentriques pour donner le change, pour dissimuler à ses collègues la cause profonde de sa véritable excentricité.

Nous bûmes. Pour la première fois depuis que je le connaissais, Darius Hill se montra beaucoup moins exubérant que d'habitude. Il suggéra une autre tournée, mais le double whisky que je venais de prendre me suffisait. Je déclinai la proposition et pris congé.

En sortant dans le couloir, j'entendis le verrou de la porte glisser sans bruit dans sa gâche.

Je me dirigeais vers ma chambre lorsque j'entendis quelqu'un monter l'escalier. C'était Charlie. Il avait les traits tirés, l'œil hagard. La pâleur donnait à son visage d'Indien une couleur gris jaunâtre.

En me voyant, il tendit la main droite pour me montrer ce qu'il tenait au creux de sa paume. Sur le moment, je ne pus identifier l'objet. Puis, quand il s'approcha, je constatai que c'était la sonnette d'un crotale.

Il eut un sourire dépourvu de gaieté.

— Bill, dit-il, que le Seigneur protège les astronomes en cette nuit agitée. Quelqu'un a en sa possession un crotale qui ne donnera pas d'avertissement avant de mordre. Vous aurez intérêt à défaire complètement votre lit avant de vous coucher.

— Venez bavarder un moment, lui proposai-je en ouvrant la porte de ma chambre.

Il secoua la tête.

— D'accord pour bavarder, mais montons plutôt sur la terrasse. J'ai besoin d'air frais. J'ai l'impression d'être passé à travers le trou d'une serrure.

— Voulez-vous d'abord que nous...

— ...prenions un verre ? termina-t-il pour moi. Non. En tout cas, pas moi. Je dessoûle, Bill. C'est pour ça que vous me voyez dans ce triste état.

Nous grimpâmes l'escalier donnant accès au toit et Charlie ouvrit la porte.

— Cette brise est bien agréable, dit-il. Elle va peut-être dissiper les vapeurs d'alcool de mon cerveau...

Regardez-moi cette coupole au clair de lune : on dirait une foutue mosquée. La comparaison n'est pas fausse, d'ailleurs. Un observatoire est une sorte de mosquée à l'échelle cosmique, où les adeptes célèbrent le culte de Bételgeuse et d'Antarès, faisant brûler des parsecs en guise d'encens et psalmodiant des éphémérides.

— Vous êtes sûr d'être sobre ? lui demandai-je.

— Il faut que je sois sobre ; c'est ça le malheur. J'étais aux trois quarts pinté quand Otto... À propos, merci d'avoir fermé la porte du garage. Grâce à vous, la plupart des serpents sont restés en cage. Je n'ai pas osé prendre le temps d'aller voir moi-même, à cause d'Otto.

— Est-ce un meurtre, Charlie ? La caisse a-t-elle pu s'ouvrir accidentellement, pour peu qu'Otto l'ait déplacée ?

— Les caisses étaient clouées, Bill. Quelqu'un a ôté avec une tenaille les quatre clous qui maintenaient le couvercle de l'une des deux boîtes. Ensuite, on a appuyé la caisse contre la porte, à l'envers, de manière que le couvercle soit maintenu en place par le poids de la caisse. J'imagine que, lorsqu'il est entré, Otto l'a entendue tomber mais n'a pas deviné ce que c'était.

— Combien de serpents avez-vous trouvés ?

— Il en restait dix-sept dans le garage et j'en ai récupéré deux dans l'herbe, près de la porte. Il en reste donc onze en liberté. Il faudra que je me mette à leur recherche dès qu'il fera jour ; c'est pour ça qu'il faut que je dessoûle. Et croyez-moi, c'est un cauchemar de dessoûler quand on a atteint un certain stade d'ébriété. Une gueule de bois, en comparaison, ce n'est rien.

— Donc, nous avons enfin la preuve formelle qu'il s'agit d'un meurtre. À votre avis, le piège était-il tendu pour Otto Schley ou pour quelqu'un d'autre ? Otto était-il la seule personne susceptible d'aller au garage ?

Charlie acquiesça.

— Oui. Il effectuait toujours une ronde dans les bâtiments avant de se coucher. Le soir, il y avait peu de chances que quelqu'un d'autre s'y rende.

— Vous connaissez très bien tout le monde, ici. Parlez-moi un peu de... de Lecky, par exemple.

— C'est un brillant astronome, mais un esprit étroit et intolérant.

— C'est regrettable pour Paul Bailey, dis-je. Maintenant que sa liaison avec Elsie n'est plus un secret... Vous pensez que Lecky va le renvoyer ?

— Oh ! non. Il passera l'éponge là-dessus ; il ne demande pas à ses assistants d'être des saints. Quand je dis qu'il est intolérant, c'est avec les gens qui ne sont pas d'accord avec lui sur des questions d'astronomie. Par exemple, je vous conseille de vous garer si vous affirmez devant lui que la théorie de la luminosité périodique des céphéides n'est pas suffisamment prouvée... En plus, il est extraordinairement susceptible. Aucun humour.

— Il s'entend bien avec Fillmore ?

— À merveille. Fillmore ne s'intéresse qu'au système solaire ; Lecky, lui, néglige tout ce qui se trouve à moins d'un parsec(9) de la Terre. Chacun ignore les travaux de l'autre. Fillmore se plaint toujours d'avoir trop rarement accès au télescope.

Je m'accoudai au parapet et regardai, en bas, l'ombre que le bâtiment projetait sur le sol. Quelque part dans cette zone, onze crotales rôdaient en liberté. Onze, ou dix ? Le meurtrier avait-il emporté avec lui le serpent silencieux, celui qui n'avait plus de sonnette ?

Et si oui, à qui le destinait-il ?

— À vous, peut-être, dit Charlie.

Stupéfait, je me tournai vers lui. Il souriait de toutes ses dents.

— Élémentaire, mon cher Wunderly – comme dirait mon ami Darius Hill. Pendant que vous regardiez en bas, je vous ai presque entendu compter mentalement les serpents échappés. Il était facile de deviner

la question que vous vous poseriez ensuite. Non, rassurez-vous, je ne suis pas un détective refoulé comme Darius. Comment le trouvez-vous, au fait ?

— Supportable à petites doses, répondis-je. Charlie, que savez-vous d'Eric Andressen ?

— Pas grand chose. C'est un cas. Il est intelligent, sans aucun doute, mais je pense qu'il s'est trompé de voie. Il aurait dû être artiste ou musicien plutôt que savant. Tout le contraire de Paul Bailey, en somme.

— Bailey est doué ?

— Doué ? Dans sa partie, c'est un crack. Les autres assistants – même votre Annabel – ne lui arrivent pas à la cheville.

— Quelle est sa spécialité ?

— Il se destine à l'astrochimie. À sa sortie de l'université, il a travaillé pendant cinq ans comme chercheur dans un laboratoire commercial avant de se lancer dans l'astronomie. Je suppose que c'est Zoe et son père qui sont à l'origine de son intérêt pour la chimie à l'échelle cosmique. Il a connu Zoe à l'université. Ils ont été fiancés.

J'émis un petit sifflement.

— Dans ce cas, son idylle avec Elsie a dû faire un sacré coup à Zoe, non ?

— Pas du tout. Bailey est arrivé à l'observatoire il y a environ huit mois, et ses fiançailles avec Zoe n'ont duré qu'un mois. Ils ont rompu d'un commun accord, estimant simplement qu'ils s'étaient trompés. Soit dit en passant, c'est aussi mon avis. Leurs tempéraments ne s'accordent absolument pas.

— Sont-ils restés en bons termes ?

— Excellents. S'il y a de l'animosité, ce n'est pas entre Bailey et Zoe mais plutôt entre Bailey et Fillmore. La rupture n'a pas plu à Fillmore, qui en a apparemment rendu Paul responsable ; pour ma part, je suis persuadé que c'est Zoe qui a été à l'origine de leur décision. Toujours est-il qu'ils sont encore en froid – Paul et Fillmore, j'entends. Mais pour d'autres raisons.

— Par exemple ?

— Eh bien... des raisons d'ordre professionnel, je suppose. Je ne connais pas toute l'histoire, mais Fillmore s'entendait très bien avec Paul quand celui-ci s'est fiancé avec Zoe. En fait, c'est lui qui a persuadé Paul de venir ici pour devenir son assistant. Et c'est lui qui est intervenu auprès des administrateurs, à Los Angeles, pour que Paul soit engagé.

« Ensuite, quand les fiançailles ont été rompues, il a complètement changé d'attitude. À ce moment-là, je suis sûr qu'il a essayé de couler Paul et de le faire renvoyer. En tout cas, il a menacé d'en arriver là.

— Hum, fis-je. Il ne semble pas que Fillmore soit l'exemple type du

savant désintéressé.

— Il a peut-être des circonstances atténuantes, dit Charlie. Il n'est lui-même pas très bien vu de Lecky et des administrateurs. Et il croit – à tort ou à raison – que Paul Bailey brigue sa place. Si c'est vrai, il est fort possible que Paul arrive à ses fins : il sait s'insinuer dans les bonnes grâces des gens et il a le don de caresser Lecky dans le sens du poil.

— En matière d'embauche et de licenciement, qui a voix au chapitre : le directeur ou les administrateurs ?

— Les administrateurs. Mais en temps normal, ils suivent le conseil de Lecky.

Je jetai un coup d'œil sur le cadran lumineux de ma montre.

— Il se fait tard, dis-je. N'auriez-vous pas intérêt à dormir un peu, si vous devez partir à l'aube chasser le serpent ?

— Je ne pense pas que je vais dormir cette nuit. Il est trop tard pour se coucher. D'ailleurs... je n'ai pas sommeil, crénom ! J'ai trop la frousse.

CHAPITRE VI

Suivez le guide

De retour dans ma chambre, je pris le manuscrit que Darius Hill m'avait prêté. Je commençais à avoir passablement sommeil et je comptais sur *Le Guide du Meurtrier* pour agir là-dessus dans un sens ou dans l'autre. Peu m'importait dans quel sens : si ça m'endormait, je me coucherais.

Le début de l'ouvrage était lent et ennuyeux. Cela me surprit, car les paragraphes que j'avais lus précédemment ne m'avaient pas semblé ennuyeux – loin de là. J'avais plutôt trouvé leur lecture perturbante en un lieu où un meurtre venait d'être commis.

Je n'avais pas encore vraiment sommeil lorsque j'abordai le deuxième chapitre. Il était intitulé : « Le goût de tuer. Étude de l'atavisme. »

Là, on sentait que Darius enfourchait son dada ; il commençait à devenir vraiment éloquent. L'homme, expliquait-il, avait survécu aux premiers temps – précaires – de son histoire en devenant un spécialiste dans l'art de tuer. Il tuait pour vivre, pour se nourrir, pour se procurer des vêtements sous la forme de peaux de bêtes. Pour lui, tuer était une fonction vitale et naturelle.

En matière de meurtres, écrivait Darius, l'homme a un effroyable

héritage ancestral Les nationalités, les gouvernements et le progrès sont fondés sur cet héritage. Les premières inventions qui ont élevé l'homme au-dessus des animaux inférieurs – des fauves qui étaient plus forts que lui – furent des instruments servant à tuer : la massue, la lance, le projectile...

Dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'il subsiste en nous une tendance atavique à tuer ? Pour assouvir ce penchant en toute bonne conscience, un grand nombre d'entre nous s'adonnent à ces sports meurtriers que sont la chasse et la pêche.

Mais de temps à autre, cette impulsion atavique remonte à la surface dans toute sa violence primitive. Souvent, c'est un homicide involontaire qui constitue le premier pas. Le meurtrier – sans en avoir l'intention, ou sous la pression de circonstances échappant à son contrôle – a découvert le goût du sang. Or, pour une créature ayant l'héritage qui est celui de l'homme, le sang peut être plus enivrant que le vin...

Le troisième chapitre portait sur « L'artiste du crime : celui qui commet une série de meurtres. »

Un homme rusé qui tue beaucoup de personnes – écrivait Hill – a moins de chances de se faire prendre qu'un assassin qui commet un seul crime. À l'appui de sa thèse, il citait une foule d'exemples : des Jack l'Éventreur qui n'avaient jamais été attrapés ni punis.

Un crime isolé, expliquait-il, est presque toujours un crime motivé par de puissantes raisons, et le mobile trahit le coupable. Si un homme tue pour un motif quelconque – même caché – on pourra presque inmanquablement remonter jusqu'à lui et le confondre. À l'inverse, un homme qui tue pour des raisons futiles ou fortuites a infiniment moins de risques d'être soupçonné de ses crimes.

L'héritier désargenté qui tue pour s'approprier une fortune, le mari trompé qui se venge, la victime qui assassine son maître-chanteur : tous ces meurtriers agissent pour des mobiles évidents et sont donc – dès le départ – condamnés à échouer, aussi subtiles que soient les méthodes qu'ils utilisent. En revanche, l'homme qui met de la nicotine dans le café d'un autre homme pour la simple raison que celui-ci est un raseur, a beaucoup plus de chances de rester en liberté.

Mettant à profit cette constatation, le meurtrier intelligent commettra souvent, après son premier forfait, toute une série de crimes dont un ou plusieurs seront, à dessein, totalement dépourvus de mobile. Confrontée à une telle série de crimes, la police sera impuissante à utiliser ses méthodes habituelles, généralement efficaces.

La suite était à l'avenant. Hill citait de nombreux exemples de crimes qui, pour la plupart, n'avaient été résolus que plusieurs années après, uniquement grâce à des aveux spontanés. Et de nombreux exemples de séries de crimes qui, à ce jour, n'avaient pas encore été élucidées.

Soudain, au fil de ma lecture, je pris conscience d'une chose

stupéfiante.

L'homme ou la femme qui avait tué Elsie Willis et Otto Schley avait de toute évidence lu ce livre. En fait, l'assassin suivait la ligne directrice de l'ouvrage pour commettre ses meurtres...

On frappa un coup discret à la porte.

— Entrez ! dis-je.

Charlie Lightfoot passa la tête par l'entrebâillement.

— Vous venez prendre un café à la cuisine, Bill ?

— Hein ? À cette heure-ci ?

Charlie eut un grand sourire.

— Dans un observatoire, Bill, on vit la nuit. Par temps clair, tous ces astronomes se couchent encore plus tard que ça. Même quand il fait mauvais, ils restent debout très tard : la force de l'habitude... Ils prennent toujours un café vers cette heure-ci.

L'idée n'était pas pour me déplaire, maintenant que l'ouvrage de Hill m'avait ôté l'envie de dormir.

— D'accord, dis-je. J'arrive dans une minute.

Au lieu de remettre mes chaussures, j'enfilai des pantoufles. Avant de sortir, je rangeai le manuscrit dans l'un des tiroirs du secrétaire.

En arrivant au bas de l'escalier, j'aperçus Fergus Fillmore dans une petite pièce donnant sur le hall. Assis derrière un bureau, il écrivait. Sur le moment, je me demandai pourquoi il ne s'installait pas plutôt dans sa chambre pour travailler ; puis je me souvins qu'il n'avait pas de chambre sur place et qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui tant que Charlie n'aurait pas récupéré les crotales échappés.

Il leva les yeux et me salua d'un signe de tête.

— Bonsoir, Wunderly. Je vois que vous adoptez nos habitudes nocturnes.

— Vous prenez un café ? lui demandai-je.

— Dans quelques minutes. La police sera là demain ou après-demain, dès qu'elle aura trouvé le moyen de passer, et nous devons faire nos dépositions. Je prends des notes tant que j'ai encore les détails en mémoire. J'ai pratiquement terminé.

— C'est une bonne idée. J'en ferai autant tout à l'heure.

Je poursuivis mon chemin et entrai dans la cuisine.

— Bienvenue à la cafétéria, Wunderly, me dit Darius Hill. Servez-vous et prenez un siège.

Charlie Lightfoot, Eric Andressen, Rex Parker et Darius Hill étaient assis autour d'une table carrée disposée au centre de la vaste pièce. Charlie se poussa pour me faire de la place.

— Je suppose que Paul Bailey dort, dit-il. J'ai frappé discrètement à sa porte mais il n'a pas répondu.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit Andressen. Nous lui avons administré un sédatif très puissant. Où est Fergus ?

— Ici même, répondit l'intéressé qui entra à cet instant. Alors, Darius, il paraît que vous secouez les branches des étoiles doubles spectroscopiques ?

— Je n'en ai pas encore recueilli les fruits, répondit Darius d'une voix lente, mais je tiens peut-être quelque chose. Vous êtes bien d'accord avec moi, Fergus, que lors d'une éclipse d'étoile double, l'intervalle maximum des raies du spectre – lorsque celles-ci se dédoublent – indique la vitesse relative de ces étoiles sur leur orbite ?

— De toute évidence.

— Par conséquent...

Darius poursuivit son exposé. Au quatrième cosinus, je cessai d'écouter et pris un sandwich au jambon. Tout en mangeant, j'observai les visages qui m'entouraient. Charlie Lightfoot, Eric Andressen, Rex Parker, Fergus Fillmore, Darius Hill... L'un de ces hommes était-il un meurtrier ? L'un de ces hommes méditait-il – en ce moment même – de nouveaux meurtres ?

Cela paraissait impossible, à les voir ainsi. L'Indien avait le visage hagard, soucieux ; Hill et Fillmore étaient absorbés dans leur discussion absconce ; Andressen les écoutait attentivement et Rex avait l'air de s'ennuyer ferme.

Charlie fut le premier à s'éclipser. Parker et Andressen le suivirent quelques minutes plus tard. Lorsque je me levai à mon tour, Darius Hill m'imita.

— Vous jouez aux échecs, Wunderly ? demanda-t-il.

— Un peu, avouai-je.

— Faisons une partie avant de nous coucher.

Nous montâmes dans sa chambre et il sortit un magnifique jeu d'échecs en ivoire.

— Que cet échiquier ne vous donne pas une fausse idée de mes talents, Wunderly, dit-il. C'est un cadeau que j'ai reçu. Je ne suis qu'un modeste amateur.

Ce n'était pas le cas – loin de là. Je parvins néanmoins à lui tenir tête, et la partie se solda finalement par un match nul lorsque j'échangeai mon ultime pièce contre son dernier pion.

— Intéressante partie, dit-il. Une autre ?

Je refusai poliment et pris congé.

Mes pieds chaussés de pantoufles ne faisaient aucun bruit sur la moquette du couloir. Si j'avais été moins silencieux, je n'aurais peut-être pas eu le loisir de voir une lueur filtrer sous la porte de la chambre de Paul Bailey. On aurait peut-être éteint à temps.

Mais j'avais vu ce rai de lumière, et je restai devant la porte à me demander ce que ça signifiait. Si Bailey s'était réveillé et avait allumé sa lampe, je me couvrirais de ridicule en donnant l'alarme.

Mort avant l'aube

D'un autre côté, si un intrus – le meurtrier – était à l'intérieur, je l'alerterais en frappant à la porte. Apparemment, il n'y avait qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net. Je me penchai et regardai par le trou de la serrure.

Tout ce que je pus voir, ce fut le bureau qui se trouvait à l'autre bout de la pièce. La lampe posée dessus n'était pas allumée. La lumière qui faisait briller la surface du bureau provenait de la droite ; ce n'était donc pas le plafonnier.

Une torche électrique ? Quelqu'un se tenait du côté droit de la chambre, sans bouger, une lampe de poche braquée sur le bureau. Mais dans quel but ?

J'aperçus alors autre chose. Il y avait du matériel de laboratoire entassé sous le bureau : des flacons, des tubes à essais, une cornue... et un vase de Dewar(10).

J'ai beau ne pas être chimiste, je sais ce qu'est un vase de Dewar. Et à l'instant où je le vis, je compris comment Elsie Willis avait été tuée. Ou plutôt, je compris pourquoi nous l'avions entendue tomber *au moment où nous l'avions entendue*, c'est-à-dire juste après que Paul Bailey fut entré dans le living-room.

Je me redressai. Ce faisant, je perdais l'équilibre ; instinctivement, je me rattrapai à la poignée de la porte pour ne pas tomber. Et la poignée grinça !

La discrétion n'étant plus de mise, je m'élançai contre le panneau.

Il y avait bien une torche électrique, mais personne ne la tenait. Elle était posée à plat sur le secrétaire.

Il n'y avait personne en vue. Cela signifiait que l'assassin était *derrière* moi, du côté du lit. Je me retournai – trop tard. Je ne sentis même pas le coup s'abattre sur mon crâne...

Charlie Lightfoot était penché sur moi. Je distinguai, derrière lui, d'autres visages qui formaient une masse confuse. Lorsque je pus y voir avec plus de netteté, je reconnus Annabel.

— Ça va, Bill ? disait Charlie.

Je me mis sur mon séant et me tâtai la nuque. Ça me fit un mal de chien. Je retirai ma main.

— Bill ! – Cette fois, c'était la voix d'Annabel. – Vous n'êtes pas blessé ?

— Je... je ne pense pas, non. – Sans nécessité aucune, j'ajoutai : – Quelqu'un m'a flanqué un gnou. Je...

— Vous ne savez pas qui c'était, Wunderly ? s'enquit Darius Hill.

Je voulus secouer la tête, mais c'était tellement douloureux que je préférerais répondre oralement. Puis, curieux de savoir combien de temps j'étais resté dans les pommes, je demandai à Darius :

— Il... il y a combien de temps que nous nous sommes quittés ?

— Environ une demi-heure. Avez-vous été assommé juste après ?

— Oui, une ou deux minutes plus tard. J'ai vu de la lumière sous la porte de la chambre de Bailey. J'ai enfoncé la porte, mais j'ai tourné du mauvais côté.

J'essayai de me mettre debout, Charlie me soutenant d'un côté et Annabel de l'autre. J'y parvins sans trop de mal, mais je m'appuyai un moment contre le mur en attendant que mon vertige se dissipe.

Pendant que les autres parlaient avec animation, je fis l'inventaire des personnes présentes. Eric Andressen et Fergus Fillmore étaient tout habillés. Darius était en robe de chambre et en pantoufles, mais il portait encore sa chemise et son pantalon. Paul Bailey avait l'air endormi et mal en point, comme s'il souffrait d'une méchante gueule de bois ; vêtu d'un pyjama, il était assis au bord du lit, un peignoir jeté sur ses épaules. Annabel portait un déshabillé.

Charlie Lightfoot et Rex Parker – qui se tenait sur le seuil – étaient habillés de pied en cap.

— Qui m'a trouvé, Charlie ? demandai-je.

— Moi. Je descendais de la terrasse quand je vous ai entendu gémir. J'ai cru que c'était Paul qui marmonnait dans son sommeil, mais je suis entré quand même.

— Qui a poussé ce hurlement qui nous a tous fait accourir ? s'enquit Fillmore. Je l'ai entendu d'en bas.

— C'était Paul, grogna Charlie. J'imagine qu'il faisait un cauchemar. Quand je l'ai secoué pour le réveiller, il s'est mis à crier comme un damné.

— J'ai cru... bon sang, je ne sais pas ce que j'ai cru, dit Bailey. Je ne me rappelle pas avoir hurlé... mais si Charlie l'affirme, c'est sans doute vrai.

— Il faut que nous prévenions Lecky, intervint Darius Hill.

— Il ne pourra pas venir ici avant l'aube, à moins qu'il ne soit prêt à affronter les crotales, fit observer Fillmore. À quoi bon le réveiller ?

— Darius a raison, dit Charlie. Il s'est passé un fait nouveau ; Lecky doit en être avisé. Quelle heure est-il ?

— Quatre heures et demie, répondit Hill.

— Le jour va se lever dans moins d'une heure. À ce moment-là, j'irai récupérer les serpents échappés. Si je ne les retrouve pas tous du premier coup, j'irai chercher Lecky et je l'escorterai jusqu'ici, en lui ouvrant la voie à coups de bâton. Si Fergus veut en profiter pour rentrer chez lui, je pourrai l'emmener aussi.

Darius Hill alla regarder par la fenêtre.

— Il y a de la lumière chez Lecky, dit-il. Je vais téléphoner tout de suite. Allons dans le living-room.

Darius en tête, nous descendîmes en ordre plus ou moins dispersé. Darius entra dans la pièce où se trouvait le téléphone intérieur ; les autres s'attroupèrent dans le living-room. Nous étions tous silencieux. Aucun de nous ne semblait désireux de commenter la situation.

S'il avait été là, Darius se serait sans doute montré prolix ; mais il n'était pas là. Il restait anormalement longtemps au téléphone. Sans que je sache pourquoi, ça m'inquiéta.

Discrètement, pour ne pas attirer l'attention, je me dirigeai vers la porte, traversai le hall et rejoignis Darius.

Le combiné à l'oreille, il écoutait. En voyant la pâleur de son visage, je compris que quelque chose n'allait pas.

— ... Oui, madame Lecky. – Long silence, puis : – Ne voulez-vous pas que l'un de nous vienne immédiatement ? Vous en êtes *sûre* ? C'est presque l'aube, je sais bien, mais...

Il parla encore une minute, puis il raccrocha et me regarda.

— Lecky est mort, Wunderly, murmura-t-il. Ce bon vieux Lecky... Sa femme vient de le trouver assis à son bureau, un poignard dans le dos.

Soudain, il se mit à parler avec une telle rapidité que ses paroles en devinrent à peine cohérentes :

— Seigneur ! Moi qui croyais m'y connaître en matière de criminologie et de détection... Quel idiot j'étais ! C'est ma faute, Wunderly. Je me prenais pour un petit malin, et voilà le résultat. Ma faute... Le livre ! Je ne sais pas qui est le meurtrier – je n'en ai pas la moindre idée – mais c'est dans mon satané bouquin qu'il a puisé son inspiration. En voulant jouer les experts, j'ai déclenché un processus qui...

— Mais non, Hill, vous n'y êtes pour rien. Ce que vous avez écrit dans votre livre est exact, d'une certaine manière.

— Je vais brûler ce manuscrit, Wunderly. De quel droit un gros benêt comme moi se permet-il de donner des conseils qui... qui provoquent des morts ? Quelqu'un commet des meurtres en s'inspirant de mon livre – et le pire, c'est que *ce livre dit vrai*. C'est pourquoi je n'aurais jamais dû l'écrire...

Je renonçai à essayer de le raisonner.

— À quelle heure Lecky a-t-il été tué ? demandai-je.

— À l'instant. Il y a moins d'un quart d'heure. Pendant que vous étiez évanoui, probablement.

— Comment diable pouvez-vous être aussi précis ? Vous avez dit vous-même que sa femme venait seulement de découvrir le crime.

— Elle lui a parlé il y a un quart d'heure, alors qu'il tapait à la machine dans son cabinet de travail. Mrs. Lecky, elle, était au lit mais ne dormait pas encore. Elle l'a appelé pour lui dire de venir se coucher

et il lui a répondu.

« Ensuite – il y a quelques minutes – elle a entendu la sonnerie du téléphone... C'était moi qui appelais. Comme son mari ne décrochait pas, elle est descendue... et elle l'a trouvé mort.

— Et elle a eu malgré tout la présence d'esprit de répondre au téléphone ? Et elle vous a raconté les détails sans piquer une crise de nerfs ?

— Si vous connaissiez Mrs. Lecky, ça ne vous surprendrait pas. Tonnerre ! Il faut absolument que l'un d'entre nous aille là-bas. Il commence à faire jour. Charlie pourrait mettre ses jambières et...

— Attendez ! m'exclamai-je. Il me vient...

Je réfléchis quelques instants à mon idée et, plus je l'examinais, plus elle me plaisait. Ça avait des chances de marcher.

— Darius, écoutez. Si l'assassin de Lecky se trouve parmi les personnes réunies dans le living-room – et c'est forcément le cas – cela ne fait pas plus de cinq minutes qu'il est revenu ici.

— D'accord, mais comment... ?

— Les meurtriers ne sont pas plus braves que n'importe qui. Notre homme a dû prendre ses précautions avant de traverser la pelouse infestée de serpents à sonnette. Autrement dit, il a certainement mis sous son pantalon des molletières ou des jambières.

— Je... en effet, oui. Et... vous pensez qu'il n'a pas encore eu la possibilité de les retirer ?

— Le contraire m'étonnerait. Il venait sans doute juste de rentrer ici quand Paul Bailey s'est mis à hurler. Et tout le monde a aussitôt convergé vers la chambre de Bailey. L'assassin était bien obligé de suivre le mouvement pour ne pas attirer les soupçons : il ne pouvait pas prendre le risque de se trahir en arrivant en retard ! Et depuis cet instant, il n'a sûrement pas eu l'occasion d'être seul.

Les yeux de Darius brillèrent.

— C'est une chance à courir, Wunderly ! Allons-y.

Il me saisit par le bras mais je le retins.

— Un instant, dis-je. Il faut que l'idée vienne de vous, pas de moi.

— Pourquoi donc ?

— À cause de votre situation ici, de votre ancienneté, de vos travaux... Certaines personnes risquent de considérer – comme vous il y a cinq minutes – que votre livre est en partie responsable de cette série de meurtres. Mais si c'est *vous* qui démasquez le coupable, vous serez dédouané. Le mérite de cette idée me revient peut-être, mais ça ne représente rien pour moi. J'aime autant vous en faire bénéficier.

Il me regarda, bouche bée. Son visage était plein d'espoir mais presque incrédule.

— Vous voulez dire... Vous avez beau savoir que je ne suis qu'un vulgaire bluffeur, vous seriez prêt... ?

— Vous n’êtes pas un bluffeur, l’interrompis-je. Vous êtes l’un des meilleurs astronomes vivants. C’est votre phobie – et vous n’y pouvez rien – qui vous a conduit à écrire cet ouvrage. Je conviens que vous n’auriez jamais dû le donner à lire à vos collègues... car, ce faisant, vous vous êtes imprudemment compromis. C’est pourquoi il est essentiel pour vous d’élucider ces meurtres. Pour moi, ça n’a aucune importance.

Il m’étreignit le bras avec force.

— Je... je ne sais comment vous remercier...

— N’essayez pas, lui dis-je. Allons-y.

Nous regagnâmes le living-room et j’allai me placer à côté d’Annabel pendant que Hill annonçait la mort du directeur. Très simplement, sans effets dramatiques, il expliqua ce qui s’était passé.

Ensuite, profitant de ce que les autres étaient sous le coup de la nouvelle, il proposa que les hommes du groupe prouvent sur-le-champ qu’ils ne portaient ni leggings ni molletières.

— Je commence, dit-il.

Il retroussa les jambes de son pantalon jusqu’au bas de sa robe de chambre, dévoilant des chaussettes noires ornées d’un motif sur le côté.

Paul Bailey eut un petit rire nerveux. Il était assis dans un fauteuil, les jambes croisées, et son pantalon de pyjama – un peu court – était remonté à mi-hauteur de ses mollets nus.

— Je crois, dit-il, que je n’ai même pas besoin de bouger pour démontrer mon innocence.

CHAPITRE VIII

La dernière bataille

Sur le moment, aucun de nous ne comprit exactement ce qui s’était passé. Quand on ne s’y attend pas, le bruit d’un coup de feu dans l’espace limité d’une pièce peut être aussi paralysant qu’assourdissant.

Nous entendîmes le corps tomber avant même de savoir de qui il s’agissait. À part Darius, peut-être : il était le seul à faire face à Fergus Fillmore, debout à l’arrière du groupe dans un coin de la pièce.

Charlie Lightfoot et moi fûmes les premiers à nous pencher sur lui. Il tenait encore dans sa main droite le petit revolver à crosse de nacre avec lequel il s’était tiré une balle dans la tempe, à bout portant.

Charlie tâta le poulx de Fillmore, mais c’était un geste de pure forme.

— C'était donc *lui* ? dit-il d'un air surpris. Mais *pourquoi*, grands dieux ?

D'un signe de tête, je lui indiquai les chevilles de Fillmore, visibles entre les revers de son pantalon et le haut de ses chaussures montantes. D'épaisses jambières étaient lacées sous son pantalon.

— Ce sont les miennes, dit Charlie.

— Que... qu'est-ce qui dépasse de la poche intérieure de sa veste ? s'enquit Hill. On dirait le coin d'une enveloppe.

Surpris, je levai la tête vers Darius Hill. Il se tenait très raide, les poings crispés, mais il regardait le cadavre. Il avait – jusqu'à un certain point, du moins – surmonté sa nécrophobie.

Charlie prit l'enveloppe. Elle était adressée à Darius.

Hill avait le visage pâle et cireux, mais ce fut d'une voix ferme qu'il nous lut la lettre qui lui était destinée :

— « Cher Darius. Êtes-vous vraiment un criminologiste, ou n'êtes-vous qu'un gigantesque bluffeur ? J'ai bien l'impression que votre « hobby » n'est que du vent, mon cher Darius. Mais si jamais vous lisez cette lettre, je vous présente mes excuses. En effet, cela voudra dire que vous avez été plus intelligent que moi – peut-être devrais-je plutôt dire : plus intelligent que le livre que vous avez écrit. Pour parer à cette éventualité, j'emporte à tout hasard un revolver – vous savez maintenant dans quel but. Il serait parfaitement absurde qu'un homme dans ma position soit jugé pour meurtre. Vous comprendrez cela, j'en suis sûr.

« J'écris cette lettre dans la petite pièce qui donne sur le hall. Lorsque j'aurai terminé, je me joindrai à vous pour prendre un café et un sandwich à la cuisine. Ensuite, j'accomplirai la troisième phase du programme qui m'a été imposé par la nécessité de ne pas me faire prendre.

« Quand j'ai constaté qu'Elsie était morte, Darius, j'ai aussitôt pensé à votre livre. Elsie est entrée dans la chambre de Paul Bailey, en fin d'après-midi, pendant que je fouillais les affaires de Paul pour récupérer la lettre qu'il brandissait comme une menace au-dessus de ma tête...»

Darius Hill s'interrompit pour demander à Bailey :

— Quelle était cette lettre, Paul ?

La perplexité qui se peignit sur le visage de Bailey paraissait sincère. Soudain, il s'exclama :

— Oh, j'y suis ! Ma parole, il a cru que je l'avais encore ? Mais ça fait des mois que je l'ai détruite !

— De quoi s'agissait-il ?

— D'une lettre que Fergus m'a écrite il y a environ dix mois, à l'époque où il cherchait à me convaincre de venir travailler ici. Dans cette lettre, il s'exprimait... un peu trop librement.

— Qu'entendez-vous par là, Paul ? insista Darius.

— Il critiquait très durement le Dr. Lecky, en faisant certains commentaires que Lecky ne lui aurait jamais pardonnés s'il avait été au courant. En plus, il décochait quelques flèches aux administrateurs de Los Angeles. Connaissant l'extrême susceptibilité de Lecky, je suis persuadé que cette lettre aurait coûté sa place à Fillmore si le directeur ou les administrateurs l'avaient lue. Mais je ne l'ai pas gardée. Je l'ai jetée quand j'ai bouclé mes valises pour venir à Einar.

— Néanmoins, par la suite, vous avez menacé Fillmore de vous en servir ?

Mal à l'aise, Bailey se trémoussa dans son fauteuil.

— Euh... non, pas exactement. Mais quand Zoe a rompu nos fiançailles – car c'est *elle* qui a rompu – Fillmore a eu le culot de me dire que si je ne me rabibochais pas avec sa fille, il veillerait à ce que je perde ma place. Nous avons eu des mots, et je lui ai dit qu'il serait lui-même en fâcheuse posture si Lecky et les administrateurs venaient à apprendre ce qu'il avait écrit à leur sujet. Je ne l'ai pas explicitement menacé, mais il a pu avoir l'impression que j'avais encore la lettre.

Darius reporta son attention sur la confession de Fillmore et reprit sa lecture :

— « Lorsqu'elle est entrée, Elsie ne m'a pas vu car j'étais à gauche de la porte. Mais je savais que, d'un instant à l'autre, elle se retournerait. J'ai agi involontairement, je le jure : mon intention était simplement de l'assommer afin de pouvoir quitter la pièce sans être identifié.

« Je me tenais près du secrétaire et j'ai pris le premier objet qui m'est tombé sous la main : une brosse à cheveux. J'ai frappé Elsie, puis je l'ai aussitôt rattrapée dans mes bras pour qu'elle ne fasse pas de bruit en tombant. Et c'est à ce moment-là que je me suis aperçu que j'étais un assassin. Un homme selon votre cœur, Darius.

« Je me suis alors rappelé les leçons de votre livre sur l'art et la manière de tuer en toute impunité. Mais je n'y ai pensé qu'après coup : j'étais déjà – par accident – un meurtrier. Je dois reconnaître qu'il y a de bonnes choses dans votre manuscrit, Darius. Comme vous le dites, celui qui tue plusieurs personnes ne risque pas un châtiment plus terrible que celui qui en tue une seule.

« Sans perdre mon sang-froid, je me suis forcé à m'asseoir quelques minutes pour réfléchir à la ligne de conduite que j'allais adopter. D'abord, il me fallait un alibi. Je ne pouvais pas prouver que j'étais ailleurs quand Elsie avait été tuée, mais je pouvais m'arranger pour faire croire qu'elle avait été tuée à un moment où j'étais ailleurs – en train de jouer au bridge.

« Ce qu'il me fallait pour cela, c'était un vase de Dewar. Je suis descendu trouver Bailey et je lui ai demandé d'étudier des clichés au comparateur – de quoi l'occuper pendant une heure. Ensuite, je suis

allé au labo liquéfier de l'air, que j'ai mis dans le vase et emporté en haut.

« J'ai appliqué l'air liquide sur les articulations des jambes d'Elsie, puis j'ai mis le cadavre debout dans un coin. Quand le corps est tombé – une fois la chair suffisamment réchauffée – j'étais en bas, occupé à jouer au bridge avec plusieurs d'entre vous. Élémentaire, n'est-ce pas, Darius ? Aviez-vous deviné la méthode, ou est-ce moi qui vous l'apprends ?

« Le coroner lui-même ne découvrira rien en examinant le cadavre, car je vais faire en sorte qu'il y ait une fuite dans la canalisation du réfrigérateur que nous avons fabriqué avec les moyens du bord pour conserver le corps...»

— Il vaut mieux que je vérifie ça tout de suite, monsieur Hill, intervint Rex Parker.

Hill acquiesça d'un signe de tête et poursuivit :

— « Malheureusement, Otto Schley m'a vu sortir de la chambre de Bailey. Sur le moment, il n'y a attaché aucune importance et n'en a parlé à personne. Mais il risquait de devenir un témoin gênant si jamais la police découvrait – ou si *vous* découvriez – qu'Elsie n'avait pas été tuée pendant la partie de bridge mais à l'heure approximative où Otto m'avait vu.

« Alors, Darius, je me suis de nouveau rappelé votre livre... La méthode que j'ai utilisée pour éliminer Otto se passe d'explications.

« Un heureux incident a ajouté à la confusion : je veux parler du crotale à la sonnette manquante – ou de la sonnette d'un des crotales manquants. En l'occurrence, je n'y étais pour rien. Wunderly déclare avoir claqué la porte du garage sur un serpent ; il est probable que l'extrémité de la queue dudit serpent s'est coincée dans la porte, arrachant ainsi la sonnette. »

À voix basse, je marmonnai un juron.

— « À présent, enchaîna Darius, le calme est revenu. Bailey dort, sous l'effet d'un léger sédatif. Après le café, j'irai terminer de fouiller sa chambre. Mais je suis d'ores et déjà pratiquement convaincu qu'il n'a plus la lettre et que sa menace implicite n'était que du bluff.

« Ensuite, il me restera un troisième et dernier meurtre à accomplir.

« Voyez-vous, Darius, j'ai suivi vos leçons à la lettre. Personne n'imaginera que j'aie pu tuer Lecky uniquement pour pouvoir me consacrer à l'observation de la lune et des planètes et pour ne plus avoir à obéir aux ordres d'un imbécile gâteux.

« Non, je ne le tuerais pas si j'avais un mobile plus puissant que celui-là. Et c'est précisément pour cette raison que je ne tuerais pas Bailey – ce qui ne m'empêchera pas, si je suis nommé directeur, de régler son sort. Naturellement, en temps normal, je ne tuerais pas Lecky pour un motif aussi mince ; mais maintenant que j'ai commis

deux meurtres, je n'en suis plus à un près.

« Adieu donc, Darius. Après le café, je monterai dans la chambre de Bailey, puis je subtiliserai dans le placard les jambières en cuir de Charlie Lightfoot, je les lacerai et j'irai rendre visite à l'ami Lecky. Ensuite... mais si vous lisez cette lettre, vous connaissez déjà la suite. »

Darius leva la tête. D'une voix étrangement rauque, il murmura :

— C'est tout.

Annabel et moi nous mariâmes un mois plus tard, à l'observatoire. Darius Hill, le nouveau directeur, insista pour conduire lui-même la mariée à l'autel. Charlie Lightfoot était mon témoin.

Pendant le dîner qui suivit, Darius pérorait abondamment. Son discours semblait durer depuis des heures :

— ...et il est particulièrement opportun que l'observatoire d'Einar serve de cadre à cette cérémonie sacrée, au cours de laquelle ont été unis la plus belle femme capable de rendre attrayant un problème de calcul différentiel et un jeune homme qui, dans les heures difficiles qui ont marqué sa venue parmi nous, s'est révélé...

— Ugh ! dit Charlie Lightfoot. Visage-pâle trop bavard.

Il prit sa coupe de champagne... et moi, sous la table, je pris la main d'Annabel.

Collection « Le miroir obscur »

Suspense – Insolite – Mystère

dirigée par Hélène et Pierre Jean Oswald

« Je vivais en un monde où tout était normal, ordinaire, stable. Mais quand on présentait devant ce monde un genre particulier de miroir l'image n'était plus normale, ni ordinaire ni stable. »

Howard Fast.

Cette *série*, consacrée aux nouvelles inédites de Fredric Brown,
est dirigée par Stéphane Bourgoïn.

Dessin de couverture
par Jean-Claude Claeys

-
- 1 Sir John Sholto Douglas, huitième marquis de Queensbury, fut jusqu'à sa mort – en 1900 – un ardent défenseur du « noble art ». Il établit en 1876 un code édictant les règles de la boxe. (N.D.T.)

2 Officier de police devant lequel doit se présenter, à dates fixes, un condamné en liberté conditionnelle. (N.D.T.)

3 Chubby : dodu, potelé.

4 Célèbre comédie de Brandon Thomas dans laquelle l'un des personnages se déguise en femme. (N.D.T.)

6 Archie Goodwin, bras droit et biographe de Nero Wolfe, le célèbre détective (surnommé « L'homme aux orchidées ») créé par Rex Stout. (N.D.T.)

7 En anglais, les deux lettres LC se prononcent comme le prénom Elsie.

8 Le « serpent à sonnette » tient son nom du bruit très particulier qu'il émet avec son appendice caudal, formé d'étuis de corne emboîtés les uns dans les autres. (N.D.T.)

9 Unité astronomique de distance valant 3,26 années-lumières. (N.D.T.)

10 Vase isolant à double paroi de verre argenté sous vide. (N.D.T.)